FRANÇOISE HARDY ★ JOHN CALE ★ THE ROLLING STONES

Rolling Stone

FRANCE

JUILLET-AOÛT 2024
NUMÉRO 164

PRÉSIDENTIELLE US
Les scénarios
À HAUT RISQUE

TÉLÉVISION
La nouvelle loi des séries

STUDIO
JOHNNY CASH
L'album all stars inédit

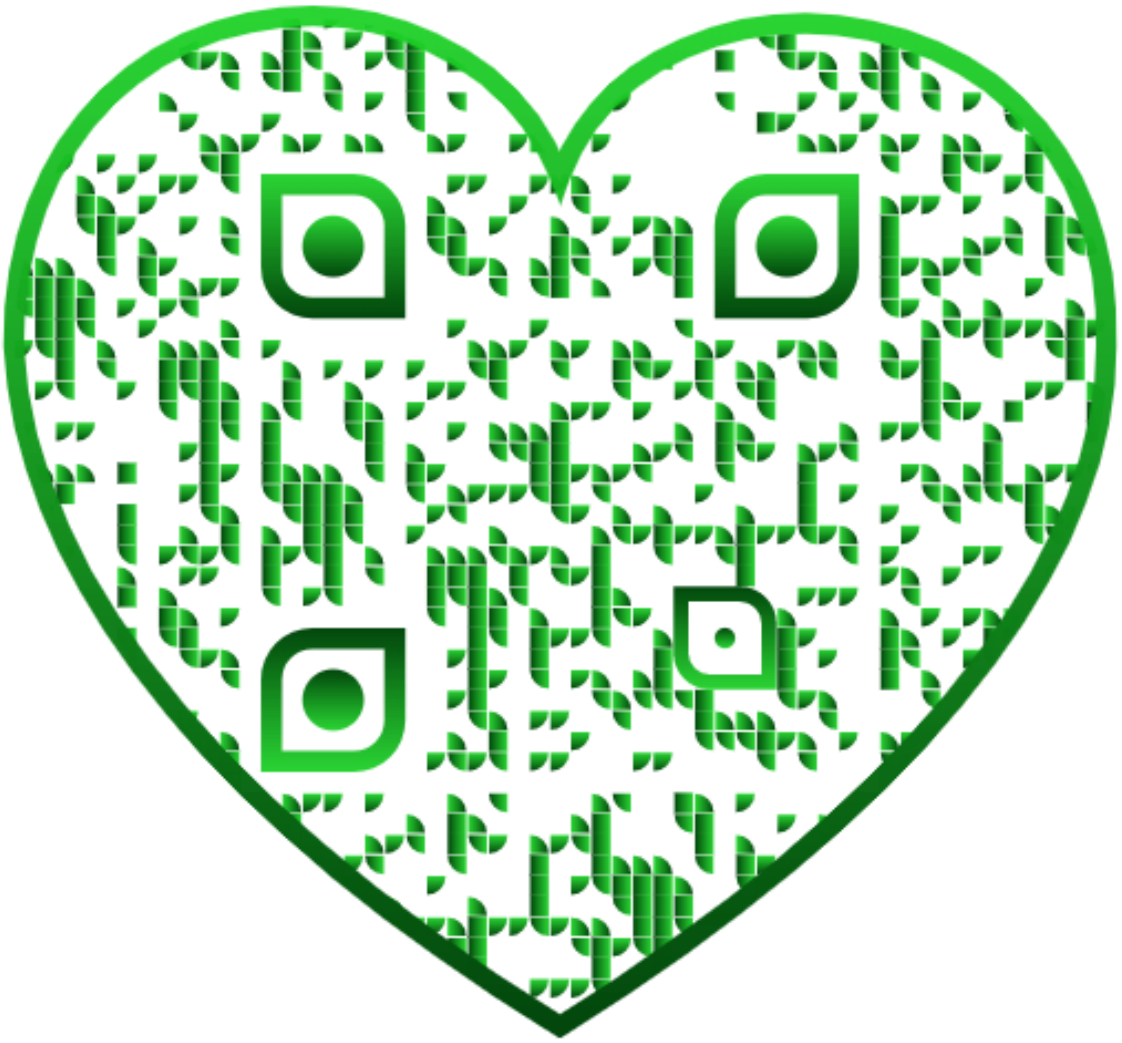
RENCONTRE
HERMANOS GUTIÉRREZ
Musique céleste

+

John Lennon
Pat Metheny
Bobby Bland
Alan Cumming

LES DIEUX DU STADE
AC/DC
Interviews exclusives + le live report complet

CAHIER SPÉCIAL DE 32 PAGES



Belle Factory présente

COGNAC BLUES PASSIONS

Du 02 au 06 juillet 2024

RollingStone CONVERSATIONS

Nouvelle scène au concept unique !

Venez découvrir en toute intimité des artistes programmés : showcases et interviews en compagnie des journalistes de Rolling Stone Magazine.

LITTLE ODETTA[FR] ~ **HARLEM LAKE**[HOL]

GHALIA VOLT[BEL]

JESSIE LEE & THE ALCHEMISTS[FR]

« TRIBUTE TO CALVIN RUSSELL »

THE INSPECTOR CLUZO[FR]

RIVAL SONS[USA] ~ **CEDRIC BURNSIDE**[USA]

DELGRES[FR]

Nos partenaires du projet ROLLING STONE CONVERSATIONS

FONDÉE EN 1862 MEUKOW COGNAC

PEUGEOT Clara AUTOMOBILES COGNAC

GRAND COGNAC

Info et réservations : **bluespassions.com** ou **l'application officielle du festival**

Belle Factory SCIC SARL Licences 2 & 3: 113 040 - 113 041. Siret: 441 136 330 00038 APE: 9001Z. - Design : Typru - Programmation sous réserve.

Sommaire

RS
NUMÉRO 164
JUILLET-AOÛT 2024

16
John Cale
À la pointe de l'avant-garde, le musicien gallois et américain d'adoption réinvente sans cesse son langage post-rock expérimental. Conversation.
PAR SOPHIE ROSEMONT

77
Nathaniel Rateliff
L'homme de Denver et ses Night Sweats sont partis enregistrer leur remarquable quatrième album au Texas...
PAR BELKACEM BAHLOULI

22
Le Zénith a 40 ans
En 1984, il inventait un nouveau concept de salle de concert. Rencontre avec Daniel Colling, fondateur du Zénith Paris-La Villette.
PAR PIERRE-MARIE DUFOUR

PHOTO DE ALYSSE GAFKJEN

Sommaire

18

Françoise Hardy

L'icône des années 1960, chanteuse, auteure et compositrice, est morte à 80 ans.

Par YVES BIGOT

Le Mix

RENCONTRE

9 **Hermanos Gutiérrez**
Les frères helvético-équatoriens sortent un nouvel album lumineux.
Par BELKACEM BAHLOULI

Q&R

14 **Pat Metheny**
Le virtuose de la guitare américain a toujours été une énigme : il répond à nos questions.
Par XAVIER BONNET

RENCONTRE

16 **John Cale**
Le passé de cet intarissable compositeur parle pour lui, son présent tout autant, quant au futur, il le dessine tous les jours.
Par SOPHIE ROSEMONT

Magazine

ÉTATS-UNIS

30 **8 scénarios**
La présidentielle américaine est sous haute tension, mais il n'y a pas que la Maison-Blanche dans la vie : la majorité au Congrès pourrait neutraliser le futur Président.
Par LAURIC HENNETON

EN COUVERTURE

35 **AC/DC**
Leur tournée européenne passera par la France en août prochain. *Rolling Stone* vous a concocté un cahier spécial pour tout savoir sur ces infatigables pourvoyeurs de rock'n'roll. Par XAVIER BONNET

Rubriques

Éditorial	7
Playlist	8
Chronique Yves Bigot	11
Chronique Bruno Patino	13

Guide

Musique

TRÉSOR ENTERRÉ

82 **Bobby Bland**
En solo, sans son groupe légendaire, il a enregistré, à Los Angeles, trois albums indispensables.
Par BERTRAND DEVEAUD

RÉÉDITION

83 **Paul McCartney**
Album sous-évalué à l'époque, *One hand Clapping* regorge pourtant de titres inoubliables.
Par ALAIN GOUVRION

RADIO CLASSIQUE

84 **Jumpin' Jack Flash**
Un titre au riff imparable, un jardinier et des Stones survoltés.
Par PHILIPPE BARBOT

BD

90 **Putzi**
Le destin du confident d'Hitler, raconté par l'historien Thomas Snégaroff. Un roman adapté par Louison.
Par LORAINE ADAM

Livres

92 **James Lee Burke**
Avec cet ambitieux roman, l'écrivain reste, à 87 ans, un des grands maîtres du Southern Noir.
Par PHILIPPE BLANCHET

Dernier mot

98 **Alan Cumming**
La star parle célébrité et chansons à l'eau de rose.
Par E.J. DICKSON

En couverture

AC/DC
par **Josh Cheuse**

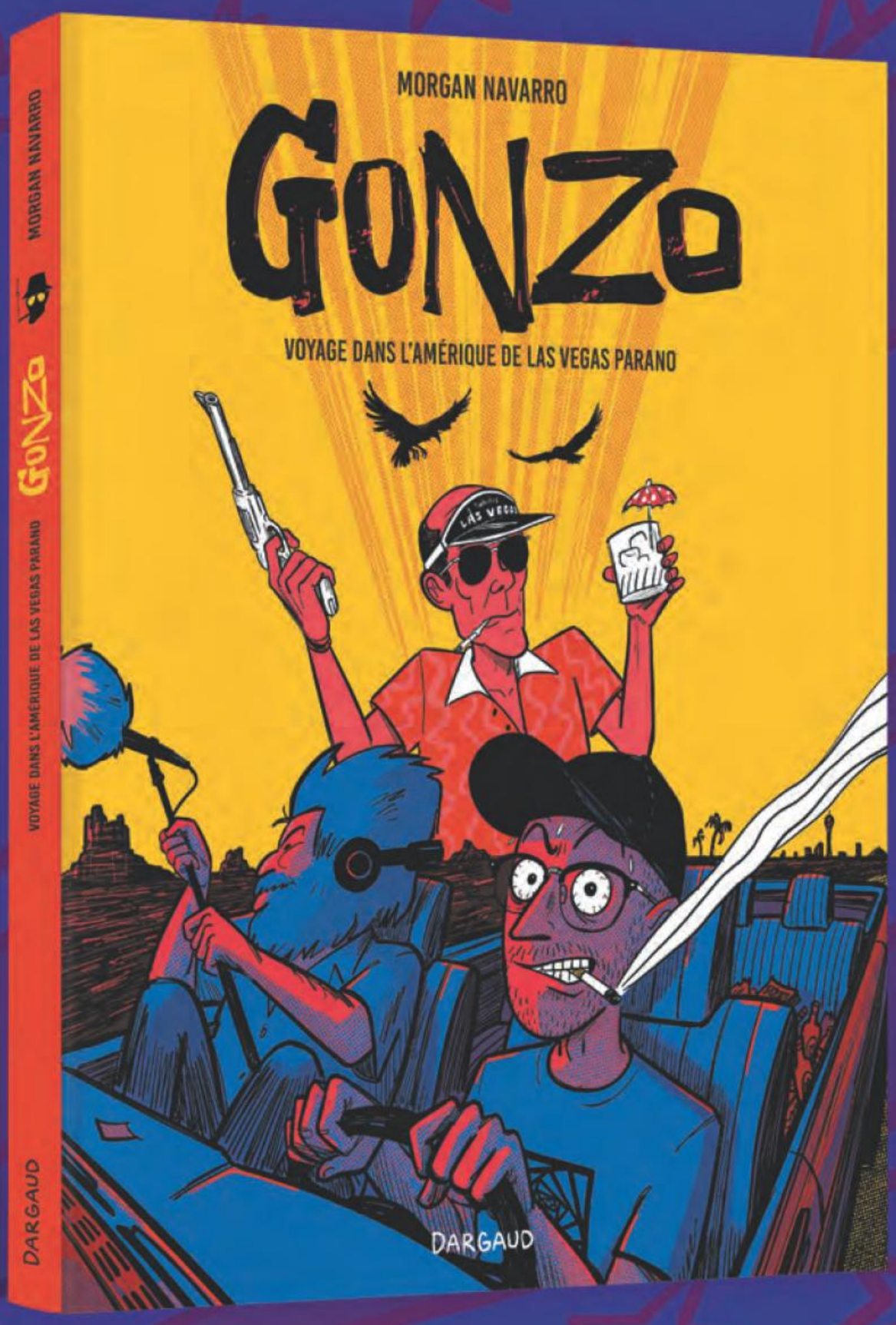
© KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-RAPHO

MORGAN NAVARRO

GONZO

VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE DE LAS VEGAS PARANO

Un road trip déjanté dans les États-Unis de *Las Vegas Parano* : une aventure digne d'un roman de Hunter S. Thompson !



Pas du tout parano mais angoissé chronique, Morgan a besoin de changer d'air. Accompagné de Jack Souvant, l'ami allergique aux U.S.A., il se lance dans un reportage sur son idole de jeunesse : le défunt Hunter S. Thompson, inventeur survolté du journalisme gonzo. En quête d'aventures trépidantes, les deux compères sillonnent les grands espaces américains à la recherche de ceux qui ont connu cet écrivain culte : sa veuve Anita, Terry Gilliam, Ralph Steadman, Ron Whitehead ou encore Johnny Depp !

Retrouvez le dossier « La grande chasse au Hunter » de Morgan Navarro dans le n°163 de Rolling Stone

AU RAYON BANDE DESSINÉE

DARGAUD

© Navarro / Dargaud 2024

Rolling Stone France

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Michel Birnbaum

RÉDACTEUR EN CHEF **Belkacem Bahlouli**
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION **Stéphane Chaumet**
RÉDACTRICE GRAPHIQUE **Ophélie Lebehot**

RÉDACTRICE EN CHEF PÔLE NUMÉRIQUE **Alma Rota**

RÉDACTION **53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris**
TÉL. **0144397820**
redaction@rollingstone.fr

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO : **Driss Abdi, Loraine Adam, Philippe Barbot, Laurent Bazin, Yves Bigot, Philippe Blanchet, Charles Bloch, Xavier Bonnet, Mathieu David, Éric Delon, Renaud Dély, Bertrand Deveaud, Pierre-Marie Dufour, Alain Frétet, François Guillaume, Lauric Henneton, Dom Kiris, Philippe Langlest, Bruno Patino, Samuel Regnard, Sophie Rosemont, Denis Roulleau, Paul Vacca, Silvère Vincent, Francis Zégut.**

FABRICATION **Anne-Lise Gonnet**
GONNET.ANNELISE@POSITIVEMEDIA.FR

PUBLICITÉ
PUBLICITÉ & PARTENARIATS SECTEUR MUSIQUE **sales@rollingstone.fr**
PUBLICITÉ AUTRES SECTEURS **M.I.N.T/Fabrice Régy**
FABRICE@MINT-REGIE.COM
01 43 65 19 56

ADMINISTRATION ET GESTION **53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris**
TÉL. **0144397820**
PRÉSIDENT **Michel Birnbaum**

SERVICE DES VENTES **TBS Services/Pascale Delifer**
1, montée de Saint-Menet, « Espace La Valentine », Bât B, 13011 Marseille.
TÉL. **0140942223**
Numéro réservé aux dépositaires et diffuseurs de presse.
Réassort et quantités modifiables sur www.direct-editeurs.fr

Service abonnements

Offre valable jusqu'au 30 juin 2024, réservée aux nouveaux abonnés.
SERVICE CLIENT : relationclient@rollingstone.fr
Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des informations vous concernant en adressant un courrier à Rolling Stone, 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris, France, ou en écrivant à dpo@positivemedia.fr
Abonnement : bulletin page 29 - 1 an papier seul : 69 € - 1 an mensuel papier + numérique : 118,90 €
1 an papier + numérique (mensuel + hebdo) : 158,90 €

RS International Masthead

Penske Media Corporation (PMC)
CHAIRMAN AND CEO **Jay Penske**
PRESIDENT **George Grobar**
MANAGING DIRECTOR - INTERNATIONAL MARKET **Debashish Ghosh**
VP-INTERNATIONAL MARKETS **Gurjeet Chima**
ASSOCIATE DIRECTOR BRAND & PARTNERSHIP OPERATION, INTERNATIONAL MARKETS **Francesca Lawrence**
MANAGER, BRAND & PARTNERSHIP OPERATION, INTERNATIONAL MARKETS **Emma Wagner**

Rolling Stone
CHIEF EXECUTIVE OFFICER **Gus Wenner**
DIGITAL DIRECTOR **Lisa Tozzi**
CREATIVE DIRECTOR **Joseph Hutchinson**
DIRECTOR OF PHOTOGRAPHY & DEPUTY CREATIVE DIRECTOR **Emma Reeves**
PUBLISHER, EVP, HEAD OF GLOBAL BRAND PARTNERSHIPS **Brian Szejka**
ASSOCIATE PUBLISHER **Jessica Grill**

FOUNDER & EDITORIAL DIRECTOR **Jann S. Wenner**

ROLLING STONE FRANCE IS PUBLISHED BY RS FRANCE SAS UNDER LICENSE FROM ROLLING STONE LICENSING, LLC, AN AFFILIATE OF PENSKE MEDIA CORPORATION. ROLLING STONE ® AND © 2024 ROLLING STONE, LLC. ALL RIGHTS RESERVED.

ROLLING STONE Nº 164 – MENSUEL, numéro de JUILLET-AOÛT 2024. Rolling Stone est une publication éditée par RS FRANCE, SAS au capital de 1000 euros. RCS Paris 878718436. Siège social et rédaction : 53, rue Claude-Bernard, 75005 Paris. Tél. : 0144397820. Dépôt légal : troisième trimestre 2024. Diffusion : MLP. Numéro de commission paritaire : 0128 D 82240. ISSN : 1764-1071. 2291.

Les documents reçus ne sont pas rendus, et leur envoi implique l'accord de l'auteur pour leur libre publication.
© 2024/RS FRANCE

www.rollingstone.fr

LE PAPIER UTILISÉ POUR *ROLLING STONE* EST RECYCLABLE. L'ENSEMBLE DE NOS EXEMPLAIRES EST COMPOSÉ DE PAPIERS CERTIFIÉS PEFC, ISSUS DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT.

ORIGINE DU PAPIER : SUISSE
CE PAPIER : 100 % PEFC ET 62 % RECYCLÉ
IMPACT SUR L'EAU (P TOT) : 0,0066 KG/TONNE

Édito

"Je persiste à penser qu'il y a deux choses inévitables dans l'existence : la beauté et la colère. Mes textes peuvent être plus offensifs ou sarcastiques, mais dans tous les cas, j'aime interroger mon auditoire."
JOHN CALE

Par BELKACEM BAHLOULI

Va y avoir du sport

LES BEAUX JOURS SONT DONC LÀ. Enfin, en théorie. Entre le contexte international, les élections en France, les marchandages incessants, les "avalages" de couleuvres pour un plat de lentilles, les trahisons façon *Game of Thrones* et les girouettes opportunistes, on peut le dire sans trop prendre de risque : la fête, c'est pas pour demain ! Le pire est de lire sur X que, dès leur arrivée au pouvoir, aussi bien à l'extrême gauche qu'à l'extrême droite, la première décision sera de s'assurer le contrôle du service public de l'audiovisuel et de s'en servir comme relais politique.

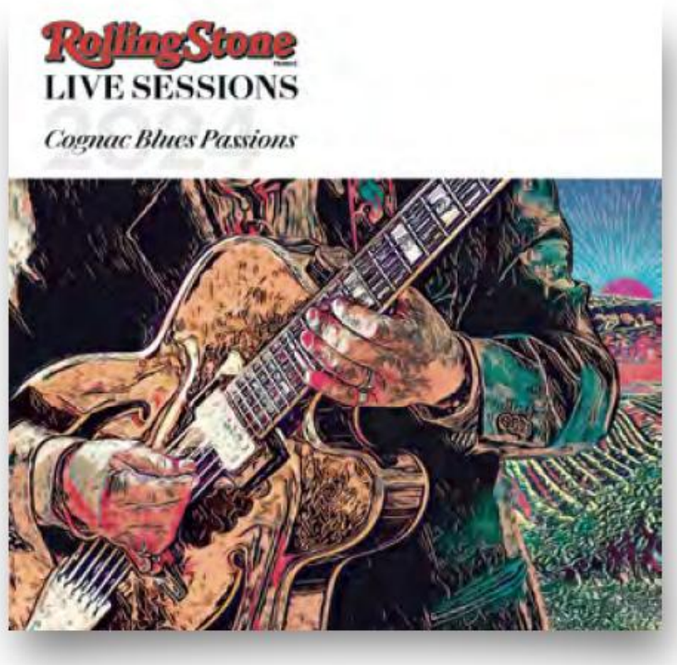
Côté musique, ce n'est pas plus rassurant : on ne passera plus que des artistes bien en cour et correspondant à la doctrine du moment. Ce sera, hélas, une réalité. Il faudra donc être dans les petits papiers du gouvernement, qui confisquera la décision artistique pour la transformer en manifeste politique. Pis encore côté création et musiques actuelles ! Dans un cas comme dans l'autre, seuls les "amis" bénéficieront de subventions en échange d'allégeance au régime, et auront voix au chapitre.

Alors comment se présente l'été ? Va-t-on interdire le grand concert du mois d'août du groupe en couverture de ce numéro pour cause, au choix, de déviationnisme ou de satanisme ? Car encore, pour certains, le rock'n'roll reste le symbole même de la perversion de la jeunesse qu'il faudra endoctriner car, par définition – enfin, paraît-il –, elle s'ancre dans l'opposition. On a brûlé des disques pour moins que ça. Et des livres deux décennies auparavant. À quoi ressemblera donc cet été de tous les dangers, où désormais les discussions de bistro en fin d'apéro sont la norme sur les réseaux sociaux, multipliés par l'effet de groupe et la surmédiatisation des extrêmes ? On le dit à chaque fois, on l'a vu aux États-Unis avec Trump, on l'a vécu le soir du 21 avril 2002 : le spectacle continue. Hélas, pas celui qu'on aime, avec des rockstars, des chansons impérissables et des moments de communion magiques.

Espérons donc un sursaut pour l'art et la culture, la vraie, celle qui se dispense de l'imprimatur gouvernemental, ce que défendent bec et ongles tous les partisans de la démocratie. Va y avoir du sport, donc, cet été, et on ne pense pas forcément aux Jeux olympiques. Bonnes vacances. ®

PARTAGEZ VOS IDÉES

NOUS VOUS ÉCOUTONS !
Écrivez-nous à redaction@rollingstone.fr



COGNAC BLUES PASSION : NOUVEAUTÉ

Une scène RollingStone et un vinyle collector

Rolling Stone Magazine et le festival Cognac Blues Passions s'associent et créent une scène originale, qui proposera des rencontres et des sessions acoustiques avec les artistes, au cœur du jardin public.

Une scène dédiée accueillera, en journée, les artistes du line-up pour des interviews décontractées de la rédaction de votre magazine préféré et des sessions live exclusives, lesquelles donneront naissance à un vinyle 5-titres en édition limitée : *Les Rolling Stone Live Sessions @Blues Passions*, enregistré et mixé à Londres par Steve Lyon (Paul McCartney, Depeche Mode, The Cure, The Wedding Present…).

La scène "Rolling Stone Conversations" sera animée par les journalistes du magazine, du 3 au 6 juillet, et accueillera, entre 11 h 30 et 19 h 30, des artistes confirmés comme de jeunes talents.

PRÉCOMMANDE
Réservez votre EP 5-titres vinyle "Rolling Stone Sessions" sur notre boutique en ligne rollingstone.fr ou en utilisant ce flashcode.

© DR

PLAYLIST

DOM KIRIS PRÉSENTE SES COUPS DE CŒUR DU MOIS

Chroniques de disques et playlists de la rédaction sur rollingstone.fr

1. Jake Bugg

"Zombieland" (RCA)
Jake Bugg met son bleu de travail de *working class hero* pour dénoncer cette terre d'exploitation qu'il nomme "Zombieland". Porté par la pulsation d'une batterie omniprésente et des guitares stridentes, le rocker britannique nous fait traverser sa ville désœuvrée, où l'on marche le dos courbé mais la tête haute.

2. MC5

"Boys Who Play With Matches" (earMUSIC)
Quelques mois avant de rejoindre le mausolée des légendes du rock, le guitariste fondateur Wayne Kramer a enregistré l'ultime album du MC5, après cinquante-deux ans d'attente. Produit par le grand Bob Erzin, les guitares incandescentes sont au premier plan du groupe qui a allumé la flamme du rock high energy.

3. Joe Ely feat. Bruce Springsteen

"Odds of the Blues"
(Rack 'Em/Thirty Tigers)
L'amitié de longue date est quelque chose de précieux pour Bruce, toujours prêt à partager le micro avec ses pairs. Invité régulier des concerts du "Boss", Joe Ely, le parrain de la country alternative, lui a écrit cette ode au temps qui passe sur un bon shuffle de blues, dans une ambiance d'arrière-salle de saloon rustique.

4. Manu Chao

"Viva Tu"
(Radio Bemba/Because)
Longue vie à toi, Manu Chao ! Du bonheur plein sa guitare, sur une rumba nonchalante, l'artiste rend hommage à ses voisines du quotidien, celles qu'il croise dans son quartier latino d'ici ou d'ailleurs. Qui mieux que lui sait attraper à la sauvette ces petites touches de bonne fortune fraternelles ?

5. Jon Muq

"One You Love"
(Easy Eye Sound)
Animé d'une foi inébranlable dans sa voix claire et puissante, Jon Muq, originaire d'Ouganda, a quitté son pays natal pour débarquer au festival SXSW d'Austin, Texas. Il n'est plus jamais reparti depuis que Dan Auerbach l'a pris sous son aile pour produire son premier album, *Flying Away*, de noble et étonnant voyageur.

6. Jesse Malin feat. Bleachers

"Prisoners of Paradise"
(Glassnote)
L'esprit de camaraderie règne sur ce *tribute album* enregistré pour venir en aide au rocker new-yorkais, Jesse Malin, diminué physiquement. Il y a du beau monde, à commencer par Jack Antonoff, et son groupe Bleachers, chargés de transformer "Prisoners of Paradise" en rockabilly fantomatique pour la bonne cause.

7. Ko Ko Mo

"Zebra" (LMP/Pias)
Guitare fuzz en trémolo et batterie plein pot, ces drôles de zèbres dévoilent un nouveau tour de passe-passe sorti de leur sac à malices en se proclamant "Zebra" *twins*. Tels le yin et le yang, Warren et K20 sont devenus le duo incontournable du rock français, cultivant une singularité mini-maliste grandiose.

8. Boogie Beasts

"Love Chase"
(Donor/Inouïe)
Quand les émules belges de The Black Keys dépassent leurs maîtres. "*Le bon moment et à la bonne place*", martèle le refrain de "Love Chase", à coups de cowbell entêtante. Bien enraciné dans le Hill Country Blues, le son des guitares crades et l'harmonica Chicago mènent la danse sur un beat hypnotique obsédant.

9. Supersoul Brothers

"By the Way"
(DixieFrog/Pias)
On ne fait que passer, alors autant le faire avec un cœur gros comme ça. Le groove au fond du temps de "By the Way" balance grave pour ressentir toute la fraternité de ces passionnés de soul vintage. Dans le Sud profond, on appelle ça de l'âme à revendre, que ce soit à Memphis ou dans les Pyrénées.

10. The Haunted Youth

"Into You" (Mayway)
Sans cacher ses influences, cet enfant du rock des sombres années de The Cure remet l'épiphénomène shoegaze au goût du jour. Plus pop que noisy, "Into You" prouve la qualité d'écriture de Joachim Liebens, le leader tourmenté dissimulé derrière Haunted Youth, le groupe qui illumine la grisaille flamande.

© JIM HERRINGTON - ALICE GRÉGOIRE - JACK BRIDGELAND - BARBARA FG

Le Mix

QUOI DE NEUF
DANS LE ROCK ?

Hermanos Gutiérrez
Sphères célestes

Avec leur nouvel album, Sonido Cósmico, *Alejandro et Estevan poursuivent leur projet musical instrumental, à base de sons profonds et de guitares aériennes et cristallines.* Par BELKACEM BAHLOULI

PHOTO DE **LIM HERRINGTON**

Estevan et Alejandro, sur la scène du Stubb's le 15 mars dernier, à Austin, Texas.

HERMANOS GUTIÉRREZ

"NOS GUITARES chantent, donc nous n'avons pas besoin de chanter", explique Estevan, l'aîné des frères et l'une des moitiés du duo de musique instrumentale qu'il forme avec Alejandro depuis près de dix ans. Suite au carton inattendu et phénoménal d'*El Bueno y el Malo,* en 2022, les deux *hermanos* n'ont cessé de tourner sur toute la planète : *"Cela a beaucoup changé notre vision du monde"*, reconnaît Estevan. Cette nouvelle vie a été lancée sur les chapeaux de roues après la sortie de ce premier album chez Easy Eye Records, le label de Dan Auerbach des Black Keys, signature intervenue après quatre opus. *"Oui, bien sûr nous voyageons beaucoup et nous perdons parfois un peu nos repères,* reconnaît Alejandro. *Il y a des moments où l'on se dit que l'on est dans une ville… que l'on oublie aussitôt partis. Mais c'est d'abord un privilège, en fin de compte. Nous vivons quelque chose de très unique et j'en suis très reconnaissant."* Puis de conclure : *"Cette tournée nous a fait beaucoup grandir, nous avons beaucoup changé tout en restant les mêmes, c'est curieux non ?"*

"Nous avons appris notre musique de notre grand-père en Équateur, il nous a enseigné la musique latine", poursuit Alejandro. Et côté rythmes sud et centraméricains, de même que les grooves caribéens, les frères en connaissent un rayon. Depuis deux ans déjà, après leurs concerts, ils réservent un club dans la ville où ils se sont produits et se partagent les platines, s'improvisant DJ, passant de la salsa et de la cumbia dont ils possèdent une collection de 45-tours impressionnante. *"Ça nous détend après un set,* rigole Estevan. *On passe la musique qui nous a bercés pendant notre jeunesse."*

Ces voyages incessants ont servi de trame à leur nouvel album, mais, surtout, les frères avaient déjà en tête une petite idée du successeur d'*El Bueno y el Malo* : *"Nous voulions enregistrer à nouveau avec Dan, dans son studio, mais nous ne voulions pas nous répéter,* reprend Estevan. *Et c'est là que nous nous sommes dit : qu'est-ce qu'on fait ? Nous avons commencé à travailler sur de nouvelles idées. À un moment donné, je crois que c'était en juin-juillet l'année dernière, nous avons trouvé ce son. Je dirais plutôt que le son nous a trouvés."*

"J'étais un peu triste, car ma famille, me manquait, reprend Estevan. *Et j'avais une idée… Au moment du soundcheck, j'ai montré à Alejandro un plan de guitare. Cela a permis d'articuler ce qui allait suivre : et tout cela est devenu le morceau "Black Tears". Puis le disque en a découlé : on avait l'histoire, l'atmosphère, un peu céleste, d'où son titre,* Sonido Cósmico… *Tout le projet, tout l'album étaient là. À partir de ce moment, le processus était lancé !"*

Les Gutiérrez étaient donc de retour à Nashville, de nouvelles idées plein la tête : *"C'était différent cette fois, parce que nous connaissions déjà Dan, nous sommes amis. En retournant dans le studio Easy Eye, nous avions l'impression de rentrer à la maison."*

Dégagés de toute forme de pression, Alejandro et Estevan se sont donc mis au travail et aux captations : *"C'était différent également, parce que nous étions plus ouverts pour découvrir un autre processus, enregistrer autrement et analyser ce qu'on produit en tant qu'équipe. L'avantage de travailler avec Dan,* précise Alejandro, *c'est qu'il n'a jamais voulu changer l'essence de notre musique. On sent le respect et surtout l'affection qu'il porte à notre projet… Ce qui m'a le plus impressionné, c'est qu'il a toujours essayé d'amener systématiquement notre musique à un niveau supérieur."*

En résulte un album brillant, aérien : *"En fin de compte, nous n'avons pas changé l'esprit. Nous avons laissé plus d'espace. Vous pouvez entendre l'air, et le silence entre les notes. Nous nous sommes préparés en Suisse pendant un mois et demi,* ajoute Estevan, *et les enregistrements ont duré deux semaines. Je pense aussi que grâce à ce que l'on a appris sur la prise de son et sur la direction artistique, nous savions déjà ce qui nous attendait en arrivant en studio."*

À SAVOIR

PASSIONS

Si Estevan, guitariste et percussionniste du duo, aime le surf, Alejandro, l'homme au slide, que ce soit au lap steel ou à la guitare, est branché cinéma et architecture.

ORIGINES

"On aime aussi aller un peu digger *dans les bacs des disquaires trouver la perle rare,* explique Estevan, *notamment quand nous sommes en déplacement en Amérique latine ou en Espagne."*

© 2023 LORNE THOMSON/GETTY IMAGES

Par YVES BIGOT

Putain, putain

LA CAMPAGNE POUR LES ÉLECTIONS EUROPÉENNES se sera déroulée dans l'indifférence des artistes, comme c'était la tendance des dernières présidentielle et législatives. Sans doute vivent-ils, pour ce qui est des hommes, dans la terreur d'un #MeToo qui pourrait atteindre certains après la vague qui s'est emparée du cinéma ; se trouvent sous l'emprise de la crainte de "guillotine numérique" par Block Out, comme Jul ou Beyoncé, *"s'ils ne condamnent pas le génocide à Gaza"* (contrairement à Eric Clapton, qui arbore une Fender aux couleurs de la Palestine) ; sont tétanisés par l'accession au pouvoir annoncée de l'extrême droite ; ou se concentrent sur les Jeux olympiques, sujet moins dangereux, quoiqu'aussi polémique depuis l'affaire Aya Nakamura.

Sardou, lui, estimait, le 16 mars à l'Accor Arena, qu'*"une main aux fesses conduisait directement à Fleury-Mérogis"*, entraînant de nombreuses spectatrices à quitter la salle ; le consentement n'étant pas le terrain le plus propice pour le troisième degré, si c'en était. Interrogé par *Le Parisien* à propos de la controverse lancée par Juliette Armanet autour des "Lacs du Connemara", il ne se montre pas plus féministe : *"Ah, vous me parlez de la gonzesse ?"* Pour ce qui est d'Aya, ouf : *"C'est qui ?"*

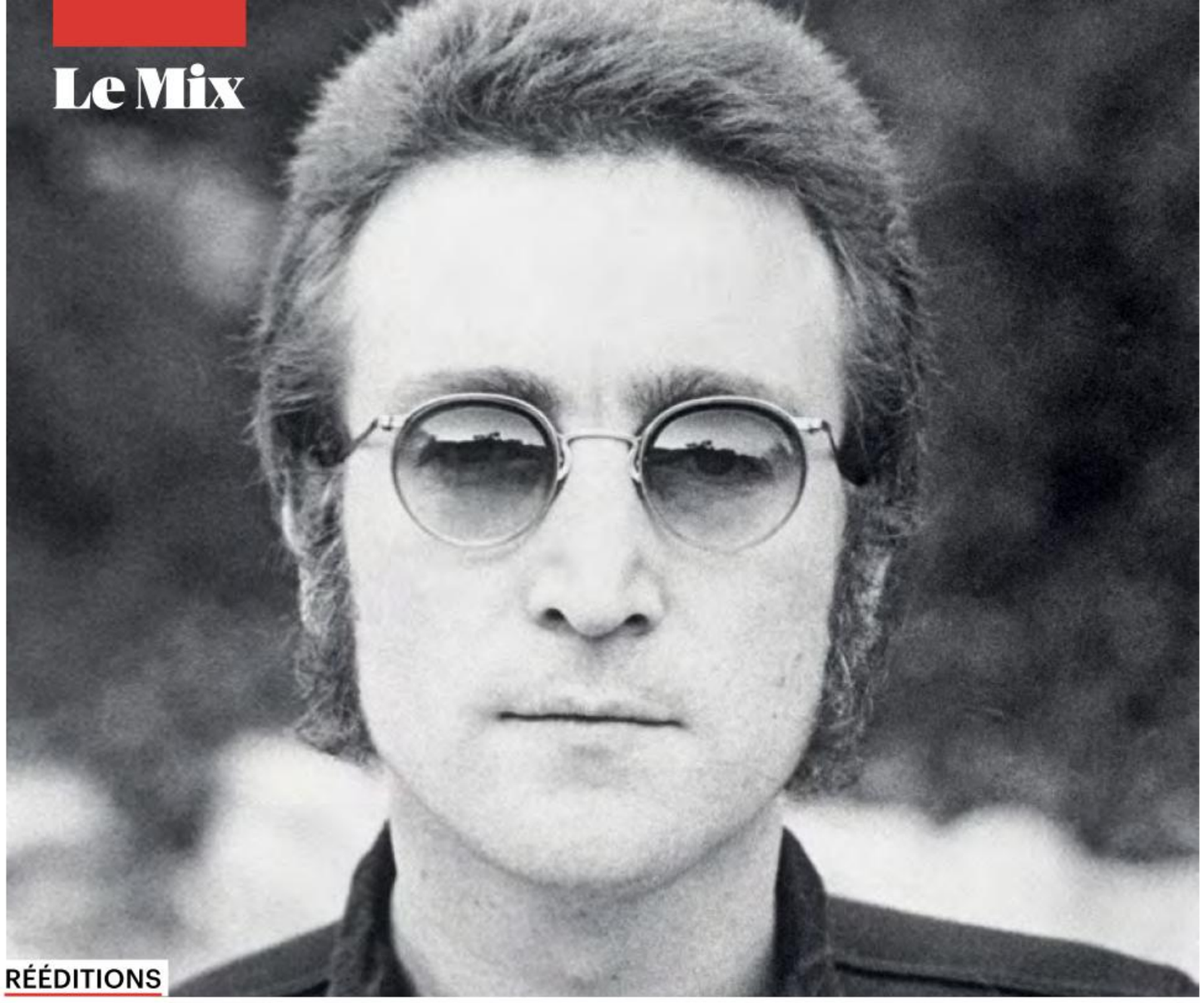
M. Pokora, qui se clashe régulièrement avec elle, chougne de ne pas avoir été pris en considération : *"Évidemment que j'aurais aimé le faire. On ne me l'a pas proposé. Je suis réputé quand même pour être le chanteur le plus proche du monde du sport et sûrement celui qui fait les plus grosses prestations scéniques depuis 15-20 ans maintenant. Je pensais être légitime pour ce genre de grande cérémonie."* Outre le fait que Yannick Noah doit se marrer, le vainqueur de *Popstars* 2003 semble ignorer que les Jeux olympiques ne sont pas la finale de la coupe Gambardella, mais une compétition mondiale, et que sa notoriété ne dépasse guère les frontières de la francophonie du Nord. La question de la libre circulation devrait justement interpeller nos artistes sur l'avenir européen. Les musiciens britanniques paient cash les conséquences du Brexit.

Mais la désaffection de la politique des partis n'empêche pas d'autres équivoques. Lorsque Catherine Ringer chante a cappella "La Marseillaise", place Vendôme, pour la cérémonie de scellement de l'interruption volontaire de grossesse dans la Constitution, elle en modifie par deux fois les paroles : elle remplace *"qu'un sang impur abreuve nos sillons"* par *"une loi pure dans la Constitution"* ; puis ajoute logiquement à *"citoyens"*, les *"citoyennes"*, concernées au premier chef. Ce serait suffisamment politique en soi, si, à la sortie, après un baisemain du président de la République, elle n'avait refusé sa proposition de bise. *"J'étais extrêmement honorée qu'il m'invite. Ravie de savoir qu'il avait insisté. Mais voilà, je ne suis pas son pote, lui non plus."*

FRANK ZAPPA
Le musicien n'avait pas sa langue dans sa poche. Sur CNN, en 1986, il déclarait : *"La plus grande menace qui pèse sur les États-Unis est celle de la dérive vers une théocratie fasciste. L'administration Reagan nous y conduit tout droit."*

On le voit, les joutes idéologiques des artistes ne sont plus ce qu'elles étaient. Quand le talk-show "Crossfire" recevait Frank Zappa en 1986 sur CNN, c'était plus sérieux, et terriblement actuel. *"La plus grande menace qui pèse sur les États-Unis est celle de la dérive vers une théocratie fasciste. L'administration Reagan nous y conduit tout droit. Quand un gouvernement préfère un certain code moral dérivé d'une certaine religion et que ce code moral se transforme en législation destinée à satisfaire un certain point de vue religieux et si ce code relève de l'extrême droite, on y est. La moralité doit être régie par le comportement, pas par la théologie."* Remplacez Reagan par Trump, sa version cauchemardesque. Ce sera l'enjeu de l'élection américaine à venir. ®

© LYNN GOLDSMITH/GETTY IMAGES



DES TEMPS DIFFICILES
L'ex-Beatles traverse, en 1973, une période plutôt sombre.

RÉÉDITIONS

JOHN LENNON
Esprit libre

Album souvent sous-estimé,* Mind Games *bénéficie d'une réédition sous différents formats, qui devrait lui redonner la place qu'il mérite dans l'œuvre de l'ex-Beatles.

Par ALAIN GOUVRION

DANS LE COURANT DE L'ÉTÉ 1973, John Lennon réunit une poignée de sessionmen américains - dont le guitariste David Spinozza, qui a officié sur *Ram,* de Paul McCartney - pour enregistrer son quatrième album solo au Record Plant de New York. L'ex Beatles traverse alors une période troublée de son existence. Il doit faire face à ses démêlés avec les services de l'immigration des États-Unis, qui veulent l'expulser du pays, et a de sérieux problèmes de couple avec Yoko Ono, qui aboutiront à son fameux "Lost Weekend" de dix-huit mois à Los Angeles. Il a mal vécu l'échec de *Some Time in New York City,* enregistré avec Ono, dont le dernier album, *Approximately Infinite Universe,* a reçu, lui, des critiques élogieuses, malgré des ventes médiocres. Il a d'ailleurs recruté les musiciens de Yoko pour enregistrer ses propres chansons.

Pour Lennon, *Mind Games* est un "disque de transition", aux antipodes des prises de position politiques sans concession de *Some Time in New York City.* Il tire un trait sur son passé de *"fou politique maniaque"* (sic) pour *"redevenir à nouveau musicien"*. Pour la première fois, il assure la production seul, sans l'aide du légendaire Phil Spector avec lequel il collabore depuis la fin des Beatles.

RÉÉDITION
En version Deluxe, le coffret comprend six CD, deux Blu-ray et un livre de 128 pages.

Surpassé dans les charts par le *Ringo,* de Ringo Starr, et le *Band on the Run,* de McCartney et ses Wings, ce disque pop dans la digne lignée d'*Imagine* ne connaîtra pas le succès qu'il méritait, malgré l'impact de sa chanson titre, publiée en single. *"John essayait de faire passer le message que nous jouons tous à des jeux d'esprit,* a déclaré Ono à l'occasion de la sortie de cette réédition supervisée par son fils, Sean. *'Mind Games' est une chanson incroyablement forte. À l'époque, les gens n'ont pas compris le message parce que c'était avant l'heure, contrairement à aujourd'hui. Je ne pense pas qu'alors les gens savaient qu'ils jouaient à des jeux d'esprit."* Avec son gimmick de slide guitar hypnotique et ses sonorités de mellotron, "Mind Games" marque de facto un retour vers les territoires musicaux explorés à l'époque d'*Imagine.* Pour le reste, l'album est surtout une jolie collection de chansons sans réel lien les unes avec les autres, mais qui ont été soigneusement peaufinées en studio, comme en témoignent les nombreux mix et *alternate takes* de l'édition Deluxe (six CD).

Dans le sillage de "Mind Games", qui ouvre le disque, "Tight A$" évoque "Crippled Inside", insufflant fugacement un rythme country-rock (la pedal steel de Sneaky Pete Kleinow) à l'album. "Bring on the Lucie (Freeda Peeple)" est une protest song aussi simple qu'efficace, précédant les quelques secondes de silence du "Nutopian International Anthem", un pays imaginaire qui constitue une réponse ironique aux problèmes de visa du chanteur. Dans "Intuition", Lennon fait preuve d'une lucidité particulière. Chaque mot compte et reflète son état d'esprit du moment. *"My intentions are good, I use my intuition/It takes me for a ride [...] And as I play the game of life/I try to make it better each and every day [...] And time after time confirmed an old suspicion/I'ts good to be alive."* Et c'est vers la Chine - une sorte de terre promise - qu'il se tourne pour le final très rock, "Meat City". Le morceau, abrupt, rêche, avec ses guitares saturées, contraste furieusement avec le côté contemplatif de la chanson d'ouverture.

Ailleurs, on redécouvre d'authentiques moments de grâce, comme "You Are Here", qui fait référence au titre de l'exposition londonienne qu'il organisa à Londres, en 1968, un survol (*"de Liverpool à Tokyo"*) de sa love story avec Yoko Ono. Malgré la crise que traverse son mariage, l'ombre de cette dernière est omniprésente, notamment dans "Aisumasen (I'm Sorry)" et "Out the Blue", deux somptueux morceaux lents qui n'auraient pas dépareillé sur *Imagine.* Le profil de Yoko, photographié par Bob Gruen, apparaît d'ailleurs en grand sur la pochette de *Mind Games.*

La séparation est pourtant actée au moment de la sortie du disque. À Los Angeles, John Lennon fait la bringue avec son pote, le chanteur Harry Nilsson, entame une liaison avec son assistante de production, May Pang, et commence l'enregistrement d'un recueil de standards du rock'n'roll sous la houlette, cette fois-ci, de Phil Spector - une expérience éprouvante à bien des égards, qui précédera son retour à New York et ses retrouvailles avec Ono, l'année suivante.

© YOKO ONO

Par BRUNO PATINO

Les dieux du stade

IL NOUS FAUDRA DONC ATTENDRE ENCORE UN AN. Samedi 25 mai, il y avait de l'incrédulité quand les messages de provenances diverses sont arrivés sur les écrans des téléphones. Où étaient ceux d'entre nous qui étaient concernés ? Dans le train ? Dans la ville ? Aux pieds du Vélodrome en plein soleil ? En route, en tout cas, quand, vers 17 h 30, juste avant l'ouverture des portes, l'annulation du concert de Bruce Springsteen à Marseille a été annoncée. La cause en est connue : extinction de voix, contractée sans doute au concert de Sunderland effectué dans le froid et sous une pluie battante, constatée – et à quel point – lors de la remise du prix de l'Ivors Academy où la voix n'arrivait plus à trouver les notes pour "Thunder Road", et confirmée lors de la balance du concert de Marseille. Malgré les vidéos Instagram et TikTok qui le montraient émacié, bronzé et disposé à nous donner *"le concert de notre vie"*, Springsteen a été rappelé par son âge et la météo. Qu'on se rassure, une nouvelle date est prévue en mai… 2025, presqu'un an jour pour jour après le concert initialement prévu, sachant que la tournée elle-même avait déjà été interrompue pour des raisons de santé. Un an de report, une paille. Certains fans auront acheté leur place près de deux ans avant l'événement. Une performance live de Bruce justifie que l'on fasse des acrobaties avec son emploi du temps, mais quand même, savoir ce que l'on va faire deux ans avant l'événement suppose un sacré sens de l'organisation.

Comment mieux démontrer la fragilité du gigantisme ? Autrefois réservées à une élite, les tournées en stades se sont banalisées. Tout le monde, ou presque, veut la sienne. Même des groupes ou des artistes qui en théorie ne devraient pas y penser. En cause, bien sûr, l'économie de la musique, qui reporte sur la scène une grande partie des gains autrefois engendrés par les enregistrements, les demandes financières exponentielles de certains artistes, et le rôle des sociétés comme Live Nation ou Ticketmaster pour lesquelles ce genre de tournée est bien plus rentable que les salles de taille moyenne. Mais voilà, les concerts dans les arénas et stades sont des monstres aux pieds d'argile. Dans un post récent, l'éditorialiste de *GQ*, Chris Black, listait les annulations en cascade récentes, les Black Keys pour toute l'Amérique du Nord, Jennifer Lopez pour sept dates, entre autres. *"Beaucoup d'artistes annulent, mais sans doute n'auraient-ils pas dû y aller"*, énonce Black. De fait, il suffit d'un grain de sable, une extinction de voix, un problème logistique, une grève des transports, une météo capricieuse, un convoi bloqué à la frontière pour tout remettre en cause. Le gigantisme est complexe, et la complexité est fragile. Hyperrentables lorsqu'elles sont sold out, les tournées de stades sont des défis économiques qui souffrent de deux faiblesses.

La première tient dans le dispositif lui-même : tout le monde n'est pas capable de faire se lever un stade par la seule force de sa musique ou de sa performance scénique. On en rajoute donc sur la mise en scène, le décor, la pyrotechnie pour contrecarrer la distance et rendre l'expérience satisfaisante. La montée aux extrêmes semble sans limites. Les 3 semi-remorques de la tournée de McCartney, Wings over America, en 1976, semblent bien ridicules face aux 90 (!) semi-remorques du Era's Tour de Taylor Swift, en 2024. Tout cela est donc de plus en plus cher, et renforce la nécessité d'obtenir en avance de performance des recettes de billetterie.

Or, prendre ses billets à l'avance, alors même que l'emballement n'a pas encore eu lieu ou est sur le point de s'éteindre, et que le cumul des options de package enchérit la facture, c'est faire porter au spectateur un risque qu'il est de moins en moins enclin à accepter. Alors que l'ensemble du spectacle vivant (le théâtre notamment) constate que l'on prend ses places de plus en plus tard, parfois le jour même, les stades nous demandent de les prendre de plus en plus tôt. Résultat, alors que sur certaines tournées le système de prix dynamique fait s'envoler certains prix, d'autres commencent à se brader. Un compte X, @underfacevalue, recense ainsi les décotes sur le prix des places. D'après lui, il était possible, à la veille du concert, d'assister au show des Rolling Stones à Seattle pour moins de 30 dollars. En bref, il n'est pas impossible que l'on assiste, dans les années à venir, à un écrémage des tournées de stades.

Autrefois réservées à une élite, les tournées en stades se sont banalisées.

Mais l'annulation de Springsteen traduit autre chose, qui, paradoxalement, me semble intéressant. Tout ce dispositif géant n'a pas pesé lourd face au vieillissement, au fait que le corps ne suivait plus forcément, qu'il avait ses hauts, et ses bas, et qu'il n'y avait rien à y faire. Le rock fut une musique écrite, jouée et revendiquée par une jeunesse insolente de santé, explosant d'énergie, qui développait un rapport étrange avec cette incandescence, par l'esthétique de l'autodestruction et l'échappatoire des paradis artificiels. Comme s'il avait été insupportable d'être à ce point plein de vie, et qu'il fallait absolument défier la faucheuse pour en ressentir le prix. Vieillir était une impossibilité, une trahison, la jeunesse se rêvait comme une permanence. Un message intellectuellement fascinant mais impossible à suivre pour la plupart d'entre nous. Et voilà que les héros d'hier sont aujourd'hui voûtés, parfois ventripotents, perclus d'arthrose, sourds, malades. Et qu'ils tiennent, vaille que vaille, la scène, acceptant le passage du temps, et faisant, comme chacun d'entre nous, juste comme ils peuvent. Ni plus, ni moins. Qu'ils en soient remerciés. ®

Q&R

Pat Metheny

Sa discographie a "dépassé" les 50 albums, ses concerts se comptent par centaines chaque année. Le plus rock des guitaristes jazz ne compte pourtant pas s'arrêter en si bon chemin.

Par XAVIER BONNET - Photo JIMMY KATZ

Vous présentez les morceaux qui composent ce nouvel album, *MoonDial*, comme autant d'intenses contemplations. Que faut-il exactement comprendre ?
Il est clair que l'on ne verse pas dans les 400 beats par minute et qu'on est loin de *Giant Steps [l'un des plus célèbres albums de John Coltrane, ndla]*. L'idée est davantage de laisser la possibilité aux compositions de se déplier, se déployer. C'est une dimension qui m'a toujours intéressé. L'album tourne autour d'une idée assez neuve pour moi, à savoir l'association d'une guitare baryton et de cordes en nylon, après lesquelles je cours depuis des années, en quelque sorte. Cette association favorise ces humeurs contemplatives, d'une certaine façon.

Sans entrer dans les détails techniques, que change l'utilisation de ces cordes en nylon ?
Elles renforcent mon sentiment né avec la façon de concevoir la guitare baryton en solo sur de précédents albums, *One Quiet Night [2003]* et *What's It All About [2011]*, mais qui avaient été faits avec des cordes en acier. Il ne s'agit plus d'une guitare à proprement dit dans mon esprit, mais d'un instrument où les six cordes vont par groupes de deux : les deux cordes supérieures sont un peu comme un violon alto, les deux du milieu comme un violon classique et les deux du bas se rapprochent d'un violoncelle. Il s'agit pour moi de maintenir le thème lead entre ces groupes de cordes, comme si je faisais face à un quatuor à cordes.

Comme pour *What's It All About*, on retrouve sur ce nouvel album plusieurs reprises, des Beatles notamment : "And I Love Her" hier, "Here, There and Everywhere" ici. Qu'y a-t-il encore à apprendre d'une écoute des Beatles aujourd'hui ?
Il est juste étonnant de voir comment beaucoup de chansons des Beatles ont cette constance dans la qualité, sur laquelle tu peux te poser et faire presque ce que tu veux à partir de là. C'est quelque chose qu'elles ont en commun avec les compositions de Thelonious Monk, à mes yeux. Elles conservent cette présence, peu importe où tu veux les emmener. C'est ce qui fait la nature de standards de la musique ; et les meilleurs titres des Beatles sont à placer, selon moi, à côté de ceux de Cole Porter. Si nous sommes nombreux à nous être attaqués à "Here, There and Everywhere", c'est aussi parce qu'elle appelle à l'improvisation, à la modulation entre les gammes de manière très intéressante. Dans ce domaine, le modèle absolu reste pour moi "All the Things You Are".

Plus globalement, quelle est votre relation aujourd'hui avec la pop music ou le rock ?
Ça m'est très difficile de répondre à ce genre de questions car je ne vois jamais les choses sous cet angle. Pour moi, la musique n'est qu'une. Je n'ai jamais vraiment suivi la relation culturelle que l'on associe souvent à la musique car, à mon sens, celle-ci ferme plus de portes qu'elle n'en ouvre. Tous ces sous-genres que l'on nous présente, *"Alors ça, c'est emo ; et ça, du heavy metal ; ça, de la pop"* n'a pas de sens. Quand on réfléchit à toutes les musiques qu'il est humainement possible de concevoir et jouer, elles sont finalement toutes très proches. Seul le dress code change…

Vous n'en êtes pas moins l'un des rares guitaristes jazz à toujours attirer un public rock à ses concerts. Comment l'expliquez-vous ?
Je crois déjà que le fait de me produire beaucoup sur scène depuis très longtemps joue en ma faveur. C'est la clé de tout d'après moi. Ensuite, c'est probablement une question de présentation de mes idées qui résonnent chez beaucoup de gens, et ce d'autant plus que ces mêmes présentations ont pris des formes différentes. En cinquante ans, j'ai probablement donné plus de concerts que quiconque à qui vous posez vos questions, toujours avec l'idée de proposer quelque chose à tel ou tel public et qu'il en fasse ce que bon lui semble, sans rien chercher à lui imposer.

Dans un des derniers podcasts qu'il animait, en janvier dernier, David Sanborn entamait votre échange en vous présentant comme une "force de la nature". Vous reconnaissez-vous ?
Oui, s'il s'agit de dire que la guitare est tout pour moi et que j'ai toujours tout donné pour elle. On m'a souvent demandé ce que j'aurais fait si je n'avais pas été musicien et j'ai toujours été incapable de l'imaginer, à part peut-être une carrière dans le crime ! Cambrioleur, je m'y serais bien vu *(rires)* ! Mais je ne sais pas si j'aurais su consacrer autant de temps et d'énergie que je l'ai fait pour la musique depuis mes 12 ans. Si l'on peut me reconnaître une qualité, c'est bien cette exigence qui ne m'a jamais quitté. ®

23 24 25
AOÛT 2024
CHÂTEAU-GONTIER
-LA MAROUTIÈRE-

VandB FEST'

#4

MACKLEMORE - MAJOR LAZER

JAIN - JOSMAN - MARTIN SOLVEIG - MC★SOLAAR
PASCAL OBISPO - PHOENIX - PLK
SLIMANE - THE HIVES - ZAHO DE SAGAZAN
WORAKLS ORCHESTRA - FRANK CARTER & THE RATTLESNAKES
MOSIMANN - MANDRAGORA - CARAVAN PALACE - FFF - SANTA - JAHNERATION
NEW MODEL ARMY - IRÈNE DRÉSEL - JULIEN GRANEL - MERYL
SKINDRED - NOVA TWINS - BILLX - THE INSPECTOR CLUZO
ACID ARAB DJ SET - IMMINENCE - CELKILT - BAD NERVES - SLIFT
JOANNA - TRAIN FANTÔME - COLT - NOVELISTS - BRÖ - DARKEN
ARCHIMÈDE - COLINE RIO - SCUFFLES - VAPA - LÜV - TAIGA - ZINDA REINHARDT - LA BRINGUE
LEELOW - MICHELLE & LES GARÇONS - BOOGIE - OCTANE - ROADS - THE LOIRE VALLEY CALYPSOS
LES SKROKS - ANTES & MADZES - MÜ - TALLOU - DO NOT DO - SIR ROMY - LES HUMEURS CÉRÉBRALES
MECTOOB & FRANCIS MAC DOUGLAS - DRAMA QUEEN DJ SET - ZERO TAPAGE - ALPHANOVA
JEUNE WALT D3 - LEZGUY D3 - AIRMANZ

PLUS D'INFOS : WWW.VANDBFEST.FR

LE CRÉDIT MUTUEL DONNE LE LA

europe2 LE MEILLEUR SON

VandB GROUPE

CHÂTEAU GONTIER

actual

Crédit Mutuel

C STAR

DAV

GROUPE LBC

GRUAU

Info Concert

Le Gaulois

L'ÉQUIPE

LESIEUR

LUCAS

SODISTRA

tgs FRANCE

VOLÉNA

PROFIL

John Cale
La beauté et la colère

À la pointe de l'avant-garde, le musicien gallois et américain d'adoption réinvente sans cesse son langage post-rock expérimental. Conversation. **Par SOPHIE ROSEMONT**

PERSONNALITÉ

À 82 ans, le compositeur fait toujours preuve d'une allergie furieuse à la nostalgie.

C'EST UNE POCHETTE CONVOQUANT le procédé du collage surréaliste. Des fleurs, des colonnes, la lentille d'un appareil photo argentique, des couleurs et des lettrages inversés. Un micmac visuel à la fois minutieusement orchestré et déroutant, à l'image de la musique de John Cale. Sa nouvelle proposition en dit long, à commencer par son titre : *Poptical Illusion*. Lorsqu'on lui parle, de Paris à Los Angeles, sa voix est aussi claire et affirmée que la dernière fois que nous avions conversé, il y a une décennie. Entre-temps, le cofondateur du Velvet Underground a publié une poignée de disques dont le dernier en date, *Mercy,* ne date que de 2023. Pulsion créative ? Non, une pandémie : "Poptical Illusion *a vu le jour au moment du confinement. Tout était verrouillé et les gens n'allaient pas très bien. Moi y compris. Au total, j'ai enregistré plus de 80 morceaux, qu'il a fallu répartir entre plusieurs disques…"*

À l'insolence de *Mercy*, qui moquait les dérives capitalistes et l'ego boursouflé des âmes contemporaines, succède un opus au verbe toujours acerbe, mixant sans vergogne les registres. "Setting Fires" flirte avec ses amours rap, "All to the Good" relève le tempo post-rock, tandis que des ballades telles que "God Made Me Do It" confessent les états d'âme d'un insatiable curieux… avec une franchise pour le moins immédiate. En témoigne "I'm Angry" : *"Je persiste à penser qu'il y a deux choses inévitables dans l'existence : la beauté et la colère. Mes textes peuvent être plus offensifs ou sarcastiques, mais dans tous les cas, j'aime interroger mon auditoire. Le collage s'avère être un excellent dispositif : je prends le couplet d'un morceau pour le glisser dans un autre titre… J'ai passé beaucoup de temps sur l'écriture de l'album, que je voulais puissant, sans trop de mélo. Hardcore, même."*

"J'ai enregistré 80 morceaux, qu'on a répartis sur plusieurs disques."

À 82 ans, John Cale fait toujours preuve d'une allergie féroce à ce qui ressemble de près ou de loin à de la nostalgie, et veut résolument s'inscrire dans son époque. Opportunisme ? Non, il s'agit plutôt d'un mode de survie très cérébral, activé au moyen de piano, synthétiseurs et diverses machines numériques. *"Le monde est une vaste chambre bruyante dans laquelle on a du mal à s'entendre,* commente-t-il. *En rechercher les ruines, ou l'amour qui peut en subsister, est une occupation très intéressante… Il y a des centaines d'approches différentes : historique, affective, absurde, comme 'Shark-Shark'. Ce qui guide d'abord mes paroles, c'est le rythme."* Lequel domine le faussement classique "There Will Be No River" : *"Si, pendant le travail en studio, je n'écoute pas de musique autre que la mienne, hormis du classique ou des performances orchestrales, je suis très amateur de hip-hop. Le groove de Tyler, the Creator ou de Vince Staples s'est forcément inscrit en moi."*

Derrière l'expérimental, l'académique. Dès son plus jeune âge, Cale a appris ses gammes de piano avant d'être formé aux subtilités de l'alto – dont il fera plus tard un usage électrifiant au sein du Velvet Underground. *"Ma mère était institutrice et l'apprentissage s'est naturellement intégré à mon quotidien. Dès que j'ai commencé à jouer, dans le National Youth Orchestra of Wales, j'ai saisi la moindre opportunité pour exprimer mes idées, sans renoncer à apprendre sur moi-même. Car plus on s'explore, plus on crée."* C'est ce que raconte "Davies and Wales", qui revient sur son enfance : *"J'ai grandi dans un petit village, au calme, loin du bruit de la ville. Loin du monde. Et j'avais beaucoup d'espace à ma disposition. Une grande chance pour ma créativité."*

Dans les années 1960, l'arrivée à New York, où il rencontre Lou Reed, marque le début d'un autre espace-temps… aux antipodes. Même en faisant partie de la faune arty entourant Andy Warhol, Cale parvient toujours à se mettre en pause, méditer sur sa musique et, malgré une intense période de défonce, à tirer le meilleur de sa dextérité instrumentale. *"Que ce soit New York, Shanghai ou Los Angeles, où je vis désormais,* analyse-t-il, *les métropoles sont des terrains de jeu au sein desquels on peut jouer sans se lasser, quitte à se tromper : les erreurs sont précieuses."*

Tout est bon pour (se) surprendre. Cale, qui avoue se sentir "*facilement déstabilisé*" par la brutalité de nos sociétés, le confirme : *"Ce qui compte, c'est de surprendre, voire dérouter, à chaque disque. Et quand on ne parvient pas à trouver ce qu'on juge être la bonne sonorité, il faut prendre ce qui semble être la mauvaise. En art, il faut agir et laisser s'exprimer le désordre. C'est l'un des meilleurs moyens d'obtenir des réponses."*

© MADELINE MCMANUS

LE ROI ARTHUR

UN FESTIVAL DE LÉGENDE

23.24.25 AOÛT 2024

AU MAFEU À BRÉAL SOUS MONTFORT (35)

MIKA • SHAKA PONK • HAMZA • LOST FREQUENCIES

FONKY FAMILY • ARCHIVE • SDM • LUIDJI

WERENOI • CLAUDIO CAPÉO • VLADIMIR CAUCHEMAR

PIERRE DE MAERE • HERVÉ • ZAOUI

JOHAN PAPACONSTANTINO • BEN PLG • PAPOOZ

DANYL • LATER. • DAVID CAIROL • TU M'ADOR

UN FESTIVAL ORCHESTRÉ PAR AFRA

Françoise Hardy
Comment te dire adieu

La chanteuse, icône des sixties, est décédée le 11 juin, à 80 ans. Elle laisse derrière elle une image de pop idol, auteure et compositrice de très haut vol.

Par YVES BIGOT

SA VOIX DOUCE, caressante et apaisante, son timbre flûté, en faisaient déjà la plus emblématique de nos Yé-Yé Girls. Ses complaintes adolescentes névrotiques de manque d'amour inspirées des Everly Brothers, Paul Anka, Rick Nelson et Roy Orbison, ses paroles mélancoliques, de "Tous les garçons et les filles" (repris par Eurythmics et Saint Etienne) au monologue introductif de "Message personnel", qu'elle écrit à la demande de Michel Berger et qui évoque les tourments de son mariage à Jacques Dutronc, caractérisent son style existentiel, qui plaît tant à Suzanne Vega comme à Étienne Daho.

Son look androgyne, filiforme, en longues jambes et minijupe pionnière, sa frange basse et ses longs cheveux, sa bouche charnue, ont été la contribution française la plus marquante à la révolution pop esthétique, habillée et bottée par Courrèges, Paco Rabanne, Saint Laurent, Chanel, immortalisée par Jean-Marie Périer, mais aussi par David Bailey, William Klein et Helmut Newton en couverture de *Vogue*.

Ces trois singularités lui confèrent le statut d'icône en Angleterre. Brian Jones, Mick Jagger qu'elle trouve "*d'une beauté diabolique*", McCartney qui la mentionne dans la version live de "Picasso's Last Words", David Bowie ("*Pendant de nombreuses années, j'étais passionnément amoureux d'elle*"), la courtisent sans bousculer sa timidité constituante.

Au dos de la pochette de *Another Side of Bob Dylan*, ce dernier rédige un poème qui s'ouvre par : "*Pour Françoise Hardy, en bord de Seine…*"

Après son Olympia du 24 mai 1966, il l'invite à le rejoindre à l'hôtel George-V, où il lui fait découvrir deux chansons inédites : "I Want You", message qui la met mal à l'aise, et "Just Like a Woman", qu'elle adore. Nick Drake la visite en mai 1970, vient prendre le thé chez elle. Deux ans plus tard, elle l'emmènera voir Véronique Sanson à la tour Eiffel.

Malcolm McLaren l'embarque dans Paris : elle y chante "Revenge of the Flowers". Ensuite, c'est au tour de Damon Albarn : après avoir collaboré avec Blur sur "To the End (La Comédie)", elle interprète "I'll Be Seeing You" avec Iggy Pop.

Paradoxalement pour quelqu'un qui tient tant à l'écriture, quelques-uns de ses succès ne sont pas de sa plume : "L'Amitié", "Mon amie la rose", "La Maison où j'ai grandi", "Le temps de l'amour", "Étonnez-moi, Benoît" (Patrick Modiano), "Comment te dire adieu" et "L'Anamour" (Gainsbourg).

"*L'amour est plus fort que la mort*", chantait-elle dans "Tant de belles choses". Le souvenir le sera. ®

© PATRICE PICOT/GAMMA-RAPHO

DEEP PURPLE

NOUVEL ALBUM

LE 19 JUILLET

www.deeppurple.com | www.ear-music.net | www.ear-music.shop | earmusicofficial | earmusicofficial | earmusic

e·a·r MUSIC VERYCORDS

RÉSIDENCE

Un modèle à reproduire

Trente-quatre ans que l'association Aix'Qui? a mis en place Class'Eurock, afin d'accompagner de jeunes groupes de la scène locale.

Par SILVÈRE VINCENT - Photos KAKI

RÉPÉTITIONS
Les jeunes groupes se succèdent sur scène et bénéficient des conseils de l'encadrement. Ci-dessus, le groupe de metal Mira ; ci-contre, découverte du matériel, avec Rémi Droesch, Benjamin Giustanini et Pascal Rossi.

"Les ateliers sont animés par les professionnels reconnus du secteur."

ON Y A VU SORTIR NOMBRE D'ARTISTES, de Dagoba, à Hyphen Hyphen, en passant par Soma, Deluxe et bien d'autres. Aussi, selon les années, se présentent entre 150 et 400 groupes de la région - malgré une limite d'âge fixée à 23 ans au maximum. Patrick Daraji, surnommé "Garage", est le grand instigateur de cette idée : *"Nous étions une juste bande de musiciens qui s'est vite mise à organiser des concerts, comme beaucoup d'artistes dans les années 1980. Jusqu'à lancer le festival La Semaine électrique, en 1990"*, explique celui qui a été membre de plusieurs groupes et à l'origine de nombreuses productions. Pour l'édition 2024, on a pu découvrir le grunge-pop de Lanes, la pop-rock musclée de Last Rainbow, l'électro-pop de Mathilde, le funk-easy listening des très jeunes Maze, le metal de Mira, Suicide Blonde, pour sa new wave à la Cocteau Twins, le duo féminin hippie Tessina, la pop décalée de Too Weirdo et le duo electro-rap Void. Rencontre.

Vous en êtes à votre 34e édition…
L'idée est née en 1990 pour donner de la place aux jeunes musiciens d'Aix. Dix groupes se sont présentés en 1991, où il n'y avait qu'un bon d'achat à gagner. En 1992, malgré un prix consistant - deux jours de studio -, on a remarqué qu'aucun groupe n'était vraiment prêt. Et c'est là qu'est née cette idée d'accompagner les groupes. Dès 1994, la sélection s'étend à Istres, Vitrolles et Salon, avant d'ouvrir nos sélections au département puis à toute la région Sud. Enfin, en 1998, on a créé cette résidence pour mettre au même moment au même endroit huit groupes, afin de créer une émulation. 2009 marque notre arrivée à Ristolas, au Fontenil, dans le Queyras. Puis les échanges internationaux sont arrivés et tout cela s'est transformé en Class'Eurock.

Vous avez monté une énorme équipe autour de tout cela?
Avant tout, sur place, il y a tous les bénévoles et associés qui ne comptent ni leurs heures ni leur investissement personnel, notamment ceux du Fontenil qui font à manger pour soixante personnes. Côté technique, on compte neuf arrangeurs, des techniciens plateau, des ingés-son, les cameramen, monteur et animateur de l'émission de télé de notre chaîne YouTube. Il y a aussi Kaki, la photographe, chargée de révéler l'univers des groupes pour leurs premières images de presse. Cette année, tous ces fous ont monté neuf studios équipés, une scène, un studio télé. Ils travaillent au quotidien dans la bienveillance pour ces jeunes artistes. Sans parler des ateliers animés par des intervenants extérieurs.

Qu'est-ce qui caractérise cette résidence?
On se retrouve au Fontenil, pendant une semaine, une immersion loin des habitudes. Chaque groupe bosse sept heures par jour dans son local, avec un arrangeur-accompagnateur dédié, pour apprendre à exploiter pleinement une composition originale. Il y a aussi des ateliers portant sur la connaissance de l'écosystème (Sacem, édition, labels), les relations avec la presse avec l'agence Stakkato ou *Rolling Stone*, partenaire cette année, ou encore radio, avec Radio Active. On a une scène montée dans la salle des fêtes, où l'on apprend à faire ses balances, avoir les bonnes attitudes, etc. Et enfin, des exercices pour des micro-concerts le soir. Rien n'est laissé au hasard. On a des arrangeurs et techniciens qui bossent avec IAM, Soprano ou Raspigaous.

En dehors des journées de travail en studio et sur scène, il y a beaucoup de choses étonnantes…
Pendant la résidence, il y a ces enregistrements télé pour une diffusion YouTube. Après un cours de coaching, on organise une interview sur le plateau et un titre acoustique est capté devant les caméras. Puis on passe sur un titre électrique diffusé de la même manière. Enfin, le titre travaillé en studio toute la semaine est enregistré pour la compilation vinyle Aix'Qui? de l'année.

Il y a aussi un grand final à cette résidence?
Le 21 juin, devant des milliers de personnes cette fois, sur le cours Mirabeau, à Aix, où tous les groupes assurent, avant une tête d'affiche nationale, le concert complet qu'ils ont répété lors de la résidence. Mais ça ne s'arrête pas là. Tout au long de l'année, on a des échanges avec d'autres pays européens, sans même parler de la fameuse compilation.

L'ENFER, SANS LES AUTRES.

HELLFEST

RETROUVEZ LE MEILLEUR
DU HELLFEST EN LIVE STREAM
ET EN REPLAY SUR ARTE.TV

arte.tv
La plateforme libre.

© Aldara Zarraoa.

SALLE DE SPECTACLE

Le Zénith, 40 ans et 5400 concerts

Il avait à peine 35 ans et il inventait un nouveau concept de salle de concert consacré aux musiques actuelles... Rencontre avec Daniel Colling, fondateur du Zénith Paris-La Villette. **Par PIERRE-MARIE DUFOUR**

INAUGURATION
La salle a été inaugurée par le président de la République François Mitterrand, accompagné du ministre de la Culture, Jack Lang *(à gauche)*, le 12 janvier 1984.

Rembobinons l'histoire. Élu en mai 1981, François Mitterrand nomme Jack Lang à la tête du ministère de la Culture, avec comme mission principale de démocratiser l'accès à la culture. De son côté, Daniel Colling, qui a cofondé le Printemps de Bourges en 1977, un festival favorisant notamment la diffusion de la chanson à textes, est reconnu pour cette initiative couronnée de succès. "*J'ai été l'un des premiers à me battre pour obtenir des salles modernes. À l'époque, à Paris, existaient Bobino et L'Olympia pour la chanson et le reste, c'étaient des équipements peu adaptés, comme des halls d'expo*", explique celui qui deviendra par la suite président de la société délégataire de service public Colling & Cie, qui gère les Zénith de Paris depuis son ouverture, Nantes depuis 2006 et Toulouse depuis 2017. "*Il n'y avait pas de salle digne de ce nom, en termes de capacité, d'accueil du public et des artistes et d'équipements techniques adaptés aux musiques dites 'populaires'. Notez que j'emploie à dessein ce mot 'populaire', qui peut sembler ringard en français, mais qui désigne, dans les pays anglo-saxons, tout ce qui n'est pas musique classique, voire jazz.*"

C'est ainsi que, dès septembre 1981, une étude de faisabilité générale est demandée à Daniel Colling par Jack Lang. "*Je devais trouver le lieu, le fonctionnement et tout le reste.*" L'étude complète est remise fin 1982, et elle comprend le choix de jeunes architectes, Chaix et Morel. "*Ils avaient imaginé une structure en toile, dessinée à l'origine pour un centre culturel de 800 places. Il fallait juste l'adapter à une grande capacité d'accueil et imaginer une scénographie en rapport avec ces musiques et inédite dans le monde : public assis ou debout, scène modulable, gradins arrondis... Puis on a travaillé l'acoustique, le confort...*" L'étude acceptée par le ministère, il ne restait plus qu'à construire, ce qui fut fait en un an, avec une inauguration le 12 janvier 1984 par le président de la République. Renaud fut le premier artiste à se produire sur cette scène, du 17 janvier au 5 février. "*Après un printemps calme, la salle a vraiment été lancée à l'automne, avec Téléphone pendant huit jours, France Gall pendant trois semaines et Hallyday durant deux mois,* se souvient Daniel Colling. *On a même eu une époque où les Renaud et Goldman venaient uniquement chanter au Zénith après la sortie de leurs nouveaux disques.*" Ce sont désormais plus de 5400 concerts qui ont eu lieu en 40 ans par 3500 artistes, devant plus de 23 millions de spectateurs, à raison d'une jauge maximale de 7000 personnes par spectacle, rien qu'au seul Zénith parisien.

Le succès venu, les régions ont demandé leur salle labellisée Zénith.

Car le succès venu, les régions ont demandé leur salle labellisée Zénith. Sur un programme initial de vingt salles de province, dix-sept ont été construites, sous l'égide du Centre national de la musique. En échange du nom, ces salles, qui peuvent revêtir n'importe quel aspect extérieur, respectent un cahier des charges fonctionnelles concernant l'intérieur : capacité d'accueil minimale, hauteur sous plafond, traitement acoustique, caractéristiques de la scène, loges pour les artistes... "*Je vous livre une anecdote inédite : Georges Frêche, emblématique maire de Montpellier, était de passage à Paris, en 1984. Pour lui montrer le Zénith parisien, je l'ai invité au concert de Téléphone, qui jouait ce soir-là. Au bout de quinze minutes, il m'a rejoint, a sorti un plan de sa sacoche et m'a dit :* 'Le Zénith de Montpellier, il sera là.' *Deux ans plus tard, le premier Zénith de province y était inauguré !*", conclut Daniel Colling.

© NICKO GUIHAL - SAERP - GILLES CORTESI

40 ANS, ÇA SE FÊTE!
Tous les spectateurs munis de leur billet de concert peuvent accéder, jusqu'à la fin de l'année, à une exposition d'archives dans le hall du Zénith parisien : billets imprimés d'époque, sélection d'affiches, de tee-shirts et de backstage pass collector... En même temps, ils ont la possibilité de déguster la cuvée spéciale anniversaire, 102 Db, bière blanche créée spécialement par le brasseur Gallia, partenaire de la salle. Une vidéo anniversaire inédite de l'histoire du Zénith Paris est disponible sur YouTube (youtube.com/watch?v=87rbTcV461A) tandis que l'AR Studio a créé sur Snapchat (choisir la Lens "40 ans Zénith") une expérience de réalité augmentée mettant en lumière quatre décennies de concerts.

Une structure temporaire dans un lieu excentré, ou comment deux handicaps sur le papier se sont transformés en immenses avantages

"La Villette a été choisie car c'était un terrain appartenant à l'État qui, de plus, voulait un rééquilibrage de l'offre culturelle dans le nord et l'est parisiens. Mais ce n'était pas simple car, parallèlement, Mitterrand avait lancé un concours pour ce qui est devenu le parc de La Villette, et notre salle a été vue comme une verrue sur ce projet. Mais une verrue cachée en bordure, qui ne les gênait pas tant le terrain est vaste, ce qui était unique à Paris. C'est aussi pourquoi notre projet de salle de concert a été présenté comme une structure provisoire, pour quelques années, histoire d'occuper le terrain le temps que le parc soit construit. C'était crédible, car sa structure légère se prêtait bien à un hypothétique démontage. Pour la petite histoire, le jour de l'inauguration, l'un des grands fonctionnaires de l'État, qui n'était pas dupe, m'a pris à part pour me dire : 'Votre Zénith, c'est du provisoire, exactement comme l'est la tour Eiffel !'"

© NICKO GUIHAL

LE ROI ARTHUR BRÉAL-SOUS-MONTFORT (35) 23-25 AOÛT

ENTREZ DANS LA LÉGENDE

Cet été, le festival du Roi Arthur se fait une place au soleil.

LE DERNIER WEEK-END D'AOÛT, à quelques jours de la rentrée, le festival du Roi Arthur ouvre les portes de son "*royaume ouvert, écolo et fier de ses racines bretonnes*", selon les termes de sa directrice de production, Nadège Couroussé. Le ton est donné ! Le Roi Arthur a lieu chaque année en Bretagne, à Bréal-sous-Montfort, près de Rennes (Ille-et-Vilaine) et, forcément, le rock celtique est mis en avant. À commencer par la tête d'affiche de la première soirée, les Bretons de Merzhin, pour un show comme la Breizh, bien sûr. Le groupe, qui était présent pour la première édition du festival, tourne depuis vingt-cinq ans. Il sera rejoint à l'affiche, sur la scène du King Dôme, par les Écossais de Rura, le groupe de fest-noz Sonerien Du et le punk celtique de The Rumpled, déjà à l'affiche en 2019.

Le samedi, la soirée vibrera d'abord au King Dôme pendant trois heures trente au rythme des fest-noz, avec les trois groupes conviés pour l'occasion : Sérot/Janvier et la GrOove cie, O'Tridal et Startijenn, avant de passer au rock avec les Nantais de Kervegans et l'électro de Noon.

Le jour de clôture, le rock de The Sidh, les mélodies de Calum Stewart et de The Manky Melters précéderont le cocktail punk-trad des détonants Ramoneurs de Menhirs.

Mais ce n'est pas que le son celtique qui fait la spécificité du Roi Arthur, car cinquante artistes de tous horizons musicaux et artistiques seront sur scène devant les 70 000 festivaliers attendus. Qu'on en juge : le 23, le trip-hop mâtiné de rock progressif des Anglais d'Archive assurera le show.

Ancrée dans la région Bretagne, la musique celtique y sera à l'honneur

Le 24, le Basque David Cairol montrera qu'il a le reggae chevillé au corps, tandis que Johan Papaconstantino chauffera l'ambiance avant la vague Shaka Ponk. Ces derniers, fidèles du festival, étaient déjà sur scène lors du premier Roi Arthur, en 2008. Le dernier jour, la soul des Parisiens de Later se confrontera aux tubes de Claudio Capéo, à l'explosive énergie de la Fonky Family et à l'émergence du phénomène Pierre de Maere. Et pour terminer le festival en beauté, comptons sur l'univers pop fédérateur et dansant de Mika, qui sera sur la scène Excalibur, ce soir-là, jusqu'à minuit.

PIERRE-MARIE DUFOUR

Grand Ouest oblige, Mayenne ou Ille-et-Vilaine, les drapeaux hermines seront de sortie!

V AND B FEST' CHATEAU-GONTIER-SUR-MAYENNE (53) 23-25 AOÛT

VOIR DE PLUS EN PLUS GRAND

Des valeurs sûres et une programmation toujours plus éclectique.

Fin juillet sera inaugurée la passerelle piétonne qui permettra désormais aux festivaliers de rejoindre le site de la Maroutière, où se tient le V and B Fest', à Château-Gontier (Mayenne). Cofinancé par le département, la communauté de communes et le festival lui-même (il aura coûté 500 000 € au total), ce nouvel accès permettra une arrivée sécurisée au site de l'événement, évitant ainsi une traversée de route jugée trop dangereuse pour les festivaliers, dont le nombre est sans cesse croissant (plus de 105 000 l'an dernier). Pourtant, cette année, pour chacune des soirées, les 23, 24 et 25 août, il restait quelques pass disponibles à l'heure de notre bouclage.

Pour expliquer la vente ralentie des places constatée dans certains des plus grands festivals, dont fait partie V and B Fest' (il est dans le top 5 des festivals de l'Ouest), la plupart invoquent l'effet Jeux olympiques et un pouvoir d'achat en berne. Mais ses responsables ne sont guère inquiets, car *"il reste plusieurs semaines de vente de billets avant l'événement"*, comme le relevaient nos confrères de *Ouest-France,* le 9 juin dernier.

Les spectateurs auront pourtant du lourd à se mettre entre les oreilles : ça commence dès vendredi 23, avec, pour les Français, le mix de rock, de funk et de rap de FFF, le groupe formé en 1987 par Marco Prince, la pop de Slimane, l'électro-classique de Worakls, le rappeur Josman et l'omniprésente Zaho de Sagazan, par ailleurs marraine des tremplins V and B. Côté étranger, notons, en exclu, l'électro-reggae de Major Lazer ou encore les métaleux suédois d'Imminence.

Samedi 24, parions que le rock celtique des bien nommés Celkilt, le rap de Meryl, les mythiques New Model Army, le DJ Martin Solveig, la vieille connaissance MC Solaar et les excellents

Pop, rock, punk, chanson ou rap, tous les genres sont au rendez-vous!

Phoenix mettront le feu sur les trois scènes du festival. Qui se clôturera le lendemain avec Obispo et les variations rock punk de The Hives, blues de The Inspector Cluzo et rap de Train Fantôme. Sans oublier Santa, la chanteuse de Hyphen Hyphen, dont on rêve qu'elle interprète son titre "Popcorn salé" en lévitation au-dessus de la scène, comme elle l'a fait avec son piano, à 40 mètres au surplomb de la Bourse de Bruxelles.

P.-M.D.

© TOURISME BRETAGNE

RS CHARTS LECTEURS

Juillet-Août 2024

Ce classement a été réalisé à partir des chroniques les plus lues sur les supports numériques de *Rolling Stone*.

ALBUMS

1. SLASH Orgy of the Damned
2. MANU LANVIN & FRIENDS Tribute to Calvin Russel
3. TAYLOR SWIFT The Tortured Poets Department
4. ANGUS & JULIA STONE Cape Forestier
5. WILLIE NELSON The Border
6. KINGS OF LEON Can We Please Have Fun
7. BLACK SABBATH Anno Domini 1989-1995
8. SLEAZY TOWN Unfinished Business
9. NEIL YOUNG & THE CRAZY HORSE Early Daze
10. KERRY KING From Hell I Rise

SINGLES

1. EMINEM Houdini
2. DAVID GILMOUR The Piper's Call
3. MARK KNOPFLER Ahead of the Game
4. JEWLY Resistance
5. PIXIES You're So Impatient
6. DEEP PURPLE Portable Door
7. MARK KNOPFLER All Comers
8. EELS If I'm Gonna Go Anywhere
9. BETH GIBBONS Lost Changes
10. TOMODE Visions of You

Les Jeux olympiques arrivent!

Voici notre sélection de titres pour créer votre BO des compétitions.

VANGELIS Chariots de Feu
VAN HALEN Jump
PHIL COLLINS Who Said I Would
WHITE STRIPES Seven Nation Army
GLORIA GAYNOR I Will Survive
PINK FLOYD Fearless
BOB DYLAN Hurricane
BERNARD LAVILLIERS 15e Round
QUEEN We Are the Champions
TINA TUNER The Best
EUROPE The Final Countdown
YANNICK NOAH Saga Africa
SURVIVOR Eye of the Tiger
AC/DC Thunderstruck
ALAN PARSONS PROJECT Sirius
GALA Freed From Desire
VINCENT DELERM
Natation synchronisée
MICKEY 3D Johnny Rep
CATHERINE SAUVAGE OU HENRI
TACHAN Les Jeux olympiques
2PAC Road to Glory
KRAFTWERK Tour de France
FRIEDRICH HAENDEL
Zadok the Priest
LANA DEL REY Off to the Races

© DR

EASY EYE SOUND

Hermanos Gutiérrez
Sonido Cosmico
fip

04/09 - PARIS, GRAND REX

Jon Muq
Flying Away

18/06 - PARIS, CASINO DE PARIS (AVEC MAVIS STAPLES)

Shannon & The Clams
The Moon Is In The Wrong Place

12/11 - PARIS, LA STATION - GARE DES MINES

Robert Finley
Black Bayou
fip

09/11 - PARIS, TRIANON ET EN TOURNÉE

concord
label group

Coup de Trafalgar

En provoquant des élections législatives anticipées, Emmanuel Macron a pris par surprise ses propres amis. Étonnant Président qui ne cesse de jouer avec nos nerfs et supporte si mal l'échec qu'il est prêt à naufrager son aventure politique sur les rochers d'une dissolution.

PAR LAURENT BAZIN

Coup de sang ? Coup de poker ? Coup de blues ? Les experts se perdent en conjectures, depuis le 9 juin au soir, pour tenter d'expliquer la décision soudaine d'Emmanuel Macron de dissoudre l'Assemblée nationale. Il faudrait être psychanalyste et l'avoir sur un divan, sans doute, pour percer ce mystère. Ce n'est même pas certain, l'homme est secret. Coup de Trafalgar, en tout cas, c'est sûr, avec le vrai risque d'un Waterloo politique en prime. C'est que le Président est joueur et qu'il ne peut s'empêcher de miser et miser encore. Seul à table, il sacrifie les uns puis les autres, pour sauver sa couronne. Il y a trois semaines, il a ainsi préféré livrer ses députés au Moloch électoral plutôt que de rendre son fauteuil.

Car le résultat, soyons honnêtes, tout le monde le connaît : ce sera une boucherie. Même si le scrutin européen est profondément différent de celui des législatives, les urnes ne mentent pas. On n'a jamais vu un peuple se retourner au point de donner une majorité à celui qu'il étrillait trois semaines plus tôt. Emmanuel Macron le sait et s'en moque, car son pari est ailleurs : il pense que la gauche, abîmée par les délires insoumis, ne retrouvera pas les couleurs de la Nupes (ce qui est possible), que les Républicains sont fragiles (ce dont témoigne leur score des européennes et leurs tentations de ralliement) et que le RN, s'il l'emporte en nombre, n'aura pas de majorité pour gouverner, ce qui est probable. Bref : au nom de la "clarification" et de la fin du "désordre", Emmanuel Macron veut en réalité secouer l'échiquier politique si fort qu'il se retrouverait en position d'arbitre pour composer la fameuse coalition que la droite lui refuse obstinément.

Voilà pour l'hypothèse du coup de poker en mode Mitterrand de 1986 – un des modèles du florentin Macron. Cette année-là, le socialiste avait imposé la proportionnelle au débotté pour faire entrer en force les députés Front national à l'Assemblée et limiter la victoire de la droite. L'affaire ne fonctionna qu'à demi, voire au quart : Mitterrand se retrouva à nommer Jacques Chirac Premier ministre et à vivre sa première cohabitation, tandis que les loups se frayaient pour la première fois un passage en meute dans la bergerie parlementaire. De bannis, ils devenaient sinon fréquentables, du moins institutionnellement acceptables.

On voit où tout cela nous a menés…

Il y a une autre hypothèse, plus aventureuse encore, selon laquelle, le chef de l'État serait prêt à nommer Jordan Bardella à Matignon, comme le jeune homme s'y prépare, pour mieux démontrer le chaos où au moins trois ans de lepénisme mèneraient la France. C'est la stratégie du coup de tonnerre ou de l'électrochoc : prouver par a + b l'incapacité du RN à gouverner, et permettre à ses amis de reprendre la main à la présidentielle suivante. Stratégie dangereuse, qui consiste à parier sur l'échec de son adversaire : en 1981, Chirac, persuadé que les socialo-communistes ne tiendraient pas le choc du pouvoir et qu'il le récupérerait comme un fruit mûr, fit voter Mitterrand pour mieux se débarrasser de Giscard. Là aussi, on connaît la suite…

Reste une dernière hypothèse, la plus saugrenue, la plus invraisemblable, mais pas forcément la plus folle : celle de la lassitude. L'idée qu'Emmanuel Macron en veut terriblement aux Français de ne pas le comprendre et leur renvoie la balle comme on renvoie aux pelotes un enfant capricieux : *"Tu ne veux pas m'aimer, eh bien trouve mieux… Débrouille-toi !"* C'est la version psychanalytique de l'affaire, celle du dépit, l'hypothèse d'une forme de burn-out présidentiel qui se terminerait, pourquoi pas, sur un dernier acte de bravoure : après la dissolution, la démission ?

Absurde, me dira-t-on. Mais pas plus, au point où l'on en est, que l'hypothèse d'une dissolution le soir des européennes…

Human Bomb à l'Élysée

Dissoudre l'Assemblée pour ouvrir les portes du pouvoir à l'extrême droite, est-ce vraiment faire preuve de maturité démocratique ?

C'est l'Histoire d'un enfant-roi auquel rien ni personne ne résistait. Ni sa prof de théâtre qu'il séduisit alors qu'il était encore lycéen ; ni ces nombreux concours réussis haut la main (Sciences Po, ENA), à l'exception de Normale Sup, inexpugnable blessure d'amour-propre jamais guérie ; ni cet ancien président de la République, François Hollande, ébloui par le talent de son jeune poulain, qui ne tarda pas à le trahir. Ni surtout, les Français qui se donnèrent à lui par deux fois. *"Il venait d'avoir 39 ans, il était beau comme un enfant, fort comme un homme..."*, aurait pu chanter Dalida en le voyant s'avancer dans la cour carrée du Louvre au soir du 7 mai 2017, lors de son premier triomphe élyséen.

Sept ans plus tard, à la veille de législatives en forme de quitte ou double pour l'intéressé et, plus important, pour l'image de la France et les valeurs républicaines, c'est bien la maturité démocratique d'Emmanuel Macron qui est en question.

Au fond, c'est l'histoire d'un Président juvénile qui ne supportait guère qu'on s'imagine lui résister, ni cet ancien Premier ministre, Édouard Philippe, devenu si populaire et indocile qu'il l'écarta d'un revers de main ; ni tous ces disciples promus ou évincés au gré de ses humeurs ; ni cette Assemblée nationale où il vivait l'absence de majorité absolue comme une humiliation quotidienne parce qu'elle l'aurait conduit à discuter, à dialoguer, à composer avec d'autres, pas forcément de son avis. Et qui, face à ces obstacles inattendus, avait une fâcheuse tendance à retomber en enfance...

C'est donc l'histoire d'un chef de l'État qui joue le sort de l'État sur un coup de dés. Est-ce bien raisonnable ? Revendiquée comme une preuve d'audace ou une marque de courage, la dissolution de l'Assemblée nationale est d'abord un terrible aveu de faiblesse. Ainsi donc, Emmanuel Macron s'y serait résolu parce qu'après la lourde défaite de Valérie Hayer aux européennes, le triomphe élyséen de Marine Le Pen lui semblait devenu inexorable en 2027 s'il ne bousculait pas les échéances ?

C'est faire peu de cas de l'efficacité du gouvernement Attal. Il reste trois ans avant la prochaine élection présidentielle et ces trente-six mois n'auraient pas suffi à l'exécutif pour faire la démonstration du succès de sa politique et reconquérir les électeurs ?

RENAUD DÉLY

Installer Gabriel Attal à Matignon en digne héritier du régime en janvier, pour l'éconduire sans ménagement cinq mois plus tard, voilà qui souligne un peu plus l'humeur qui a motivé le choix de dissoudre : c'est le caprice d'un monarque qui se prend pour un joueur de poker. Sauf que faire tapis quand on a un deux de trèfle, ce n'est pas audacieux, c'est suicidaire. D'autres, jusque dans son entourage, prêtent au chef de l'État l'intention machiavélique d'ouvrir les portes du pouvoir à l'extrême droite pour qu'elle fasse vite la preuve de son incompétence à gérer le pays. On n'ose imaginer pareil cynisme au sommet de l'État, qui conduirait son chef à vouloir ajouter du chaos au chaos pour mieux se poser en hypothétique sauveur.

Plus grave enfin, Emmanuel Macron a répété à raison que l'Europe pouvait mourir, et que jamais des élections européennes n'avaient été aussi importantes depuis l'instauration de ce scrutin, il y a quarante-cinq ans. Il a agité le risque d'un blocage des institutions européennes par l'extrême droite au moment où la guerre fait rage en Ukraine. Or, les nationalistes ne sont pas en mesure de bloquer le Parlement européen, et une majorité associant le PPE, le PSE et le groupe centriste Renew se dessine. Ce statu quo n'a pas empêché le chef de l'État d'offrir une vraie chance à l'extrême droite lepéniste, pro-Poutine et hostile au soutien militaire à l'Ukraine, de s'emparer du pouvoir au moment où le président Zelensky venait d'achever une visite en France pour quémander davantage de soutien occidental.

C'est au nom d'un besoin de "*clarification*" qu'Emmanuel Macron s'est tourné vers les électeurs. L'intention peut sembler louable. Mais est-ce vraiment dans l'intérêt du pays ou pour ménager son propre avenir ? De même, le Président vise-t-il juste quand il dénonce l'hystérisation du débat public et la "*fièvre*" qui s'est emparée des échanges à l'Assemblée depuis les législatives de juin 2022. Les outrances de Jean-Luc Mélenchon et de ses disciples Insoumis, la transformation de l'hémicycle en cirque, toute cette brutalité, tous ces excès ont servi la normalisation accélérée des députés RN, condamnés au silence et au sourire par Marine Le Pen. Il est sain d'appeler à l'esprit de responsabilité des républicains des deux camps, de droite comme de gauche, pour faire front commun face au péril de l'extrême droite. Emmanuel Macron les exhorte à acquérir enfin une forme de maturité démocratique. Raison de plus pour regretter que, dans le même temps, l'enfant-roi de l'Élysée ait lui-même sauté ce stade de la maturité pour se transformer en "Human Bomb" claquemurée à l'intérieur du palais de l'Élysée. ®

Porn In The USA

Les innombrables turpitudes de Trump, pas plus que sa condamnation dans l'affaire Stormy Daniels, ne semblent dégoûter les évangéliques. Au contraire, dans le logiciel du nationalisme chrétien, l'abondance de testostérone est la marque des leaders.

PAR LAURIC HENNETON

@lauric_henneton

HERE WE ARE NOW (ENTERTAIN US). Coupable ! Verdict unanime des douze jurés sur les trente-quatre chefs d'accusation. Pas de débordements à déplorer, juste la rengaine quotidienne chez Trump du procès à charge. La peine sera prononcée le 11 juillet, soit quatre jours avant le début de la Convention républicaine qui l'intronisera. Coïncidence ou complot ?

HUSH MONEY (THAT'S WHAT I WANT). Quel homme politique pourrait survivre à une telle condamnation ? Après tout, Trump a été reconnu coupable d'avoir maquillé des comptes de campagne avec de l'argent destiné à acheter le silence d'une ancienne actrice porno avec qui il aurait eu une relation adultérine. Ce n'est donc pas légal, mais ça semble encore moins moral.

TOO MUCH MONKEY BUSINESS. D'autant qu'il s'agissait d'acheter ce silence pour éviter que l'affaire s'ajoute à la révélation récente d'un enregistrement (incontestable, donc) sur lequel Trump se vantait d'attraper les dames par l'entrejambe. La crainte (légitime) était que ça pouvait commencer à faire beaucoup aux yeux de l'opinion à quelques semaines de l'élection de 2016. Et le même Donald Trump a été condamné (deux fois) pour avoir agressé sexuellement la journaliste E. Jean Carroll. Gros dossier.

DON'T LET HIM BE MISUNDERSTOOD. Peu importent le verdict et les faits, en réalité. Le plus troublant est que, neuf ans après l'entrée en politique de Donald Trump, beaucoup peinent à comprendre l'attraction - certes paradoxale, à première vue - des évangéliques pour la masculinité exacerbée sinon toxique de Trump. L'explication classique est l'opportunisme d'évangéliques pas dupes, la dialectique de la fin et des moyens : Trump n'est pas un ange (et il n'est pas des nôtres) mais il peut nous apporter ce pour quoi nous nous battons en vain depuis des décennies et que les présidences Reagan et Bush (père et fils) n'ont pas produit : le retour de la religion à l'école, le recul de l'avortement et des juges conservateurs à la Cour suprême.

IT'S ONLY DONALD TRUMP BUT WE LIKE HIM. Cela dit, parle-t-on bien des évangéliques qui ont longtemps dénoncé la pornographie comme un "cancer", une addiction qui ronge la société ? Les mêmes qui, au sein du PMRC (Parents Music Resource Center), dans les années 1980, ont contraint l'industrie musicale à orner les disques sulfureux de l'étiquette "Parental Advisory - Explicit Lyrics" ? Étiquette vite convoitée par les groupes comme l'ultime brevet de rébellion… Les mêmes enfin qui ont vainement essayé de destituer Bill Clinton, considéré comme l'incarnation du satyre-boomer-des-60's, donc du déclin moral de l'Amérique ? L'évangélique d'antan était une sorte de Ned Flanders - Mike Pence comme Mike Johnson, actuellement -, mais l'évangélique remasterisé 2.0 tient plus d'un combo entre John Wayne et David Lee Roth. La "déflandersisation" (sic) ne peut être plus totale.

BUT SERIOUSLY, FOLKS… Une partie des évangéliques est maintenant composée de conservateurs qui se disent évangéliques (il n'y a pas de carte du parti, c'est purement déclaratif) mais qui ne sont pas pratiquants. Or, c'est la pratique assidue qui caractérisait naguère encore lesdits évangéliques. Ces "Foxvangéliques" sont plutôt dans une forme de repli identitaire et culturel, comme l'a montré Michele Margolis dans un livre de 2018, *From Politics to the Pews: How Partisanship and the Political Environment Shape Religious Identity*.

THE LIES THAT BIND. De nombreux évangéliques ne croient de toute façon pas les accusations dont Trump fait l'objet. Il est pour eux la victime expiatoire d'une presse hostile et d'une justice politisée. Ils croient Trump, qui nie. Pas de pornstar, pas d'adultère, pas de comptes de campagne, donc ni péché ni dilemme moral. Juste une énième barbouzerie de Démocrates incapables de battre leur héros à la régulière. Certes, la relation avec Stormy Daniels n'a pas été captée, mais d'autres méfaits reprochés à Trump (le Grab-by-the-Pussygate, le 6 janvier) le furent, et pourtant…

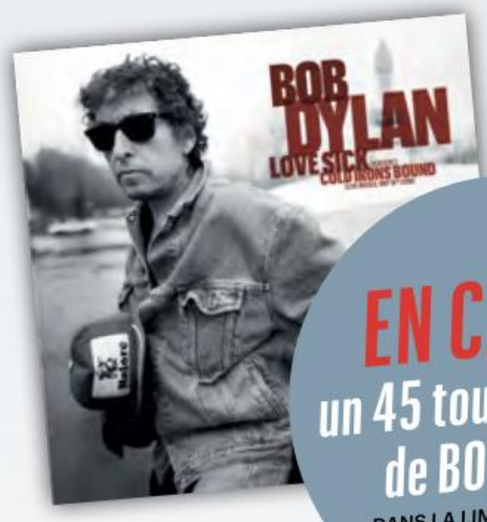
SO WHAT ? Et puis une bonne partie des évangéliques hausse les épaules. Admettons qu'il a péché : qui n'a jamais été tenté ? Qui n'a jamais succombé ? Le christianisme c'est le pardon, non ? Et puis Trump est peut-être un surhomme, mais il reste un homme. Et un homme, depuis Theodore Roosevelt en passant par John Wayne, c'est viril, comme l'explique Kristin Kobes Du Mez dans son livre *Jesus and John Wayne: How White Evangelicals Corrupted a Faith and Fractured a Nation* (2020). La doctrine nouvelle est que la tentation est normale chez l'homme, que la pornographie fait partie des tentations omniprésentes dans un monde 2.0, et que l'appétit sexuel est aussi attendu chez un leader, notamment politique. Et Trump est tellement viril, qu'il peine à contrôler ses appétits : quel leader ! On est loin de Ned Flanders et plus proche d'un guerrier. "*Defender of the* fesses" !

IT'S GOOD TO BE KING. Les nationalistes chrétiens veulent d'un autocrate viril pour enrayer efficacement le déclin culturel. En fait, plus qu'un "président Flanders", on cherche un roi biblique. Et dans l'imaginaire évangélique, le parallèle récurrent est celui du roi Cyrus, empereur de Perse qui a libéré les Hébreux captifs à Babylone pour qu'ils reconstruisent le temple de Jérusalem. Cyrus n'est pas l'un d'entre eux, mais c'est un instrument désigné par Dieu pour le bien du Peuplé élu. De même, Trump n'est pas un évangélique, mais s'il permet de reconstruire les murailles de la forteresse d'une Amérique en danger…

BEAUTIFUL DELILAH. L'autre instrument de Dieu est Samson. Dans *Le Livre des Juges,* ça ne s'invente pas ! Hypersexué et hyperfort, avec une fixette sur ses cheveux, il se laisse séduire par Dalila, prostituée philistine, qui le tond. Il apparaît aussi comme un libidineux puéril et narcissique. Aveuglé, il finit par périr en détruisant le temple des Philistins. Sacrifice ultime ou vengeance aveugle en mode *murder-suicide* ? Dans la version du Reverend Gary Davis et du Grateful Dead, Samson chante : "*If I had my way, I would tear this whole building down*". Pas forcément rassurant…

Abonnements

Hebdo & mensuel digital
+ Web premium



EN CADEAU
un 45 tours Collector de BOB DYLAN
DANS LA LIMITE DES STOCKS DISPONIBLES

OFFRE INTÉGRALE 1 AN

- 10 numéros papier + leur version numérique
- 40 numéros Hebdo digital + contenu Web premium

BULLETIN D'ABONNEMENT

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLING STONE OU BULLETIN À RENVOYER À: ROLLING STONE, 53 RUE CLAUDE BERNARD, 75005 PARIS.

• OFFRE ROLLING STONE INTÉGRALE
(PAPIER + NUMÉRIQUE MENSUEL ET HEBDO)

☐ **1 AN** ☐ France métropolitaine : **69 €** ☐ UE + Suisse : **84 €** ☐ Monde : **90 €**

☐ **2 ANS** ☐ France métropolitaine : **110 €** ☐ UE + Suisse : **135 €** ☐ Monde : **144 €**

• OFFRE ROLLING STONE PAPIER SEUL

☐ **1 AN** (10 N°) ☐ France métropolitaine : **59 €** ☐ UE + Suisse : **72 €** ☐ Monde : **78 €**

☐ **2 ANS** (20 N°) ☐ France métropolitaine : **100 €** ☐ UE + Suisse : **130 €** ☐ Monde : **142 €**

☐ C'est mon premier abonnement et je souhaite recevoir une facture pour mon crédit d'impôt par email.

BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

ADRESSE DE FACTURATION (SI DIFFÉRENT)

☐ M. ☐ Mme NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____

VILLE _____

ADRESSE E-MAIL*: _____

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR RECEVOIR VOS CODES D'ACCÈS NUMÉRIQUE

OU

• OFFRE ROLLING STONE LIBERTÉ
(RÉSERVÉ FRANCE MÉTROPOLITAINE)

1 MOIS RENOUVELABLE TACITEMENT

☐ **INTÉGRAL** (PAPIER + NUMÉRIQUE) : **6,90 €/Mois**

☐ **PAPIER SEUL** : **5,90 €/Mois**

MANDAT SEPA

COMPTE À DÉBITER - VEUILLEZ JOINDRE VOTRE RIB

IBAN _____

BIC _____

TITULAIRE DU COMPTE

NOM _____

PRÉNOM _____

DATE: __ /__ / ____

SIGNATURE

IDENTIFIANT CRÉANCIER	NOM ET ADRESSE DU CRÉANCIER :
FR80ZZZ866A58	ROLLING STONE FRANCE 53 RUE CLAUDE BERNARD 75005 PARIS

J'AUTORISE ROLLING STONE FRANCE À ENVOYER DES INSTRUCTIONS À MA BANQUE POUR DÉBITER MON COMPTE ET MA BANQUE À DÉBITER MON COMPTE CONFORMÉMENT AUX INSTRUCTIONS DE ROLLING STONE FRANCE. VOUS SEREZ INFORMÉ AU PLUS TARD 30 JOURS AVANT LA FIN DE VOTRE ENGAGEMENT PAR COURRIER ET PAR EMAIL AVANT RECONDUCTION TACITE DE VOTRE PÉRIODE D'ABONNEMENT - VOS DROITS CONCERNANT LE PRÉSENT MANDAT SONT EXPLIQUÉS DANS UN DOCUMENT DISPONIBLE AUPRÈS DE VOTRE BANQUE. **VEUILLEZ COMPLÉTER TOUS LES CHAMPS DU MANDAT.**

CONFORMÉMENT À LA LOI INFORMATIQUE ET LIBERTÉS DU 6 JANVIER 1978, VOUS DISPOSEZ D'UN DROIT D'ACCÈS ET DE RECTIFICATION DES INFORMATIONS VOUS CONCERNANT EN ADRESSANT UN COURRIER À ROLLING STONE, 53, RUE CLAUDE-BERNARD, 75005 PARIS, FRANCE.

ABONNEZ-VOUS EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

Les 8 scénarios de l'élection 2024

Il n'y a pas que la Maison-Blanche dans la vie : la majorité au Congrès pourrait neutraliser le futur président.

Par LAURIC HENNETON

Entre la course à la Maison-Blanche, le renouvellement bisannuel de la Chambre des représentants et du tiers du Sénat, les scrutins du 5 novembre promettent d'être incroyablement serrés. Au point que pas moins de huit scénarios sont envisageables, même si leur degré de probabilité varie. Si l'attention des médias se concentre sur le cirque Trump et la présidentielle, la clé des années 2025-2027 se trouve au Congrès, et – une fois n'est pas coutume – à la Chambre.

Dans un monde rationnel, l'issue de la présidentielle devrait déjà être claire : un candidat avec le passé et le passif de Donald Trump ne devrait même pas pouvoir franchir le cap des primaires de son propre parti. C'est pourtant le cas, et sans difficulté majeure, mais c'est le même Trump qui domine dans les sondages. L'électorat – ou en tout cas, pour l'instant, les sondés – fait preuve d'une mémoire très variable, voire d'une amnésie stupéfiante. Le bilan de Joe Biden, loin d'être honteux, est réduit à son âge et à son manque de soutien inconditionnel à la Palestine. Quant à Trump, il était très impopulaire quand il a quitté la Maison-Blanche en janvier 2021, sali par l'insurrection du 6 janvier au Capitole.

Mais aujourd'hui, il est vu comme plus compétent que Biden sur tous les sujets importants aux yeux des sondés, à commencer par l'économie, le pouvoir d'achat, l'immigration et la sécurité. Les sondages se suivent et, si Biden a resserré l'écart au niveau national (qui ne compte pas), Trump domine toujours, parfois largement, dans la demi-douzaine d'États-clés où se jouera vraiment l'élection : Pennsylvanie (19 grands électeurs), Géorgie (16), Michigan (15), Wisconsin (10), Arizona (11), Nevada (6), auxquels on ajoute parfois la Caroline du Nord (16). Trump n'a besoin d'en gagner que 2 ou 3 pour franchir le seuil décisif des 270 grands électeurs, alors que Biden doit en empocher au moins 3, voire 4. Dans tous les cas, le vainqueur pourra difficilement se permettre de perdre la Pennsylvanie et la Géorgie. Le système électoral est ainsi fait que le reste du pays ne compte pas vraiment : on sait déjà plus ou moins comment voteront près de 45 États… Pour l'instant, donc, avantage Trump. Dit autrement, une victoire de Trump est plus probable que possible, alors qu'une victoire de Biden, si elle reste possible, n'est pas probable.

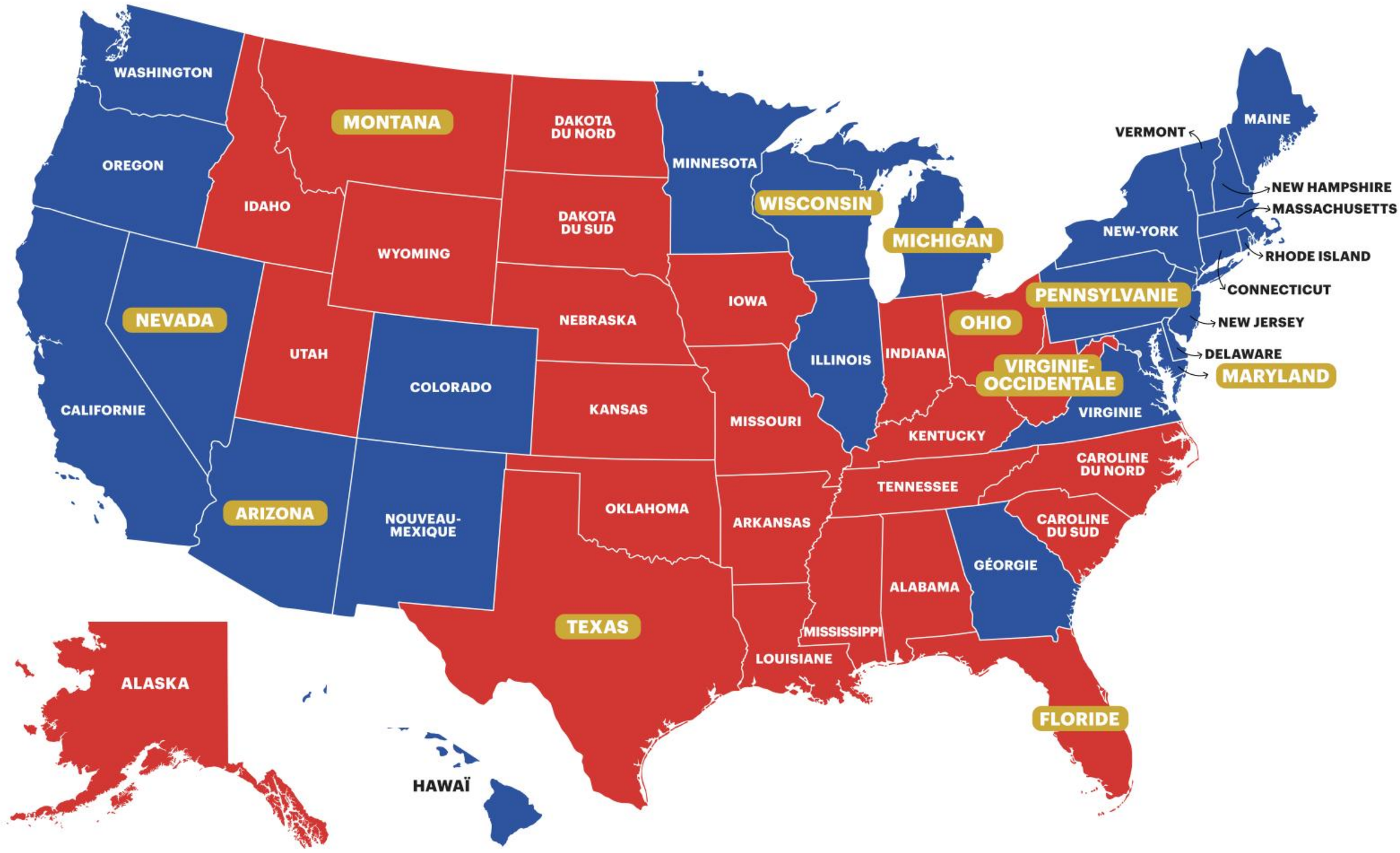
Situation paradoxale, Joe Biden est en même temps sortant et outsider.

La Chambre des représentants renouvelle l'intégralité de ses 435 membres tous les deux ans ; les Pères fondateurs voulaient que cette assemblée populaire puisse être purgée de ses membres les moins reluisants dès que possible. Si les représentants populaires sont systématiquement reconduits, ils doivent néanmoins consacrer du temps et beaucoup d'argent à cet incessant concours de beauté. Fin mai, la courte majorité républicaine obtenue en novembre 2022 a fondu à… un siège ! Les observateurs les plus avisés comptent 210 sièges assurés de rester républicains contre 202 solidement démocrates. Ce qui laisse 23 sièges considérés comme "*toss up*", susceptibles de basculer d'un côté comme de l'autre. Ce qui est très peu (5 %) et diminue d'élection en élection. En 2016, on comptait plus de 70 sièges réellement en jeu. Depuis l'an dernier et encore récemment, plusieurs décisions de justice relatives à des découpages partisans de circonscriptions ont confirmé un certain nombre de sièges que la démographie semble promettre aux Démocrates. Qui seraient donc en bonne position d'obtenir au moins une courte majorité. D'autant que les Républicains à la Chambre ont donné un spectacle pathétique de leurs divisions pendant des mois. Certains sièges pourraient néanmoins pencher du côté républicain grâce au vote Trump – on panache de moins en moins son vote. Mais c'est loin d'être systématique. Si la dynamique est favorable aux Républicains, ils pourraient conserver, voire accroître, leur majorité actuelle, mais leur passif, comme les derniers découpages de circonscriptions, suggèrent un léger avantage pour les Démocrates.

Les cent sénateurs sont renouvelés par tiers tous les deux ans, ce qui implique que la carte des États en jeu varie d'un cycle à l'autre. Et cette année, la carte est très défavorable aux Démocrates : ils défendent une vingtaine de sièges – qu'ils doivent impérativement conserver – et n'ont quasiment aucun espoir de prendre le moindre siège supplémentaire à la dizaine occupée par des Républicains. Les Démocrates ont 51 sénateurs et ils vont en perdre un avec le départ à la retraite de Joe Manchin en Virginie-Occidentale, l'État le plus trumpiste de l'Union. À 50-50, ils ne peuvent se permettre d'en perdre aucun et doivent gagner la présidentielle pour que la vice-présidente, Kamala Harris, dispose du "*tie-breaking vote*" que la Constitution lui confère.

© ALAIN FRETET

Présidentielle américaine



Parmi les 34 sièges renouvelés se dessine une géographie particulière

LES ÉTATS (TRÈS) TRUMPISTES

VIRGINIE-OCCIDENTALE. Le siège encore occupé (miraculeusement) par Joe Manchin est promis aux Républicains, ce qui leur permet de remonter à 50-50. Pas de suspense ici.

MONTANA. Niché au sud de la frontière canadienne et connu pour sa culture du fil dentaire, cet État de l'ouest a encore un sénateur démocrate, Jon Tester, qui joue la carte du fermier bien ancré dans le territoire. Il devrait faire face à un ancien soldat devenu pompier. Et il n'a été élu que lors de scrutins favorables aux Démocrates (2006, 2012, 2018), ce qui ne sera pas forcément le cas cette année. Difficile mais pas impossible.

OHIO. Il est loin le temps où l'Ohio était l'État-bascule par excellence! Maintenant solidement trumpiste, l'État des Black Keys pourrait ne plus réélire Sherrod Brown, un Démocrate modéré et bien en phase avec un électorat ouvrier assez springsteenien. Avec la perte assurée de la Virginie-Occidentale, les Démocrates doivent impérativement conserver le Montana et l'Ohio, qui voteront par ailleurs pour Trump à la présidentielle.

LA RUST BELT

MICHIGAN. Suite au départ à la retraite de Debbie Stabenow, un siège démocrate est ouvert. La représentante Elissa Slotkin, avec un passé dans le renseignement, devrait faire la synthèse des Démocrates et d'une frange modérée de Républicains, mais attention à l'électorat arabo-musulman de l'agglomération de Détroit, très hostile à Biden.

WISCONSIN. La discrète Tammy Baldwin devrait conserver son siège dans un État qui a élu un gouverneur démocrate récemment.

ÉTATS-CLÉS
À la Maison-Blanche comme au Sénat, les élections se joueront sur les traditionnels *swing states*.

PENNSYLVANIE. Dans l'État de naissance de Joe Biden (et de Taylor Swift, *for what it's worth*), le sortant Bob Casey - une institution locale - devrait être réélu assez confortablement. Les sondages le mettent dans une situation bien plus confortable que Joe Biden, preuve que les électeurs peuvent encore envisager de panacher leur vote : Casey le Démocrate à la sénatoriale, Trump à la présidentielle. Là encore, aucun droit à l'erreur.

LE SUD-OUEST

ARIZONA. Kyrsten Sinema, jeune sénatrice démocrate devenue indépendante, ne se représente pas, ce qui laisse un duel entre Ruben Gallego pour les Démocrates, et (à nouveau) Kari Lake, pour la "MAGAsphère". Son extrémisme est le meilleur atout des Démocrates.

NEVADA. La sortante Jacky Rosen

© ADOBESTOCK

Deux favoris, deux chambres, deux partis : huit scénarios

RÉSULTATS DES ÉLECTIONS DE 2022

CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS

Les 435 sièges sont intégralement renouvelés tous les deux ans.

	2016	2018	2020	2022
Démocrates	194	**235**	**222**	203
Républicains	**241**	199	213	**211**
Indépendants	2	2	2	21

SÉNAT

Le Sénat est renouvelé par tiers tous les deux ans.

	2016	2018	2020	2022
Démocrates	46	45	48	48
Républicains	**52**	**53**	**50**	**50**
Indépendants	2	2	2	2

brille par sa discrétion. Dans un État où les jeunes et les Hispaniques semblent très remontés contre Joe Biden pour des raisons économiques, elle pourrait faire les frais d'une victoire de Trump. En 2020, les Démocrates l'avaient emporté d'un cheveu.

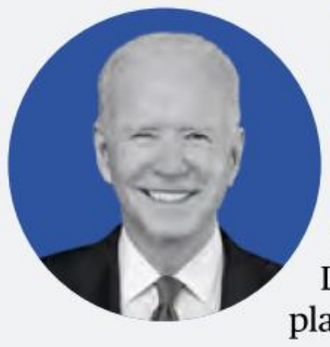
LES IMPROBABLES

Le **TEXAS** (Ted Cruz) et la **FLORIDE** (Rick Scott) sont les deux seuls espoirs de conquête pour les Démocrates. C'est dire s'ils ne peuvent se permettre de perdre un seul de leurs sièges actuels.

LA SURPRISE

Le **MARYLAND**, un des États les plus "bleus", qui n'a pas élu un sénateur républicain depuis 1970, pourrait créer la surprise avec la candidature de l'ancien gouverneur républicain, Larry Hogan, resté très populaire – et pas avare de critiques à l'encontre de Trump.

© MAISON BLANCHE - SOURCES GRAPHIQUES : CONGRÈS DES ÉTATS-UNIS.



BIDEN réélu

> Chambre D – Sénat D

L'alignement des planètes. Biden refait son retard dans les États-clés. Dans le même temps, la Chambre bascule côté Démocrates, qui conservent tous leurs sièges au Sénat. Scénario de 2020 : Biden peut compter sur le Sénat pour rééquilibrer les tribunaux, la Chambre lui accorde des budgets pour mettre en œuvre son programme. Le blocage des Républicains est moindre.

> Chambre D – Sénat R

Même scénario pour la présidentielle mais les Démocrates n'arrivent pas à conserver un ou plusieurs des sièges qu'ils défendent au Sénat. La Chambre peut accepter de financer certains projets mais la chambre haute devient une forteresse obstructionniste. Point de friction principal : les nominations des ministres, directeurs d'agences fédérales et juges. De nombreux postes pourraient rester non pourvus des mois durant. Les Républicains attendraient une éventuelle reprise de la Chambre en 2026.

> Chambre R – Sénat R

Scénario peu probable où, dans les États-clés, les électeurs soutiendraient à la fois Biden et certains candidats républicains. Plus probable : Biden emporte la victoire grâce à la Rust Belt, mais perd le Nevada – et le siège de Jacky Rosen au Sénat. À la Chambre, une surmobilisation des Républicains leur permet d'emporter une victoire sur le fil. Scénario 2014, quand Biden était le VP d'Obama. Obstruction systématique, Biden ne peut gouverner que par décret, *shutdown* à prévoir, et chaos pendant au moins deux ans.

> Chambre R – Sénat D

La répartition actuelle au Congrès. Combinaison des trois scénarios les moins probables : une bonne surprise pour Biden et le Sénat, d'accord, mais en même temps qu'une remontada peu probable des Républicains à la Chambre ? Perspective : Biden peut nommer des juges fédéraux et des hauts fonctionnaires, un moindre mal, mais ambiance "OK Corral" sur le front budgétaire. Et qui dit Congrès divisé dit Congrès paralysé.

TRUMP élu

> Chambre D – Sénat D

Scénario où Trump réussit à rester moins impopulaire que Biden. Malgré les procès, les électeurs lui accordent le bénéfice du doute sur l'économie, la fiscalité, l'immigration et l'insécurité. Les musulmans de Détroit puissent Biden et héritent de Trump, ami bien connu de la cause palestinienne (ou pas). Mais scénario très improbable car, pour emporter le Sénat sans la présidentielle, les Démocrates doivent garder tous leurs sièges et conquérir la Floride ou le Texas. Perspective : blocage systématique des nominations et des budgets demandés par Trump, qui ne peut gouverner que par des décrets, par nature temporaires.

> Chambre R – Sénat D

Peut-être le moins plausible. En cas d'élection de Trump, on ne peut exclure une vaguelette rouge qui donnerait une majorité au GOP à la Chambre, mais dans ce cas, par quel miracle les Démocrates pourraient-ils progresser au Sénat ? Science-fiction.

> Chambre R – Sénat R

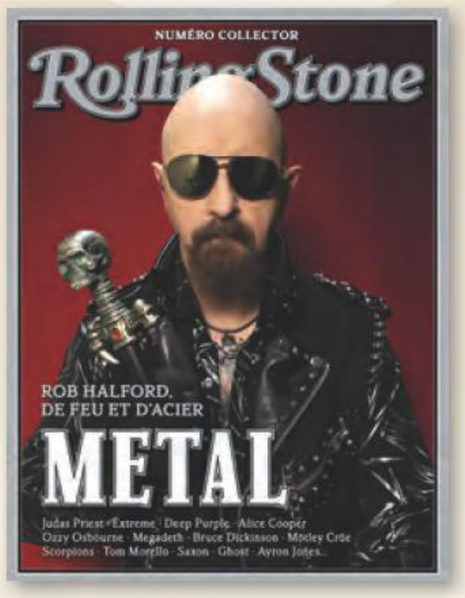
Le scénario 2016 : l'alignement des planètes pour le GOP. S'ils emportent la Maison-Blanche, il est probable qu'un siège démocrate au Sénat tombe dans leur escarcelle : le Nevada ou le Montana, notamment. Un seul suffit. Les Républicains ont les mains libres pour les nominations et les budgets. Encore faut-il qu'ils obtiennent une majorité à la Chambre. Pas exclu, mais peu probable.

> Chambre D – Sénat R

Configuration des *midterms* 2018 et scénario le plus probable, mais sans Nancy Pelosi en cheffe de l'opposition. Les Républicains prennent un ou plusieurs sièges vulnérables au Sénat et ont les mains relativement libres pour les nominations. Cependant, la Chambre devient la forteresse de la résistance démocrate et n'accorde pas un peso à un Trump alors très restreint dans sa capacité d'action. Mais qui échappe à la case prison. Peut-être l'essentiel, de son point de vue ?

HORS-SÉRIES COLLECTORS

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION *ou* FAITES UN CADEAU CULTE ET ROCK



Hors-série n° 50 - Métal

HS 100% - Taylor Swift + poster

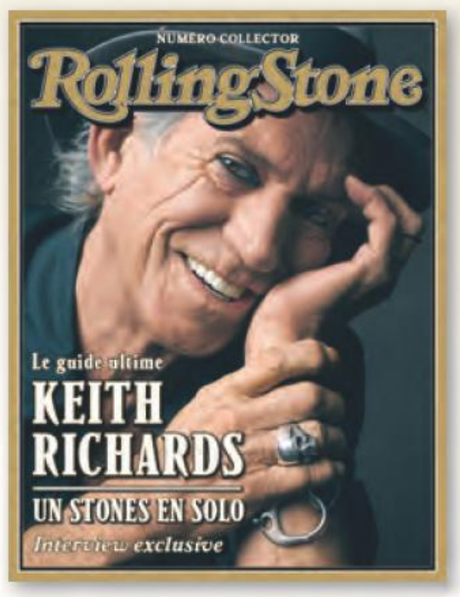
Hors-série n° 49 - Mick Jagger

Hors-série n° 48 - Depeche Mode

Hors-série n° 47 - Bruce Springsteen

Hors-série n° 46 - The Rolling Stones

Hors-série n° 45 - Spécial 45-tours cultes



Hors-série n° 44 - Keith Richards

TOUS LES NUMÉROS PARUS DEPUIS 2008 SONT DISPONIBLES AU FORMAT NUMÉRIQUE SUR WWW.ROLLINGSTONE.FR

BON DE COMMANDE
HORS-SÉRIES COLLECTORS

CHÈQUE À L'ORDRE DE ROLLING STONE, À RENVOYER À :
ROLLING STONE, 53 RUE CLAUDE BERNARD, 75005 PARIS.

1. JE COCHE LE(S) NUMÉRO(S) CHOISI(S)

- ☐ Hors-série n° 50 - Métal : 14,90 €
- ☐ Hors-série n° 49 - Mick Jagger : 15 €
- ☐ Hors-série n° 47 - Bruce Springsteen : 15 €
- ☐ Hors-série n° 45 - Spécial 45-tours cultes : 15 €
- ☐ HS 100% TAYLOR SWIFT + poster : 19,90 €
- ☐ Hors-série n° 48 - Depeche Mode : 19,90 €
- ☐ Hors-série n° 46 - The Rolling Stones : 15 €
- ☐ Hors-série n° 44 - Keith Richards : 8,95 €

2. J'AJOUTE LES FRAIS DE PORT

FRANCE métropolitaine : 4 € par numéro / Europe + Suisse (Zone 1) : 4,50 € par numéro
Autres pays + DOM TOM (Zone 2) : 5 € par numéro

COÛT TOTAL : ..... € (prix des numéros) + ... € (frais de port) = ... €

3. J'INDIQUE LES COORDONNÉES POUR LA LIVRAISON

BÉNÉFICIAIRE (ADRESSE DE LIVRAISON) ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme **NOM** ..... **PRÉNOM** .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... **VILLE** .....

PAYS ..... **TÉLÉPHONE** .....

ADRESSE E-MAIL*: .....

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE

☐ **ADRESSE DE FACTURATION (SI DIFFÉRENTE)** ÉCRIRE EN MAJUSCULES

☐ M. ☐ Mme **NOM** ..... **PRÉNOM** .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... **VILLE** .....

PAYS ..... **TÉLÉPHONE** .....

ADRESSE E-MAIL*: .....

*E-MAIL OBLIGATOIRE POUR VOUS CONTACTER ET CONFIRMER VOTRE COMMANDE

ACHETEZ EN LIGNE EN 3 CLICS SUR BOUTIQUE.ROLLINGSTONE.FR

DOSSIER SPÉCIAL

Les dieux du stade

Leur tournée européenne passera à Paris le 13 août prochain. *Rolling Stone* vous propose un cahier de 32 pages : interview exclusive, rétrospective, live report et setlist idéale. *Let there be rock!*

© COURTESY SONY MUSIC FRANCE

IMAGESFX
Jem AF-2

Rock'n'Roll Train

Après le tour de chauffe au PowerTrip, dans le désert californien, l'an dernier, les Australiens sont de retour sur le Vieux Continent. Avec un début de tournée très prometteur, avant la date parisienne du mois d'août. Live Reports.

PAR **MATTEO ABRUZZO**
PHOTO **KEVIN MAZUR**

LANCEMENT
Les Australiens ont fait un galop d'essai de leur tournée 2024 lors du festival PowerTrip, à Indio, en Californie, à l'automne 2023.

© EURPAPRESS

◀ **ACCLAMATION**
Brian Johnson, Angus Young, Stevie Young, Chris Chaney et Matt Laugen, en Italie.

▼ **HYMNE**
La célèbre cloche de "Hells Bells" fait évidemment partie de la tournée !

▲ **PUBLIC**
Ambiance avant le concert de Séville, le 29 mai dernier.

© EURPAPRESS

LE 20 SEPTEMBRE 2016, en sortant du Wells Fargo Center de Philadelphie, les inconditionnels d'AC/DC sont en proie à des d'émotions contradictoires. S'ils sont heureux d'avoir entendu des perles rares comme "Live Wire" et "Problem Child" (jouée pour la première fois depuis 2001), une grande amertume les a saisis quand, sur scène, Angus a officiellement fait ses adieux à Cliff Williams, qui prenait sa retraite. Chris Slade et Stevie Young ont remplacé Phil et Malcolm pour toute la tournée Rock or Bust ; le chanteur à côté d'Angus n'est plus Brian Johnson, mais Axl Rose… Les fans les plus endurcis ont cette étrange impression de vivre dans un univers parallèle. En en discutant avec Angus, ce soir-là, nous l'avons remercié du plus profond du cœur d'avoir continué malgré les difficultés de ces dernières années. Puis est venue une longue hibernation, comme c'est souvent le cas après une tournée. Mais avec Cliff désormais retraité, Brian souffrant de perte auditive et Phil Rudd noyé sous des problèmes personnels, l'idée d'une nouvelle tournée semblait proche de l'impossible. Lequel est pourtant redevenu possible. Brian a retrouvé l'audition grâce à la technologie ; leur nouvel album, *Power Up,* est enfin arrivé dans les bacs ; et des rumeurs portant sur d'éventuelles réservations de stades ont commencé à circuler. Est arrivé le Covid, dernier clou dans le cercueil d'AC/DC en tant que groupe de scène ? Eh non ! Une fois de plus, les pessimistes se sont trompés. AC/DC a été officiellement annoncé comme participant au festival PowerTrip, à Indio, en Californie, en octobre 2023, sept ans après son dernier show !

Le concert ? Un rêve éveillé nous ayant littéralement mis les larmes aux yeux. Dès le premier titre, "If You Want Blood (You've Got It)", on entre dans l'hyperespace, car cette chanson a été jouée pour la dernière fois à Hammersmith, en 2003… il y a vingt ans ! La setlist s'articule autour de classiques comme "Back in Black" et "Thunderstruck", de nouveaux titres de leur dernier album comme "Demon Fire" et "Shot in the Dark", et de surprises comme "Stiff Upper Lip". Cliff est de retour, Brian aussi, et un nouveau batteur s'est assis der-

▲ CRASH-BAR
L'attente est longue devant la scène de la RCF Arena de Reggio d'Émilie.

▼ DEVIL
Le plus gros carton du merchandising d'AC/DC : les cornes lumineuses.

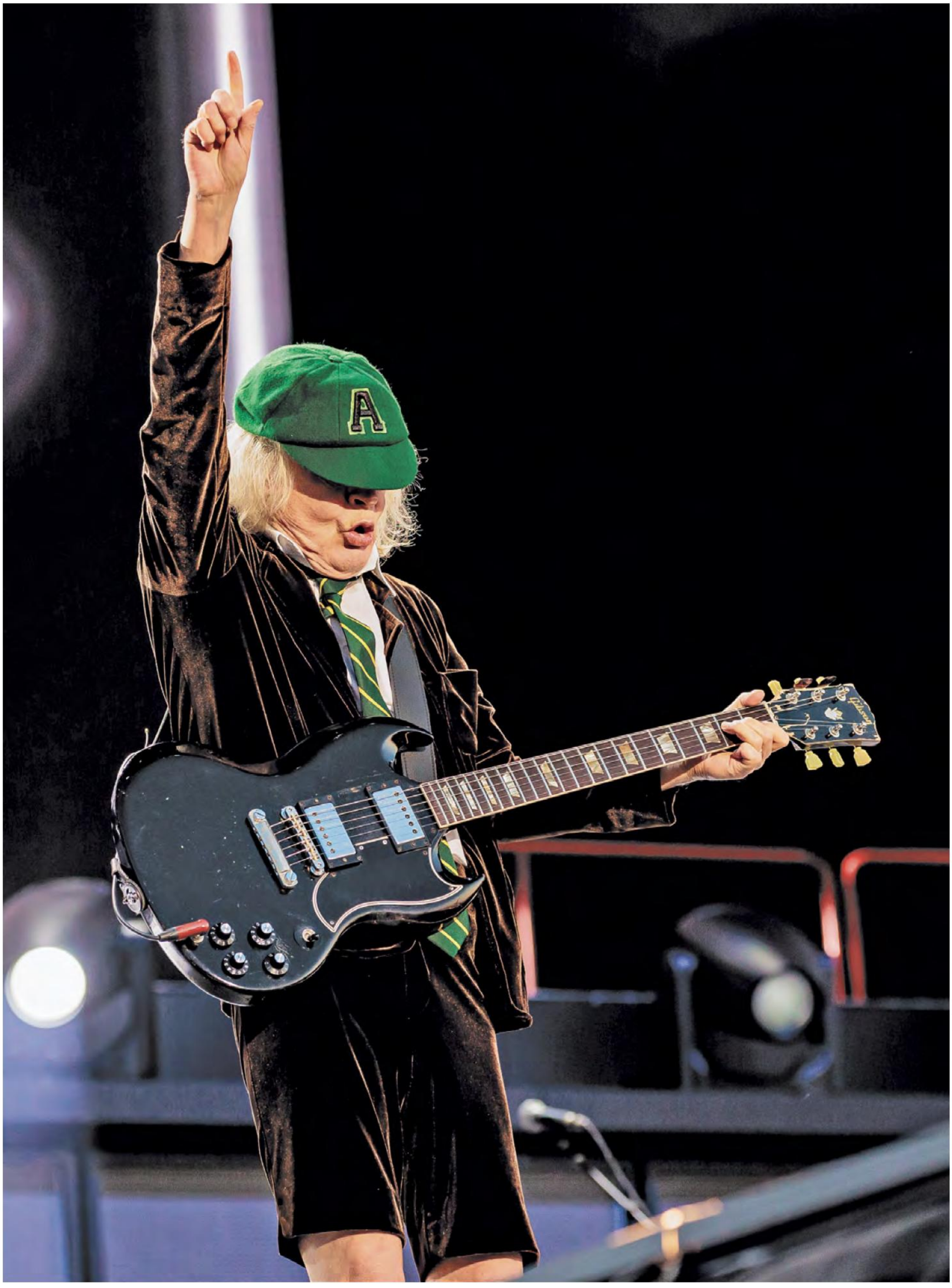
▶ SCHOOLBOY
Angus Young dans ses œuvres, avec son inséparable Gibson SG.

rière les fûts ; et puis Angus, dans un costume de velours bleu brillant, arborant fièrement et pour la première fois une crinière blanche. La musique est bonne et forte, quand le chanteur se tourne vers la foule et lance : *"Let there be rock ! Let there be rock !"* Enfin ! Quel bonheur de les revoir en live sept ans après. AC/DC signe un retour en 24 chansons, la plus longue setlist jamais envoyée sur scène (considérant que je les ai vus 93 fois) ! Certains ont prétendu que le concert avait présenté nombre d'imperfections, mais les vrais fans de rock'n'roll s'en moquaient éperdument. Le plus important ? AC/DC est de retour ! La grande interrogation qui a suivi le set infernal du PowerTrip était la suivante : y aura-t-il une tournée mondiale ? Nous avions brièvement rencontré Brian avant le concert californien, et il nous a confirmé qu'ils voulaient vraiment partir en tournée et avaient déjà provisoirement réservé quelques dates avec des promoteurs en Europe, dont l'Italie, censée être la première étape de cette nouvelle tournée. Mais ils ne savaient pas comment le public réagirait après tant d'années et s'ils étaient encore à la hauteur sur scène après une si longue pause et… à un âge avancé. La décision allait être prise après PowerTrip. Pendant des mois, nous avons vécu dans l'expectative, et la nouvelle est enfin arrivée : tournée européenne ! Le temps de reprendre contact avec les amis, réserver des hôtels, des billets et des vols. On y était déjà !

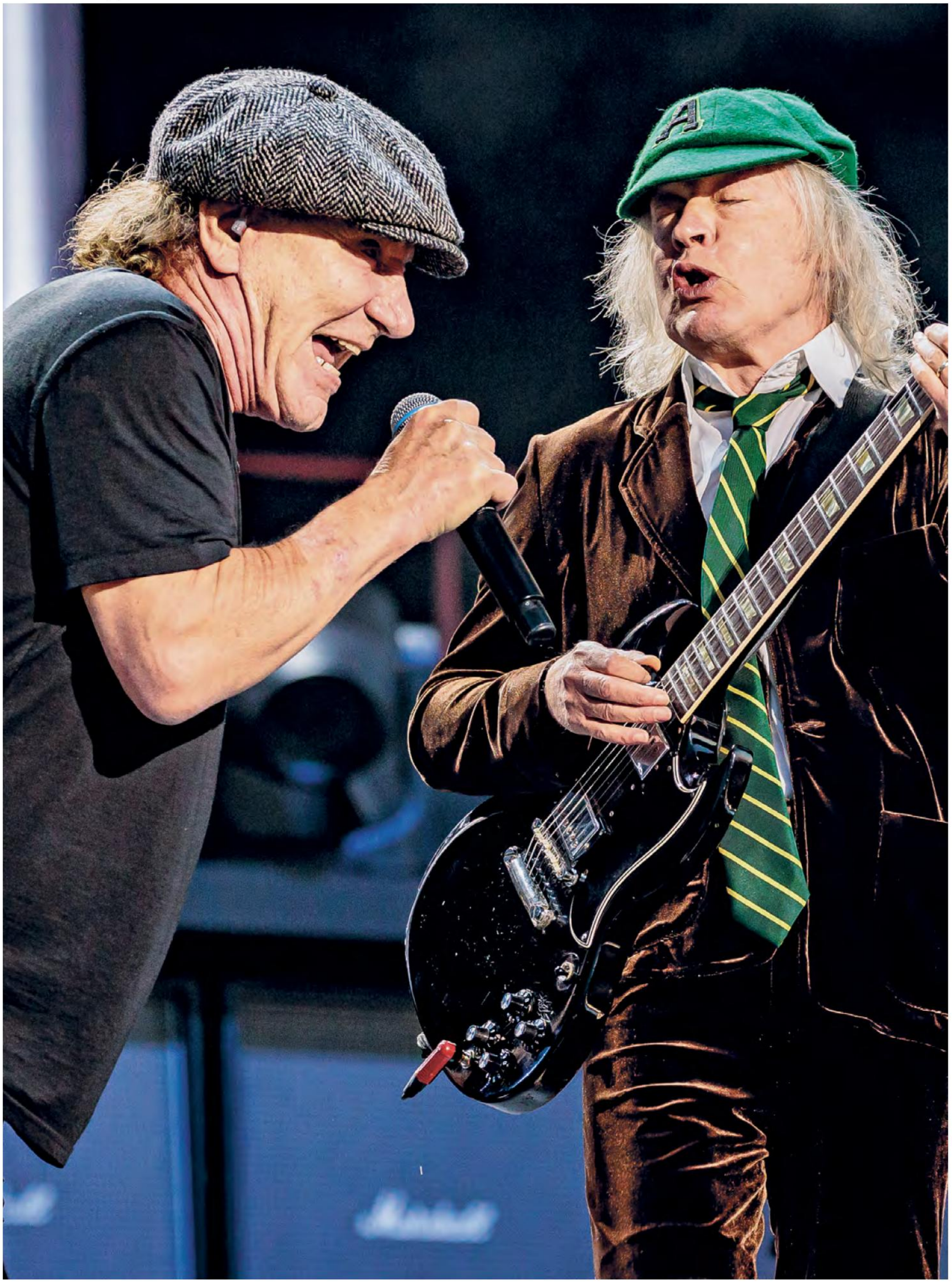
GELSENKIRCHEN, 17-21 MAI

AC/DC a toutefois choisi l'Allemagne pour ses premières dates, pas très loin du domicile d'Angus. La configuration de la scène est impressionnante, avec des éclairages complexes créant un spectacle visuel unique. Le toucher et les mouvements de la guitare du benjamin de la fratrie Young sont plus sûrs et plus précis qu'à Indio. La voix de Brian est bien meilleure qu'au PowerTrip. Malgré des problèmes techniques mineurs, la performance du groupe est exceptionnelle, surtout le deuxième soir. Le train du rock'n'roll a démarré et prend lentement sa pleine vitesse.

© FRANCESCO PRANDONI/GETTY IMAGES



© SERGIONE INFUSO/CORBIS VIA GETTY IMAGES

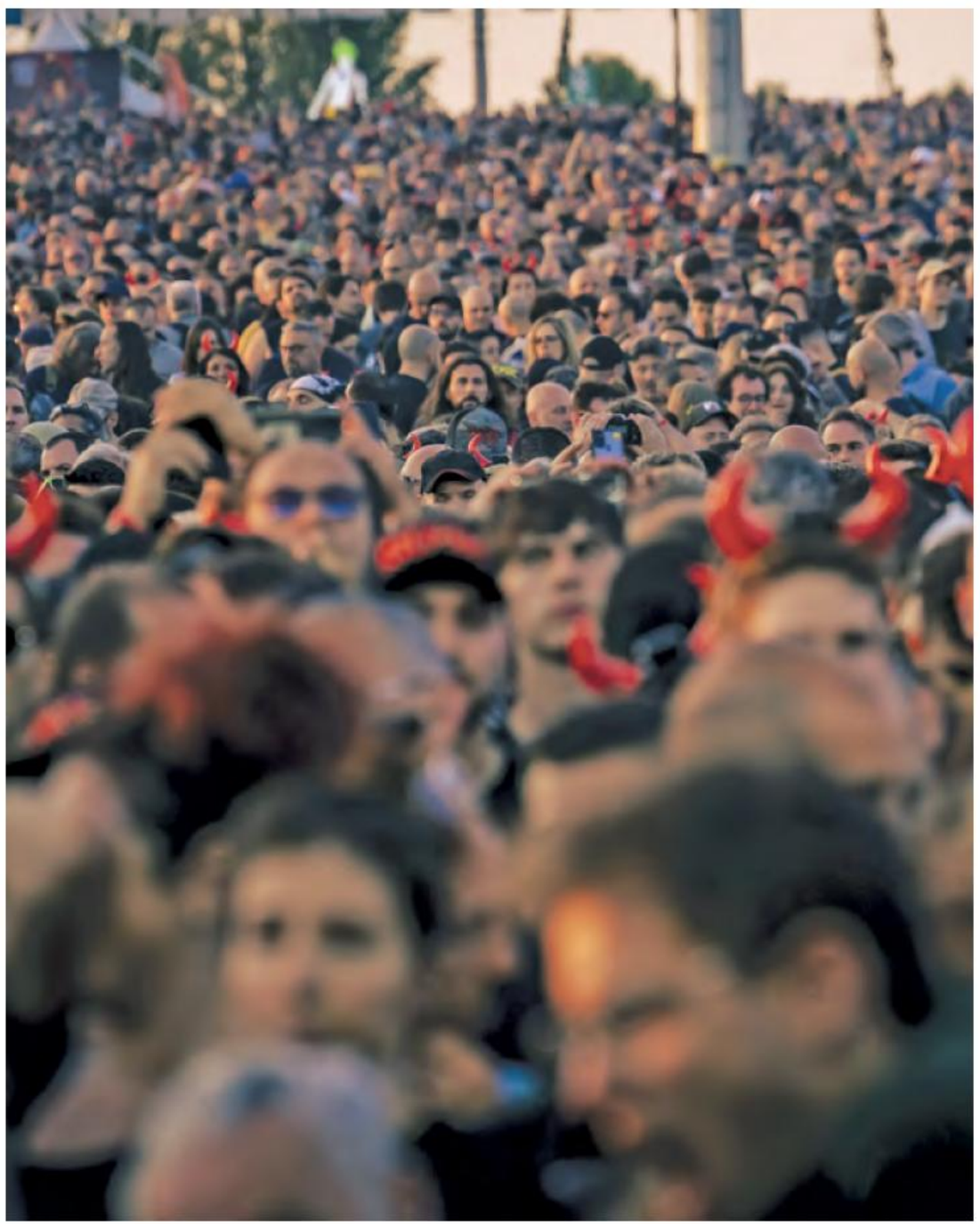


© SERGIONE INFUSO/CORBIS VIA GETTY IMAGES

◀ **DUO**
Ça riffe, ça chante, ça envoie de l'hymne de stade. AC/DC en pleine action.

▼ **DIZAINES DE MILLIERS**
L'énorme foule, compacte, montre que le groupe est un monument du rock.

▲ **FANS**
Les inconditionnels ont souvent fait un long voyage pour retrouver leur groupe favori.



© SERGIONE INFUSO/CORBIS VIA GETTY IMAGES - EUROPA PRESS NEWS VIA GETTY IMAGES

REGGIO D'ÉMILIE, 25 MAI

L'étape suivante, en Italie, est mémorable. Le concert attire la plus grande foule de la tournée jusqu'à présent, avec plus de 100 000 fans qui ont rempli la RCF Arena. À 69 ans, Angus est visiblement en meilleure forme physique : il saute et marche à nouveau en canard ! On peut voir qu'il a passé beaucoup de temps à la salle de sport et dans les spas. La voix de Brian est de plus en plus forte et solide, et il semble rajeuni, surtout lorsqu'il se produit dans le pays de sa mère. Même si la setlist a été raccourcie de 24 à 21 chansons, les fans ont tout de même eu droit à plus de deux heures de pur rock'n'roll.

SÉVILLE, 29 MAI ET 1ER JUIN

Et puis vient la capitale andalouse, où le temps chaud et l'atmosphère vibrante ont préparé le terrain pour une autre paire de concerts incroyables. La réaction de la foule, démarrant à "If You Want Blood (You've Got It)" est explosive et se poursuit pendant plus de deux heures. Le lien entre l'énergie de la musique d'AC/DC et l'énergie de la foule a atteint son apogée en Espagne.

La tournée suit son cours et fera bientôt une halte Paris, où les dieux des stades sont attendus, quelques jours après la fin de la première phase des Jeux olympiques ! En revanche, en ce qui concerne le périple prévu aux États-Unis, en Amérique du Sud et en Australie, il faudra attendre encore quelques semaines : la décision est entre les mains de Brian et d'Angus.

Quoi qu'il en soit, AC/DC nous a rappelé pourquoi ils sont devenus légendaires. Ils ont dû faire face aux doutes, aux problèmes de santé, aux décès et au passage du temps, mais leur esprit reste manifestement intact. La tournée Power Up n'est pas qu'une question de musique, mais aussi de résilience, de passion et d'amour indéfectible du rock'n'roll. Et tant qu'AC/DC sera là, "*there will be rock*" !

Matteo Abruzzo, un journaliste italien inconditionnel d'AC/DC, anime un blog consacré à ses idoles : acdc-abruzzo.blogspot.com

COMPTE COURANT!

La longévité d'AC/DC étonne et interroge depuis des décennies. Et ce n'est pas avec une nouvelle tournée européenne battant son plein que les questionnements vont s'arrêter. *Welcome back, boys!*

PAR **XAVIER BONNET**
PHOTO **JOSH CHEUSE**

LE FER ET LE FEU
AC/DC lors de son galop d'essai sur scène au PowerTrip, en Californie, en 2023.

Ils ont donc remis ça. Comme une évidence. Comme aussi un défi aux éléments, à une pandémie qui en avait retardé… l'échéance, au temps qui passe irrémédiablement et bouffe à petites bouchées cette énergie pourtant inhérente à ce que l'on ne sait pas faire d'autre. Vingt-quatre dates en tout et pour tout depuis la mi-mai à Gelsenkirchen, en Allemagne, et à travers l'Europe, pour une conclusion à Dublin à la mi-août (et une halte à l'hippodrome ParisLongchamp, la seule en France, quatre jours plus tôt).

AC/DC à nouveau en tournée ? Inutile de faire les malins : il y a encore un an, on n'aurait pas lancé les paris sur la question. Certes se profilait déjà leur présence à l'automne à un PowerTrip Festival à Indio, aux confins du désert californien, et dont l'affiche est encore plusieurs mois plus tard à se frotter les yeux, en réunissant sur trois jours Guns N' Roses, Iron Maiden, Judas Priest, Metallica et Tool aux côtés de nos revenants qui n'avaient plus foulé une scène depuis sept ans (20 septembre 2016, à Philadelphie). Mais même là, imaginer qu'il y aurait une suite à l'événement ne paraissait pas couler de source.

Sauf que voilà, c'est bel et bien du groupe AC/DC dont on parle. Et que l'histoire, la sienne surtout, aurait dû nous rappeler que l'on ne lâche pas l'affaire comme ça chez ces gens-là. Qu'affronter l'adversité aura, pour ainsi dire, toujours été une ligne de conduire chez ces mêmes gens-là. Quoi qu'il en coûte. Quoi qu'on en dise ou pense.

Alors banco pour le Power Up Tour, avec deux nouveaux venus dans les rangs. S'il s'était laissé convaincre d'un ultime coup de collier à Indio, Cliff Williams n'est pas revenu sur sa décision de raccrocher sa basse, décision quasiment entérinée sur la tournée Rock or Bust. *"Pour être franc, ce ne fut pas une tournée facile à terminer,* reconnaîtra-t-il après coup, tout en restant sibyllin. *J'ai eu quelques problèmes de santé dont je vous épargnerai les détails. Mais plusieurs trucs sont arrivés pendant que j'étais sur la route, des vertiges épouvantables. J'ai fini par m'en persuader : j'avais fait mon temps."*

Exit, donc, la longue chevelure devenue blanche de Cliff Williams, suppléé par celle virant plus volontiers au blond de Chris Chaney, un Californien bon teint qui peut se prévaloir d'avoir été le troisième bassiste de Jane's Addiction après Flea et Eric Avery (entre 2002 et 2004), ainsi que de quelques piges sur des albums de Slash ou Joe Satriani. Déjà présent, lui, au PowerTrip, Matt Laug a mis fin aux espoirs des fans du groupe de revoir Phil Rudd s'installer derrière les fûts, adoubé par un autre batteur ayant… tenu le rythme au sein d'AC/DC, Chris Slade, via un message posté en ligne au moment de l'officialisation du recrutement de son lointain successeur : *"Je connais Matt depuis l'époque où je vivais en Californie, et c'est un homme très gentil, un batteur très compétent, qui ne consomme pas d'alcool et*

© COURTESY SONY MUSIC FRANCE

IMPÉRISSABLES
Le groupe, recomposé, a survécu à toutes les tempêtes et aux disparitions brutales.

qui mettra la batterie exactement là où Angus le veut… Au fond de la scène!"

Que demander de plus en effet ? Que cela suffise à faire tenir une embarcation que l'on perpétue à considérer comme vacillante depuis vingt ans au bas mot, à qui l'on promet à chaque fois depuis la tournée de trop ? Combien de fois a-t-on annoncé la fin de l'histoire ? Combien de fois a-t-on pu lire que, cette fois, ce serait la dernière, qu'ils allaient… débrancher pour de bon au lieu de chercher à poursuivre cette, hum, alliance entre courant continu et courant alternatif ?

D'une certaine manière, AC/DC vit avec cette double et contradictoire impression d'être à la fois immortel et tout proche du précipice fatal depuis un certain 19 février 1980. En cette froide nuit d'hiver londonienne qui aura raison de l'existence – en permanence sur le fil du rasoir elle aussi – de Bon Scott, dont la voix éraillée, la personnalité à la fois débonnaire et terre à terre, avaient constitué le parfait complément à la production incessante de riffs de guitares plus aiguisés et tranchants des frangins Malcolm et Angus Young. Une trajectoire brisée en plein vol, assurait-on alors. Une cassure dont on ne se remet pas, avançaient les pronostics les plus funestes. Et cela pouvait s'entendre.

Sorti six mois plus tôt (à quelques jours près), l'album *Highway to Hell* n'avait pas seulement marqué le passage d'AC/DC d'une forme d'amateurisme revendiqué, privilégiant l'esprit familial, à une professionnalisation non moins assumée, en livrant son sort – celui du son qui avait forgé son identité en tout cas – à un producteur apparemment très éloigné de ses aspérités. Avec *Highway to Hell*, AC/DC n'était plus cet outsider que tout un chacun regardait du coin de l'œil avec affection, à l'exception bien sûr de tous ses confrères à qui il volait le show lorsqu'il assurait leur première partie. Bref, une voie toute tracée vers le firmament…

On connaît la suite : les auditions en vue d'un nouveau gosier entamées quelques semaines seulement après le décès et dont allait sortir vainqueur un outsider absolu qui avait presque renoncé à "faire carrière" avec son groupe d'alors, Geordie, et le premier surpris qu'on lui confie les clés du camion tant il avait, a priori, si peu en commun avec son prédécesseur ; l'enrôlement sans coup férir de ce drôle le bonhomme qui s'était lancé dans une partie de billard avec deux membres de l'équipe du groupe au moment de sa première audition, tandis que ses futurs collègues de travail l'attendaient non loin, symbolique du fait que personne ne s'imaginait qu'il pouvait être chanteur. Un mois plus tard, neuf morceaux seraient déjà en boîte, du moins dans les tuyaux, "*completed*" comme disent les Anglo-Saxons dans le cas présent. Neuf chansons qui allaient à leur tour changer le cours de l'histoire pour constituer l'album *Back in Black*, certaines existant déjà à l'état de

© COURTESY SONY MUSIC FRANCE

MIRACULÉ
Par la grâce de la haute technologie, Brian a retrouvé l'audition.

démo avec Bon Scott à la batterie ("Have a Drink on Me"). La dernière pièce du puzzle, *"Rock and Roll Ain't Noise Pollution"*, Malcolm et Angus l'écriraient en un quart d'heure à peine. Mais bien sûr, ce serait sur deux autres chapitres de l'album que se concentrerait majoritairement l'attention : "Back in Black", l'hommage officiel à Bon, mêlé à cette profession de foi confirmant qu'AC/DC ne se laisserait pas abattre, et "Hells Bells" et les treize coups crépusculaires de cette cloche qui ferait, plus tard, partie intégrante des shows du groupe. L'histoire veut que l'idée soit venue à Malcolm lors d'une pause aux toilettes à Electric Lady, le studio new-yorkais imaginé jadis par Jimi Hendrix, où *Back in Black* en était à la phase de mixage. Pour enregistrer ladite cloche, l'ingénieur du son, Tony Platt, avait traversé l'Atlantique, direction l'église de Loughborough, dans le centre de l'Angleterre. Souci pour lui à l'arrivée : le clocher était également le… lieu de résidence privilégie de quelques pigeons ruinant chaque enregistrement. Pratt en serait bon pour commander une cloche sur mesure à une fonderie locale pour parvenir à ses fins.

Quant à la nouvelle voix du groupe, à des lustres du registre de son prédécesseur, elle était aussitôt adoptée, comme la personnalité de son propriétaire. Mieux, elle et il seront validés par les parents de Bon Scott lors du volet australien du Back in Black Tour, l'année suivante. Une forme de boucle bouclée puisque Bon avait été le premier à parler de son successeur au groupe quelques années auparavant après un concert de Geordie dans le nord de l'Angleterre auquel il avait assisté, impressionné par cette imitation saisissante de Little Richard se roulant par terre sur scène. *"Il était rare que Bon s'extasie sur quoi que ce soit"*, confiera Angus à propos de l'épisode. Ce que le premier nommé ne savait pas, était que Brian avait été conduit à l'hôpital dès les concerts terminés, victime d'une crise d'appendicite. S'il s'était ainsi contorsionné sur les planches, les douleurs au ventre en étaient responsables plus que tout autre chose. Quarante-quatre ans plus tard, Brian Johnson est toujours de la partie. Bon, OK, ça n'a pas été simple tous les jours, ces dix dernières années surtout.

Impossible de ne pas se souvenir en effet des soucis d'audition du chanteur, en 2016, qui avaient laissé penser que le destin du groupe chancelait à nouveau, au-delà de l'annulation de quelques dates de la tournée Rock or Bust, avant que cette dernière ne soit finalement menée à son terme avec, au micro, un Axl Rose momentanément en rupture de ban avec Guns N' Roses. *"Brian courait le risque d'être définitivement sourd"*, précisait ainsi Angus Young à *Rolling Stone* à la sortie de l'album *Power Up*, tandis que le principal intéressé refaisait le détail de la perte de ses sensations : *"C'était plutôt sérieux. Je n'entendais plus la tonalité des guitares. Un*

© COURTESY SONY MUSIC FRANCE

ANGUS
Unique spécimen de son espèce,
le guitariste continue de faire le show !

genre de surdité effroyable. Je devais littéralement chercher à m'en sortir avec la mémoire musculaire ou les mouvements de la bouche. Je commençais à me sentir de plus en plus mal devant les gars, devant le public. C'était terrifiant. Il n'y a rien de pire que de se sentir là, en plein doute."

Cependant, le nouvel album a réuni les quatre membres survivants de l'époque de *Back in Black*, malgré la disparition de Malcolm Young en 2017 : *"Malcolm était là en permanence,* a rappelé Johnson. *Comme le dirait Angus, le groupe était son idée. Tout passait par lui. Il était sans arrêt présent dans nos esprits ou juste nos pensées. Je continue de le voir à ma façon. Je pense encore à lui. Et en studio, quand tu fais un truc, tu as intérêt à regarder à deux fois autour de toi car il ne semble jamais très loin."* Puis son neveu, Stevie Young, l'a suppléé depuis 2014. *"Le chemin fut long, très long,* explique Angus à propos de ce nouvel effort. *Mais c'est bien que chacun soit remonté à bord et que nous puissions lâcher un peu de rock'n'roll nouveau dans le monde."*

Huit ans plus tard, la façon dont Brian Johnson trouva la solution au problème demeure un peu floue, faute de longs épanchements de l'intéressé sur la question, sinon que fut sollicité un expert resté anonyme qui lui rendra visite à domicile chaque mois pendant trois ans. *"La première fois qu'il s'est pointé, c'est avec un truc qui ressemblait à une batterie de voiture,* dévoilait Johnson. *Je lui ai dit :* 'Mais c'est quoi ce machin ?' *Ce à quoi il m'a répondu :* 'On va le miniaturiser.' *Ça a pris deux ans et demi. À chaque fois, on s'asseyait là et c'était la tannée absolue avec tous ces fils, ces écrans d'ordinateur et tous ces bruits. Mais ça valait la peine. La seule chose que je peux dire est que le truc utilise la structure osseuse dans le cerveau comme récepteur. Ne m'en demandez pas plus."* Miraculeusement, l'appareil intra-auriculaire permit à Johnson de chanter à nouveau. *"Nous étions tenus au*

Impossible de ne pas se souvenir des soucis d'audition du chanteur Brian Johnson, en 2016, qui avaient laissé penser que le destin du groupe chancelait à nouveau, au-delà de l'annulation de quelques dates de la tournée Rock or Bust.

© COURTESY SONY MUSIC FRANCE

courant de comment il allait et du reste, précise Angus. *C'était parfait. Je sais combien tout ça occupe une place majeure dans la vie de Brian. C'est la même chose pour le reste d'entre nous."*

L'épisode n'avait évidemment rien de bénin dans la trajectoire du groupe, malgré une gestion express de la situation (nous y reviendrons). Si cette dernière avait dû vaciller pour de bon, c'est avec le retrait contraint et forcé de Malcolm, atteint par la maladie d'Alzheimer (plus pudiquement résumée par le terme *dementia* dans la langue de Shakespeare) qu'elle aurait pu le faire. Et probablement "dû" le faire chez n'importe quel autre groupe. Un retrait officialisé au printemps 2014 mais que bon nombre savaient inéluctable depuis des années. Car Malcolm était le véritable taulier du groupe, son fondateur et ce, avant même qu'il soit entériné d'ajouter un frangin dans l'équation, même s'il ne lui faudra pas plus d'une semaine pour imposer l'idée. Pour aller vite, Kentuckee, le précédent groupe d'Angus, avait rendu les armes, et il n'était pas vraiment concevable que le gamin - 15 ans à l'époque - reste trop longtemps les bras croisés. Que Malcolm suggère à ses partenaires du moment une audition de son cadet (d'un peu plus de deux ans - janvier 1953 pour l'un, fin mars 1955 pour l'autre) ne serait que pure formalité.

"En vérité, Malcolm était un très bon guitariste lead, confiera un jour à la presse britannique Colin Burgess, le premier batteur du groupe, à propos des prémices de l'équipage. *Ça paraissait même étrange qu'il veuille intégrer un autre guitariste comme Angus."* Malcolm étant souvent... l'élément déclencheur de l'un ou l'autre. Celui aussi le plus prompt à prendre les décisions parfois radicales, à trancher dans le vif, à l'instar de ce choix d'arrêter les frais avec le pourtant expérimenté Eddie Kramer, parce que les premières sessions de *Highway to Hell,* à Miami,

C'est sous l'impulsion de Malcolm Young que sera décidé de rompre avec un manager de la stature et l'influence de Peter Mensch, cinq jours seulement après un passage aux Monsters of Rock, en Angleterre, en 1981.

© COURTESY SONY MUSIC FRANCE

n'avançaient pas, l'ingénieur du son attitré de Jimi Hendrix (encore aujourd'hui sur la moindre réédition autour du "Voodoo Child") semblant se perdre dans les peaufinages et réglages divers et variés, quand il ne remettait pas en question les capacités vocales de Bon Scott, ce qui vaudra à l'incriminé une cinglante répartie selon laquelle Kramer *"serait incapable de produire un pet digne de ce nom"*.

C'est encore sous l'impulsion de Malcolm que sera décidé de rompre avec un manager de la stature et de l'influence de Peter Mensch cinq jours seulement après un passage aux Monsters of Rock, en Angleterre, en 1981. Ian Jeffrey, qui récupérera le rôle après avoir occupé celui de tour manager et avant d'être viré à son tour sans grand ménagement, résumera parfaitement à la presse anglaise la place prépondérante de l'aîné des Young (au sein d'AC/DC) : *"Le groupe était la propriété de Malcolm. C'est Malcolm qui disait à Phil Rudd de s'en tenir au beat, Malcolm qui disait à Cliff* [Williams] *où se positionner au moment de se rapprocher du micro. Et quand Brian* [Johnson] *a rejoint le groupe, c'est Malcolm qui lui a dit de fermer sa gueule entre les chansons et de se contenter de chanter. Pour chaque direction qui était prise, il y avait du Malcolm derrière."*

Cette radicalité a pu parfois choquer, déranger. Ce fut le cas au décès de Bon Scott, bon nombre d'observateurs - et de fans - s'étonnant de la rapidité avec laquelle un successeur lui fut trouvé et annoncé (un tout petit peu plus d'un mois), quand bien même les frères Young avaient reçu la bénédiction du clan familial de Scott dès les funérailles de ce dernier, en Australie. Bis repetita en 2016 au moment de l'annonce, sèche à souhait, de la mise en retrait de Johnson suite à ses soucis de surdité. On a(vait) connu en effet des communiqués plus... affectueux concernant un "collaborateur" de plus de trois décennies : *"Les membres d'AC/DC tiennent à remercier Brian Johnson pour sa contribution et son dévouement au groupe pendant toutes ces années. Nous lui souhaitons le meilleur avec ses soucis d'audition et ses projets futurs... Axl Rose nous a aimablement fait part de son soutien et de son aide afin que nous puissions honorer nos engagements."* Une sécheresse de ton qui amènera l'infortuné vocaliste à se fendre de sa propre déclaration en mode recadrage soixante-douze heures plus tard à peine : *"Je ne pense pas que les précédents communiqués de presse aient suffisamment exposé ce que je voulais dire à nos fans ni la façon dont j'estimais que les choses devaient être présentées."*

Tenter de s'épancher sur le pourquoi du comment de cette attitude répétée du "marche ou crève", où faire du sentiment n'a pas sa place, pourrait occuper les esprits des jours durant. Il ne s'agirait pas en tout cas de passer outre un élément essentiel au "dossier", à savoir le caractère d'entreprise familiale d'AC/DC, où les deux mots auraient la même impor-

© COURTESY SONY MUSIC FRANCE

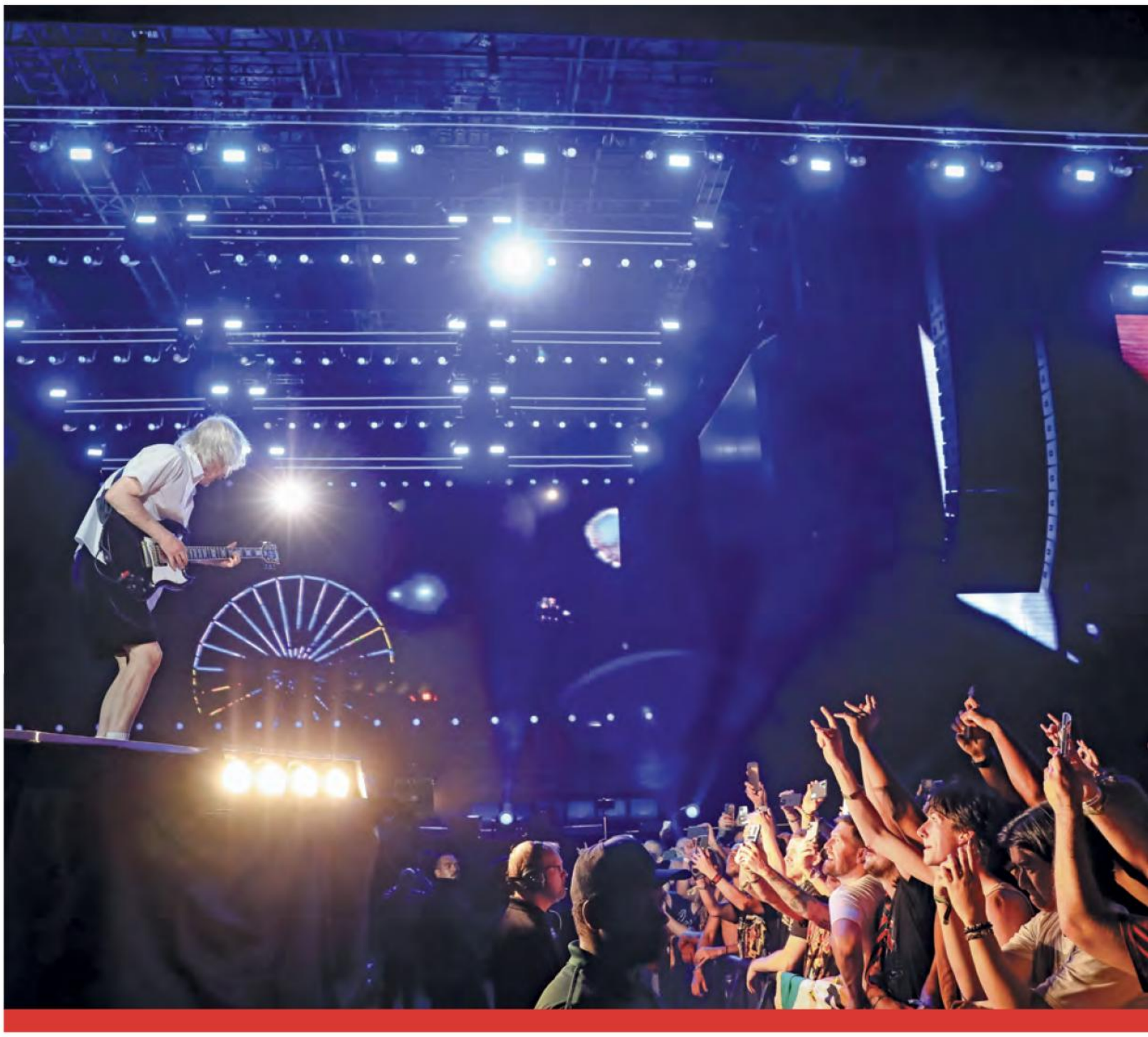
© COURTESY SONY MUSIC FRANCE

Aussi cliché que cela puisse paraître, AC/DC a toujours été un groupe working class. Une tentative d'explication pourrait là encore être cherchée dans le rapport de chacun à une réalité du quotidien depuis toujours.

tance. *"Honorer ses engagements"*, courber l'échine quand cela s'impose et tracer sa route… quoi qu'il en coûte, sans jamais se plaindre ou s'épancher, AC/DC n'a jamais considéré les choses autrement. Y compris quand, au mitan des années 1980, les heures glorieuses avaient commencé à s'effilocher.

Parmi les nombreux exemples pouvant illustrer cette volonté de faire face à l'adversité "sans la ramener", l'un des plus récents est assez significatif. On prête ainsi à Brian Johnson, au moment des sessions de l'album *Rock or Bust*, l'idée d'avoir suggéré "Man Down" en guise de titre de travail et d'hommage à Malcolm. Option catégoriquement rejetée par le clan AC/DC, qui y voyait là une connotation trop négative. Trop explicite, trop voyante ? La réponse est dans la question… Aussi cliché que cela puisse paraître, AC/DC a toujours été un groupe working class. Une tentative d'explication pourrait là encore être cherchée dans le rapport de chacun à une réalité du quotidien depuis toujours.

Même brièvement, Angus Young a connu le travail en usine avant de faire de sa guitare sa machine-outil. Jardinier, manutentionnaire dans une entreprise de fertilisants, colleur d'affiches pour un promoteur de concerts de groupes, dont AC/DC, Bon Scott aura tâté de moult métiers avant de devenir chauffeur-accompagnateur du groupe, puis de franchir le cap que l'on sait et de se retrouver en studio avec la fratrie Young, en novembre 1974. Quant à Brian Johnson, son CV



PAGE DE GAUCHE
Le show d'AC/DC est tout simplement imparable. De quoi rester *"forever young"*

PAGE DE DROITE
Angus fait le show ; le public, aux anges et cornes du diable sur la tête, en redemande.

pourrait mettre en avant les termes couvreur automobile et… parachutiste.

AC/DC aura donc amplement payé son tribut aux accidents de parcours, aux disparitions prématurées : Bon à 33 ans, Malcolm à 64. Cela ne l'aura pas arrêté pour autant. Tout le monde ne peut pas être les Rolling Stones de toute façon, pour qui la grande faucheuse aura eu la décence de patienter jusqu'à des temps avancés avant de s'occuper de l'un de leurs membres phares (Charlie Watts, 80 ans), une patience menant en outre à des questionnements récurrents sur les réseaux sociaux à propos du monde que nous laisserons à un autre d'entre eux. Pour peu, bien sûr, que l'on fasse abstraction du lointain échec de Brian Jones dans sa tentative de reconversion en capitaine de l'équipe britannique olympique du 4 x 100 mètres nage libre. Ces mêmes Stones vénérés par la fratrie Young, Malcolm en tête, une reprise de "Jumpin' Jack Flash" figurant ainsi à la setlist un peu bricolée faute de suffisamment de… billes à présenter lors du tout premier concert d'AC/DC, le soir de la Saint-Sylvestre 1973.

Indestructible, AC/DC ? Peut-être pas. Peut-être plus. Mais quitte à ce que les murs s'effritent peu à peu, autant que ce soit le plus discrètement et silencieusement possible. Pour ce qui est de faire du bruit, il y a encore quelques moyens de s'arranger autrement. Et puis quoi, *Rock and Roll ain't noise pollution*, non ? Sans compter qu'Angus Young a posé les bases depuis longtemps, ainsi qu'il le rappelait à la sortie de *Rock or Bust* : *"Ce groupe est la raison qui me fait encore le sentir comme un gamin de 18 ans. Je n'y ressemble plus vraiment mais c'est comme ça que je suis à l'intérieur."*

Une façon comme une autre de tuer dans l'œuf toute discussion quant au bien-fondé de reprendre la route en ce printemps 2024 et d'enfiler une fois de plus cette tenue d'écolier ? L'enfer est, paraît-il, pavé de bonnes intentions. En faisant de l'autoroute qui y mène son jardin privé, AC/DC n'aura cessé de montrer les siennes. Il aura bien mérité à son tour d'être salué par quelques coups de canon et une volée de riffs épileptiques le moment venu. Ce sera pour plus tard… RS

© COURTESY SONY MUSIC FRANCE

AC/DC

LA SETLIST IDÉALE!

C'est à chaque fois la même histoire : se plaindre plus ou moins secrètement qu'ils aient préféré ajouter ce titre-ci plutôt que celui-là au programme de la tournée du moment – et même si les essentiels sont systématiquement de la revue ! Tour d'horizon arbitraire de ce à quoi ressemblerait un concert ultime d'Angus Young et ses ouailles…

PAR **XAVIER BONNET**

© SERGIONE INFUSO/CORBIS

1

High Voltage

1975

PARMI LES TOUT PREMIERS MORCEAUX du groupe sortis en leur temps en single, la profession de foi et proclamation d'amour au rock'n'roll haute tension fait désormais partie des incontournables du groupe sur scène, ainsi qu'en atteste sa présence sur chacun des albums live officiels qu'AC/DC aura pu proposer depuis 1978.
Au moment des enregistrements (du morceau comme de l'album du même nom), Bon Scott n'a intégré les rangs que depuis deux mois. Difficile à croire, tant son autorité s'illustre déjà ici de manière saisissante.

2

The Jack *1975*

DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI gentiment obnubilé par le "safe sex", à juste titre ou pas, on pourrait avoir peine à croire que les maladies vénériennes aient pu faire jadis des chansons - et des bonnes ! Avec sa cadence blues lancinante et la théâtralité de Bon Scott portée à son paroxysme, "The Jack" ("la chtouille", histoire d'être parfaitement clair !) est de celles-là. L'histoire veut que la chanson soit née après que Malcolm Young eut reçu une note d'une femme, à Melbourne, l'accusant - à tort - de l'avoir contaminée, et comment cette note tomba illico entre les mains de Scott avant de constituer, deux jours plus tard, l'entame d'une improvisation lors de répétitions. Aucune idée en revanche si l'infortunée donzelle a jamais entendu par la suite, dans un stade, des dizaines de milliers de gosiers entonner gaiement *"Elle a la chtouille, elle a la chtouille..."*

3

Let There Be Rock

1977

AC/DC ENCHAÎNE LES CONCERTS et il n'est pas rare que le groupe s'engouffre en studio à peine un set terminé pour en garder l'énergie, qu'il ait déjà ou non les bases du nouveau morceau à mettre en place. Avec "Let There Be Rock", il sait d'emblée qu'il tient un truc à part, en noyant de références quasi bibliques les paroles de la chanson, faisant le parallèle avec la naissance du rock'n'roll (*"In the beginning/ Back in nineteen fifty-five/Man didn't know about a rock'n'roll show/And all that jive"*) et quitte à mêler Tchaïkovski à cette affaire, en référence, cette fois, à Chuck Berry et son "Roll Over Beethoven"... AC/DC réécrit l'histoire, forge la sienne avec ces futures légendes qui vont bien, à l'instar de celle voulant que l'ampli d'Angus commença à prendre feu lors des captations et que frangin George hurla... de ne pas s'arrêter au beau milieu d'une trop bonne prise.

4

WHOLE LOTTA ROSIE *1977*

SA RÉVÉRENCE AU ROCK ORIGINEL, c'est encore ce qui va guider la trame musicale et rythmique de "Whole Lotta Rosie" avec cette entame riff-break-riff suggérée à Malcolm Young par le grand frère George. C'est en effet Little Richard qu'Angus a en tête (*"du rock bien suintant à l'ancienne"*, selon ses dires plus tard) au moment d'en entamer l'attaque. Quant aux paroles, c'est une fois de plus dans son vécu que Bon Scott ira puiser pour dépeindre cette Rosie aux formes plus que généreuses et manifestement très entreprenante (*"Fourt'two thirt'nine fifty-six/You could say she's got it all/ Never had a woman/ Never had a woman like you/Doin' all the things/Doin' all the things you do"*), un peu dépité toutefois lorsque le groupe recroisera l'intéressée à Hobart, en Tasmanie, après qu'elle eut perdu beaucoup de poids.

5

Hell Ain't a Bad Place to Be

1977

UN RIFF DE DEUX NOTES qui ne tarde pas à prendre un rythme boogie, la batterie qui entre en scène, un Bon Scott murmurant deux fois un "Hey You" à peine audible avant de se lancer et le tour est joué !
Du grand classique chez AC/DC, de l'ultra-classique même, mais qui fait son effet de la même manière à chaque fois. Et non, que l'on se rassure, pas de réflexion métaphysique qui tienne ici quant à la place que l'on occupera dans un éventuel au-delà. Cet enfer, c'est encore une femme qui le fait vivre au faussement infortuné Bon, et qui ne s'en plaint que très mollement, appelant de ses vœux, au contraire - et plus insidieusement que moins -, à la récidive.

© DR

6

RIFF RAFF

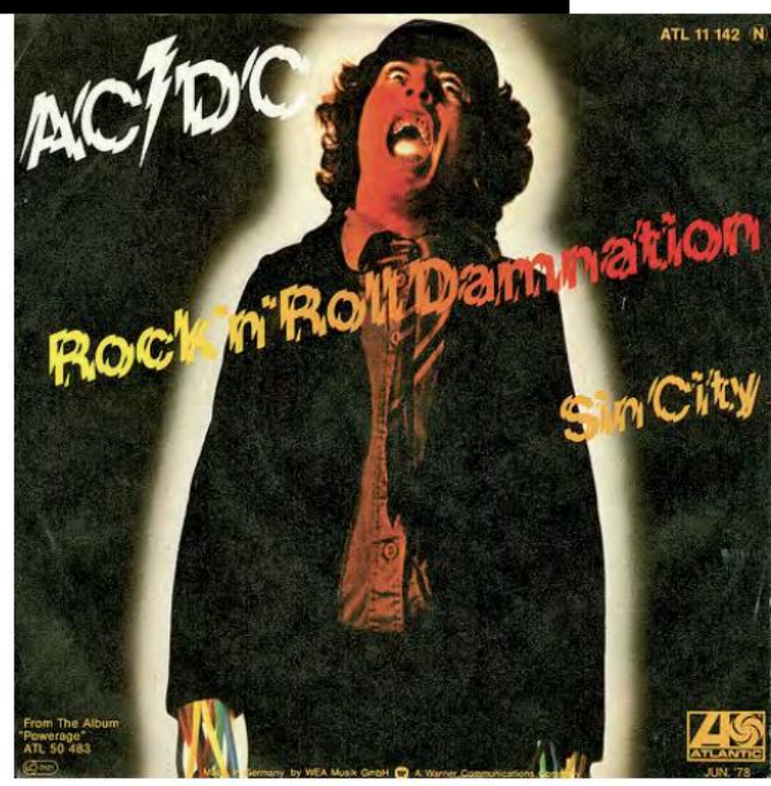
1978

D'EMBLÉE, la guitare d'Angus se fait plus sale qu'à l'ordinaire, comme livrée à elle-même mais bien décidée à vendre chèrement sa peau, acculée à l'instar du personnage de la chanson englué dans une sale affaire lors d'un périple au Mexique. Plus de blues ou de boogie qui tienne, juste l'envie d'en découdre, d'emballer le tout jusqu'à l'étouffement. À la basse, le nouveau venu, Cliff Williams, a bien compris qu'il n'a pas été enrôlé pour faire de la figuration. Et ce n'est là que la version studio ! Sur scène, "Riff Raff" redouble de violence et signe officiellement l'arrêt de mort de la vague punk qui, bien que déjà mal en point, ne se doutait peut-être pas que le coup de poignard fatal viendrait de là.

7

Rock'n'Roll Damnation

1978



CLASSIQUE À SOUHAIT, cette ouverture de l'album *Powerage* ? Pas illogique, puisqu'il correspond pour ainsi dire à un ajout de dernière minute, une requête que l'on qualifiera d'insistante de la part d'Atlantic, le label du groupe, qui n'avait pas trouvé matière à un single qui ferait mouche sur les radios américaines parmi le contenu d'un opus par ailleurs de très haute volée. Difficile de ne pas sourire en se penchant sur la nature de la réponse avec cette complainte sur les vicissitudes d'un groupe sur les routes, trahissant par ailleurs, à sa façon, les soucis maritaux de Bon Scott. Pas une première pour lui puisque Madame lui avait déjà demandé de choisir entre elle et ses comparses. Ce à quoi il avait répondu : "*C'est quand même un plutôt bon groupe…*"

8

SIN CITY

1978

PERÇU PAR CERTAINS COMME LE "CŒUR NOIR" DE *POWERAGE*, considéré par Malcolm Young comme le morceau le plus fort de l'album, "Sin City" est à plus d'un titre l'un des morceaux les plus acerbes du catalogue d'AC/DC. De par son thème, les fantasmes et les illusions du luxe aveuglant lors d'une virée à Las Vegas, pour qui le surnom de "ville du vice" semble avoir été inventé. De par ce riff et cette rythmique semblant accompagner l'ensemble avec une forme de dédain, avant que le solo, rageur, ne vienne réduire à néant le décor de carton-pâte telle une boule de feu. Sans parler de ce break où la basse se faufile, vénéneuse, et qui servira dès lors sur scène de séance de strip-tease de la part d'Angus Young, se terminant le fessier à l'air ou, option pus sobre au fil du temps, s'en tenant à dévoiler un caleçon… agrémenté du drapeau de l'étape du jour !

9

Problem Child

1978

OUI, ON SAIT, PAS 1978 MAIS BIEN 1976 qu'il s'agirait de dater ici, puisque l'incandescent "Problem Child" réussit le tour de force de figurer sur *Dirty Deeds Done Dirt Cheap* ainsi que sur la version internationale de *Let There Be Rock* l'année suivante ! Sauf que voilà, la déflagration du même morceau capté à l'Apollo Theatre de Glasgow pour les besoins de l'album live *If You Want Blood (You've Got it)*, au printemps 1978, on ne s'en sera jamais remis. D'un seul coup d'un seul, la tenue d'écolier d'Angus prenait une tout autre tournure, plus inquiétante que caricaturale. Un enfant difficile prompt à jouer de la lame de son couteau ? Un écolier qui rappelait à chaque instant qu'il en avait dans le ventre et survivrait à ce qu'un manche de guitare en sorte ? À genoux devant les enceintes de la chaîne Hi-Fi familiale, la contamination était achevée, irrémédiable.

10

BAD BOY BOOGIE *1978*

CERTES, LA VERSION STUDIO sur *Let There Be Rock* mérite à elle seule que l'on se penche à nouveau sur le cas de ce sale garnement. Mais c'est encore sa traduction live sur *If You Want Blood (You've Got It)* qui emporte tout sur son passage, si symbolique de ce qu'AC/DC pouvait inspirer à l'époque Bon Scott : ce sentiment qu'il allait vous prendre à la gorge, vous faire la peau, vous laisser sur le carreau, réjoui de son méfait. Des mauvais garçons prêts à tout pour entretenir leur réputation et "tenir" un territoire chèrement acquis ?

© DR

11

Highway to Hell *1979*

AVEC L'ARRIVÉE DERRIÈRE LA CONSOLE de son d'un Robert "Mutt" Lange pas vraiment connu alors pour ses incursions dans le hard-rock (Graham Parker, Boomtown Rats), AC/DC achève de se professionnaliser. Que cet "enfer" résume le train des tournées du groupe et que cet "highway" soit celui où s'alignaient les pubs et les bars que Bon Scott fréquentait à loisir du côté de Perth n'a finalement pas grande importance : c'est un hymne pour l'immortalité qui a jailli des centaines de riffs que pondent alors les frangins Malcolm et Angus, celui-ci sortant du lot *"colle les couilles d'un chien"* dixit le premier nommé…

12 If You Want Blood (You've Got It) *1979*

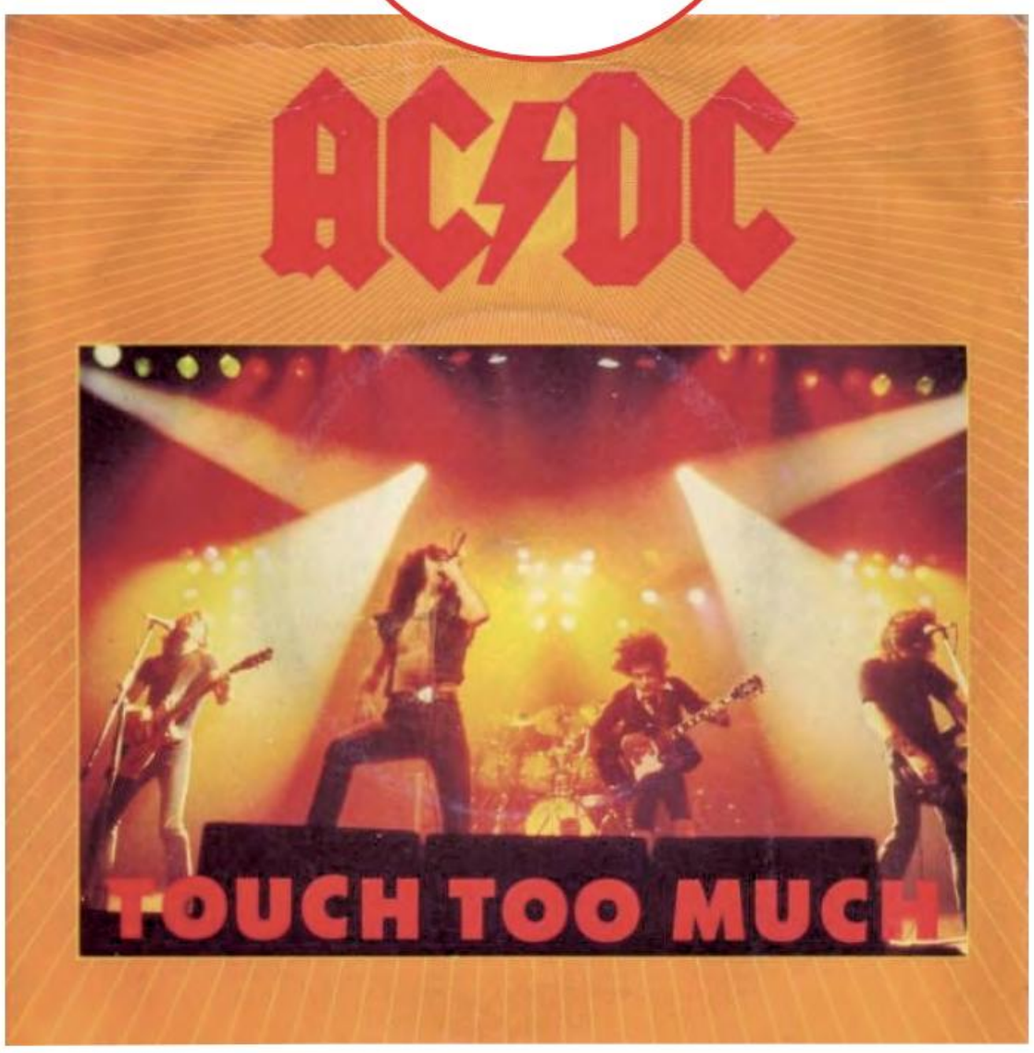
CHEZ AC/DC, PAS DE PLACE AU GÂCHIS. Alors, quand on s'est dégoté un titre d'album live aussi hors norme que celui-ci, il serait dommage de ne pas le réutiliser en vue d'un morceau, ce qui sera donc fait sur *Highway to Hell*. Bon Scott s'en déchire le gosier comme jamais, la cavalerie fait mieux que suivre le mouvement. Quant à l'inspiration du morceau, elle remonte au petit matin d'un concert américain, en juillet 1978, pour le Day on the Green Festival. Angus Young racontera ainsi : *"Il devait être 10 h 30 et la plupart d'entre nous n'avaient même pas dormi. Un type de l'équipe vidéo s'est pointé vers Bon et moi pour nous demander à quoi allait ressembler le show. Bon lui a répondu :* 'Vous vous souvenez quand on jetait les chrétiens aux lions ? Eh bien les chrétiens, c'est nous.' *Le gars m'a ensuite posé la même question et je lui ai répondu :* 'S'ils veulent du sang, ils vont en avoir.'"

13 SHOT DOWN IN FLAMES

1979

L'UN DES TITRES FAVORIS des fans du groupe qui, comme souvent, démarre plein pot et semble constamment sur le point de s'emballer derrière son beat presque… hard disco (c'est un peu "tendance" à l'époque à cause de Kiss et de son satané "I Was Made For Lovin' You" !). Et c'est peu dire qu'Angus ne se fait pas prier pour lâcher son solo après l'incantation de Bon ("*Hey you, Angus, shoot me, shoot*"). Quant à la perspective de voir notre hurleur patenté se "manger" râteau sur râteau auprès de la gent féminine - le thème de la chanson -, difficile de ne pas, a posteriori, sourire de sa narration.

14



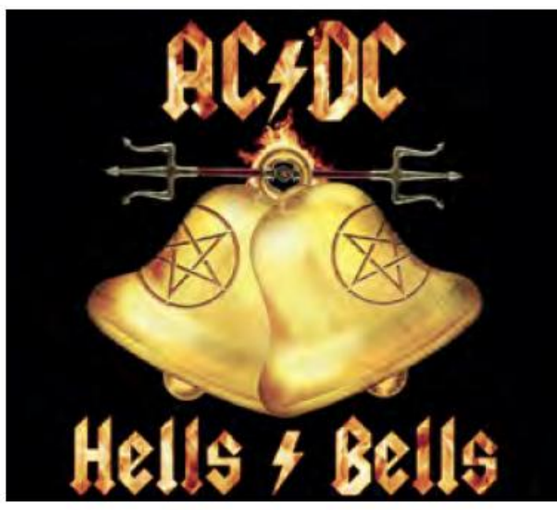
Touch Too Much *1979*

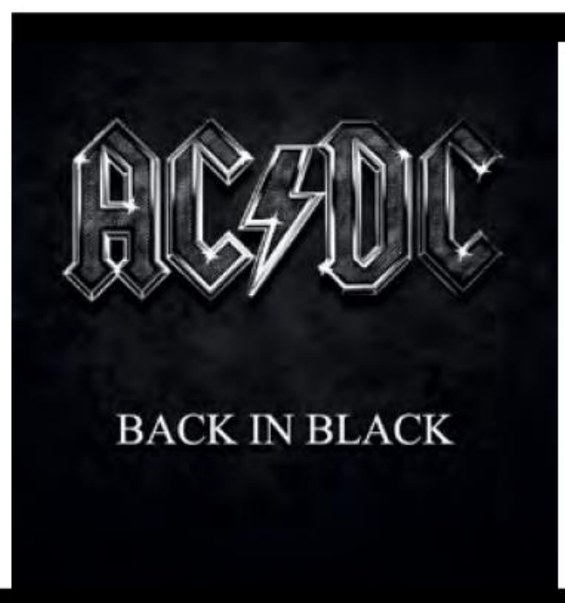
UN BEAT PRESQUE HARD DISCO, disions-nous ? Avec "Touch Too Much", on y saute à pieds joints, sur l'intro et le pont notamment ! La raison qui a fait regarder à l'époque le morceau d'un œil parfois réticent chez certains et l'adopter sans commune mesure chez d'autres, à l'instar d'un Axl Rose ayant ouvertement déclaré sa flamme à son égard en tant que l'une de ses chansons préférées du groupe ? Preuve de la relation ambiguë de ce dernier avec ce pourtant imparable "Touch Too Much" (dont une première ébauche totalement différente date de 1977), il ne le jouera pas sur scène avant que l'insistance d'un Axl Rose, remplaçant Brian Johnson sur le volet 2016 de la tournée Rock or Bust, n'amène Angus et consorts à reconsidérer la question…

15 HELLS BELLS

1980

LE DÉCÈS de Bon Scott à l'arrière d'une R5, en février 1980, aurait pu signer l'arrêt de mort du groupe. Il n'en sera rien et le retour sera aussi rapide qu'il ne veut pas s'appesantir trop longtemps sur l'hommage à l'ami disparu. Le premier morceau de *Back in Black* n'en est que plus symbolique afin de marquer les esprits, avec ses cloches que même Mutt Lange considérera un temps comme trop morbides, son riff et son beat plus sombres. Il n'y a guère que quand AC/DC versait dans le blues avec Bon Scott qu'il se montrait aussi… lent. Sur scène, le nouveau venu, Brian Johnson (recommandé au groupe par Mutt Lange), prendra dès lors un malin plaisir à se balancer au bout d'une corde pour faire résonner une cloche géante. Avec la bénédiction de tout un chacun. Il fallait bien passer à autre chose de toute façon.





16 Back in Black *1980*

L'HOMMAGE "OFFICIEL" À BON SCOTT, pour ouvrir à l'époque la face B de l'album vinyle. C'est en tout cas comme ça que "Back in Black" a été longtemps perçu, parce que le tempo est là encore lent, presque pesant, celui d'un homme - plusieurs en l'occurrence - au pas hésitant, semblant peiné à se relever du deuil, assommé par le chagrin. Mais "Back in Black" sonne aussi le réveil d'un groupe qui relève la tête crânement. Hésitant, Malcolm le fut longtemps avec le riff central, trouvé sur la tournée Highway to Hell, confiant alors au frangin Angus ne pas savoir si c'était "*de la merde ou pas*". La suite de l'histoire lui apportera la plus cinglante dès réponses : "Back in Black" est l'hymne de la résilience d'AC/DC, l'une des raisons de sa place à part dans le cœur de ses fans.

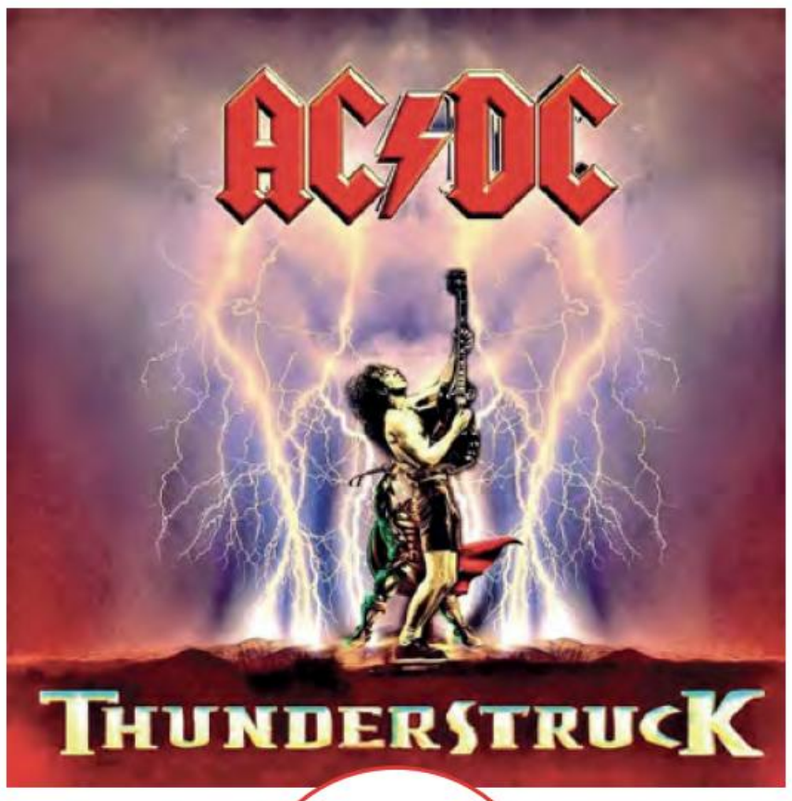
© DR

17

Shoot to Thrill

1980

PEUT-ÊTRE L'UN DES MORCEAUX de *Back in Black* le plus en phase avec ceux qu'AC/DC pouvait proposer au temps de sa première incarnation ayant récemment volé en éclats, à cause de son beat boogie et du riff qui le traverse tout du long, à l'exception bien sûr du break au milieu qui va rapidement devenir l'un de ses moments particuliers des concerts – à partir de 1982, donc pas sur la tournée *Back in Black* ! –, rythmé par les claps de dizaines de milliers de mains résonnant soudain dans les stades du monde entier. Comment ne pas dégainer de plus belle après ça avec un nouveau solo dantesque, messire Angus ?



19

Thunderstruck

1990

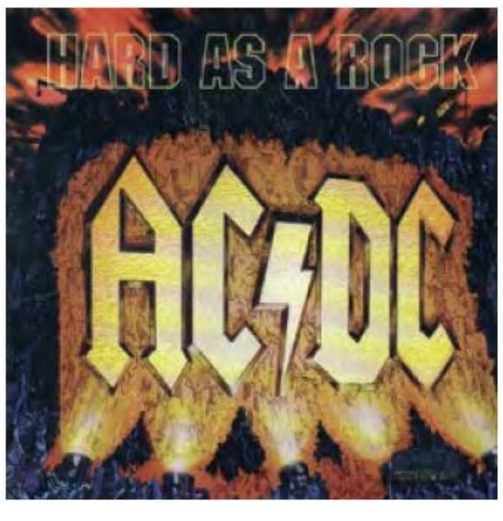
BRIAN JOHNSON a longtemps fait courir la rumeur qu'il fallait à Angus répéter le fameux riff d'introduction du morceau en forme de roulé-boulé deux à trois fois par jour dans sa chambre d'hôtel s'il voulait espérer le tenir le soir sur scène. Personne n'est obligé d'y croire… Comme quoi, en tout cas, Angus Young peut dire merci à la foudre qui frappa l'avion qui l'emmenait à Berlin après une visite à ses parents aux Pays-Bas, en 1988, et lui offrit l'inspiration du morceau qui n'a plus quitté les setlists de concerts du groupe depuis son éclosion. Pas sûr, en revanche, que l'on soit aussi chaleureux dans les remerciements du côté de Téhéran, "Thunderstruck" ayant servi de charge utile d'un virus informatique sur le programme nucléaire iranien de la part des gouvernements américain et israélien, entre 2009 et 2010…

© DR

18

For Those About to Rock (We Salute You)

1981



IMAGINE-T-ON UN CONCERT D'AC/DC qui ne se conclurait pas par cette autre plongée dans la fosse aux lions, où les gladiateurs auraient remplacé les chrétiens ayant inspiré jadis "If You Want Blood…" à la paire Bon Scott-Angus Young ? Comme ce dernier s'en expliquera plus tard, le salut en question tient autant de celui des gladiateurs que du souvenir d'une lecture du recueil du poète Robert Graves. Quant à l'émergence des canons proprement dite, c'est à ceux entendus lors de la retransmission TV du mariage de Charles et Diana, dans la pièce mitoyenne de celle du studio où la chanson était enregistrée, qu'on la doit ! On dira juste qu'ils n'ont pas porté bonheur à tout le monde de la même façon…

20

Hard as a Rock

1995

COMME BEAUCOUP AVANT LUI – et après – AC/DC s'essaie à une collaboration avec Rick Rubin avec l'album *Ballbreaker*. Si "Hail Caesar" est l'une des autres rares chansons de l'album qui trouveront brièvement leur place sur les setlists qui suivront, "Hard as a Rock" a, derrière un classicisme évident, bien plus d'atouts dans sa manche – ou ceux des guitares de Malcolm et Angus – pour marquer davantage les esprits et surtout ce de manière plus durable, ce qui n'est jamais négligeable quand le sujet d'une érection est, hum, mis en avant. Un tantinet sujet au vertige, Angus Young ne fut en revanche pas mécontent que le tournage de la vidéo du single, qui le voyait se balancer sur une boule de chantier démolissant un building, ne s'éternise pas trop.

21

PLAY BALL

2014

QUITTE À ALLER PUISER dans la partie la plus récente du catalogue maison pour finaliser le programme – et au risque de s'attirer insultes et vociférations en mode *"Quoi ? Pas de 'TNT' ? 'Dirty Deeds Done Dirt Cheap', t'en fais quoi ? Et 'You Shook Me All Night Long', c'est pour les chiens ?"*, on optera pour ce qui fut, en son temps, le premier extrait de l'album *Rock or Bust*, lui-même premier opus ne portant pas explicitement la pâte d'un Malcolm Young déjà atteint par cette pudiquement appelée démence qui devait l'emporter trois ans plus tard. Pourquoi "Play Ball" ? Parce qu'à l'approche des Jeux olympiques, c'est une manière comme une autre de faire… corps avec l'événement. Libre alors à chacun-chacune de privilégier le sport préféré – et assumé comme tel – d'Angus Young lors de ce genre de compétitions, à savoir le volley de plage féminin…

© HULTON COLLECTION/GETTY IMAGES

FLASHBACK

It's A Long Way To The Top

L'extraordinaire destinée d'une fratrie et de copains partis de rien, qui ont réussi à conquérir la planète à coups de riffs, de titres solides comme du rock et de lives imparables.

PAR **ABEL CORROYER**

◀ ROCK ATTITUDE
Le groupe australien pose devant un mur de briques. De gauche à droite : le batteur Phillip Rudd, le guitariste Angus Young, le bassiste Mark Evans, le guitariste Malcolm Young et le chanteur Bon Scott. Angus Young est accroupi, vêtu de son uniforme d'écolier.

▲ LIVE !
Malcolm Young, Bon Scott et Angus Young déclenchent les enfers à l'Oakland Coliseum, en Californie, le 21 juillet 1979.

▼ TOURNÉE
Malcolm, Mark, Bon, Michael Browning, Angus (avec une bouteille de lait !), en train de célébrer un disque d'or dans les bureaux de leur label.

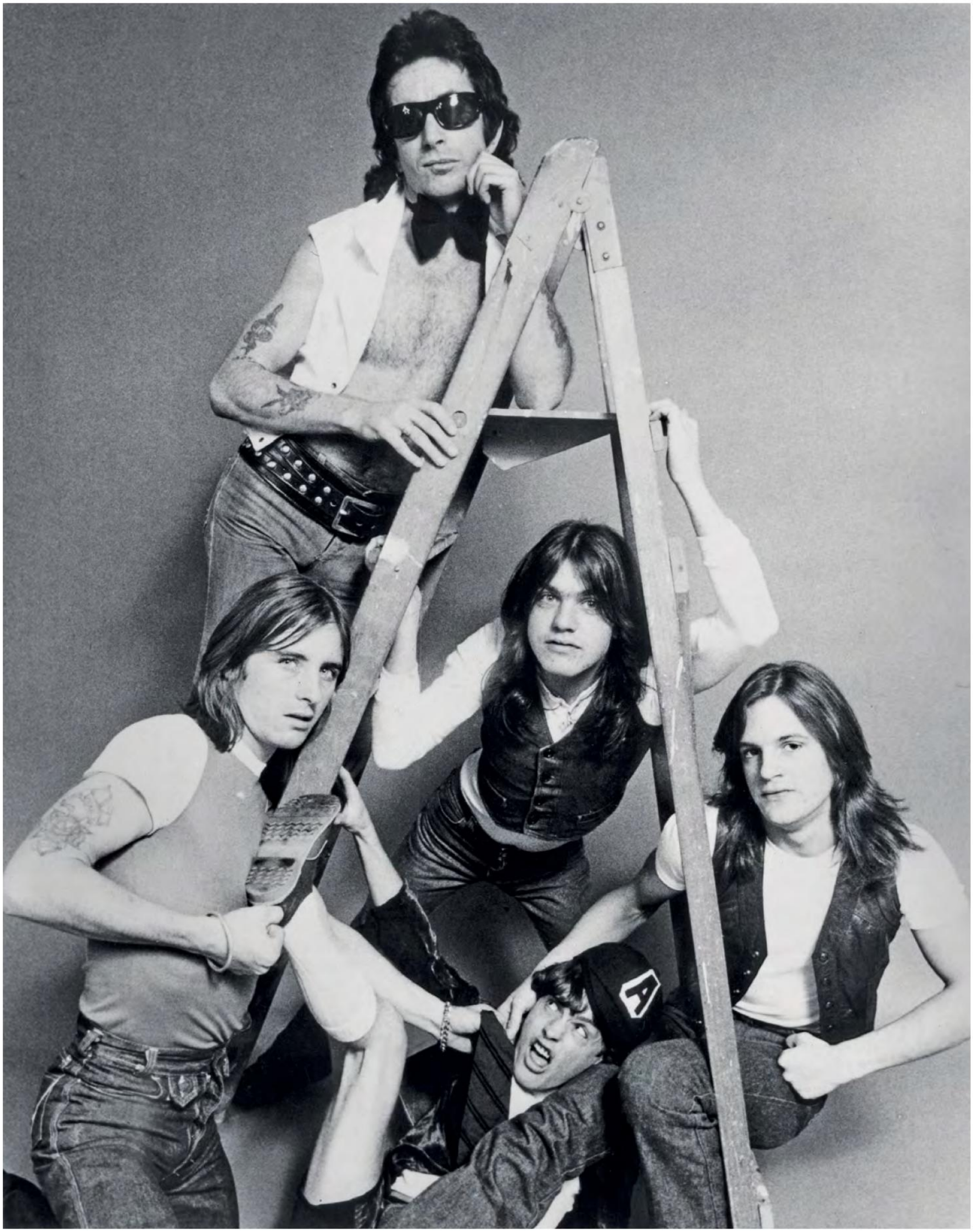
▶ ESCALADE
Période merveilleuse que ces années 1970, où l'ont donnait dans le shoot promotionnel avec ce qu'on avait sous la main !

À l'époque où tous les groupes essayaient de faire leur malin avec des synthés, ces mecs-là préparaient le terrain", se souvient Keith Richards à propos d'AC/DC dans sa mouture fin seventies. Un compliment bien senti à destination d'un groupe qui, à l'instar des Stones, a tant fait pour retrouver la formule de Chuck Berry : riffs de guitare entêtants et jeux de mots astucieux.

Malcolm et Angus Young sont admiratifs du succès de leur grand frère George et de son groupe les Easybeats, premier combo australien à entrer dans un top ten anglais. Pendant les premiers jours d'AC/DC, les formations changeantes se succèdent au rythme des concerts dans les pubs, montrant un Angus Young qui épate la galerie avec ses solos endiablés et son uniforme d'écolier, qu'il porte encore aujourd'hui.

L'arrivée de Ronald "Bon" Scott, un ami de leur frère, George, pour remplacer le premier chanteur, Dave Evans, marque un tournant de leur carrière. Fin 1974, le nouveau line-up enregistre *High Voltage*. Le succès arrive vite en Australie et accroît la réputation d'AC/DC : ils envoient un rock'n'roll velu et des paroles bien viriles ("She's Got Balls"). L'année suivante, "T.N.T." devient leur premier hymne populaire ; "It's a Long Way to the Top (If You Wanna Rock 'N' Roll)" étant également adopté comme un morceau signature de Bon Scott. En 1975, AC/DC est devenu le groupe de rock le plus célèbre de l'île-continent.

© LARRY HROST/GETTY- DICK BARNATT/REDFERNS



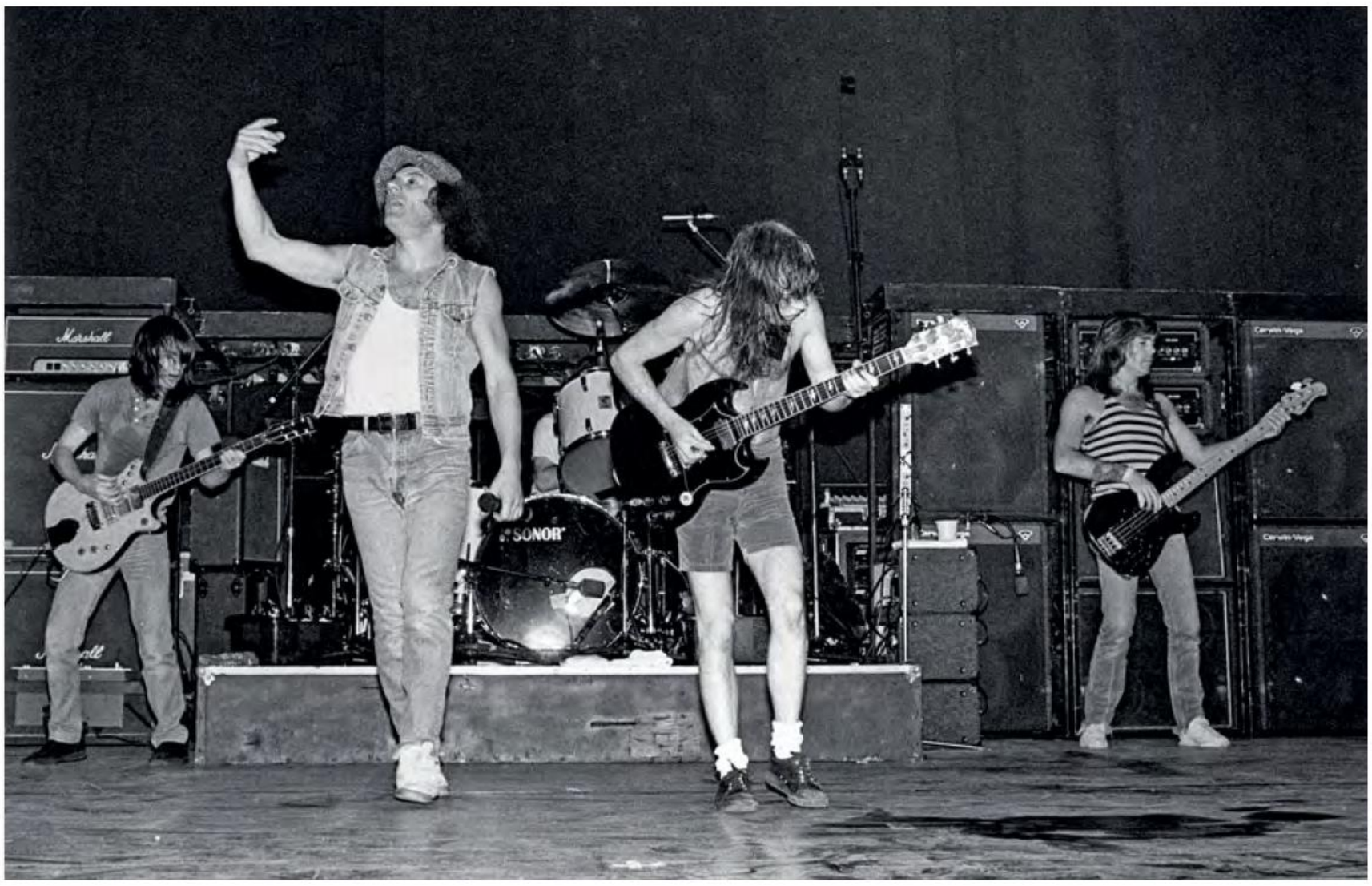
© WEA/ULLSTEIN BILD VIA GETTY IMAGES

© BOB KING - MICHAEL PUTLAND/GETTY IMAGES

◀ 1976
Un shoot promo avec les moyens du bord : l'image est là, il faut la préserver !

◀ TROPHÉES
De gauche à droite : Brian Johnson, Simon Wright, Cliff Williams, Malcolm Young, Angus Young, disques d'or en main.

▶ CONCERT
De gauche à droite : Malcolm, Brian, Angus et Cliff, sur la scène du Nassau Coliseum, le 2 novembre 1985.



Dans la seconde moitié des années 1970, AC/DC entre dans la légende en publiant "Let There Be Rock" et "Powerage".

Les premiers efforts du groupe pour la domination mondiale sont mis en œuvre en 1976, quand il signe un contrat international avec le label Atlantic. Les musiciens passent la majeure partie de l'année en tournée en Europe et profitent de l'expérience de leurs "aînés", dont ils font la première partie, comme Black Sabbath, Kiss, Blue Öyster Cult ou encore Aerosmith. Pour accompagner la tournée, une version "internationale" de *High Voltage* est éditée, réunissant les morceaux des deux premiers opus australiens.

AC/DC fait un grand bond en avant, en 1976, avec la sortie de *Dirty Deeds Done Dirt Cheap*. Comme *High Voltage*, il est proposé dans une édition internationale (qui atteint la troisième place des charts américains en 1981). Les deux versions incluent néanmoins trois classiques : l'emblématique morceau éponyme, le mouvementé "Problem Child" et l'étonnamment introspectif "Ride On" - que Scott chantait quelques jours avant sa mort avec les rockeurs français de Trust, lesquels reprenaient également "Problem Child".

Pendant le reste des années 1970, AC/DC continue de gagner en notoriété dans le monde entier, entrant dans la cour des très grands avec *Let There Be Rock* (1977) et *Powerage* (1978). En 1979, le groupe s'associe au producteur Robert "Mutt" Lange : le son brut des premiers enregistrements est affiné, mais conserve l'énergie essentielle de leurs prestations scéniques. Ensemble, ils sortent *Highway to Hell* (1979), premier album d'AC/DC à rentrer dans le top 20 américain.

AC/DC commence la nouvelle décennie galvanisé et prêt à conquérir le monde. Mais le 19 février 1980, après une nuit de beuverie dans un club de Londres, Bon Scott est retrouvé mort dans la voiture d'une connaissance, la cause officielle étant *"intoxication alcoolique aggravée"*. Refusant de céder à l'envie initiale des musiciens de dissoudre le groupe, Angus Young se rappelle que Scott lui-même lui avait parlé du chanteur de Geordie, un groupe britannique connaissant un bref succès pendant les années 1970. Brian Johnson est invité à passer une audition : quelques jours plus tard, il rejoint les autres membres en studio pour travailler sur les morceaux initiés par Scott.

Tout ça ne présage rien de bon pour la sortie d'un album qui doit leur apporter le statut de superstars internationales. Mais *Back in Black* (1980) révèle un groupe qui n'a pas l'air d'être en crise. Les craintes de rejet du nouveau chanteur par le public s'avèrent infondées et la formation présente un classique du hard rock - étrangement, le producteur Lange n'est pas convaincu par la chanson "Back in Black", pourtant considérée par certains comme le meilleur morceau de l'album. Celui-ci atteint les sommets des charts anglais, puis australiens, et devient disque de platine en moins de trois mois. Il restera 131 semaines dans les classements de *Billboard*. Au cours des trois décennies suivantes, le groupe en vendra plus de 22 millions d'exemplaires rien qu'aux États-Unis, ce qui le placera dans le top 10 des albums les plus vendus au monde.

© EBET ROBERTS/REDFERNS

▶ LINE UP
Dans le backstage de l'United Arena, Chicago, Illinois, le 8 avril 2001. Malcolm Young, Brian Johnson, Angus Young, Cliff Williams et Phil Rudd.

▶ BIG SHOW
La tournée 2009 est encore dans toutes les mémoires, notamment l'arrivée d'une locomotive sur scène. Ici au Partizan Stadium, Belgrade, le 26 mai 2009.

Après la dissolution de Led Zeppelin, AC/DC devient le groupe de hard rock le plus célèbre au monde (par la suite, le seul combo à remettre en cause leur suprématie sera Metallica). Leur premier album à devenir nº 1 est *For Those About to Rock (We Salute You)* (1981). *Who Made Who* (1986) mélange des morceaux anciens et récents et *Blow Up Your Video* (1988) permet au groupe de retrouver ses premiers producteurs, Vanda & Young. En 1990, *The Razors Edge* met en avant un nouveau classique, "Thunderstruck". Même les opus moins estimés comme *Flick of the Switch* (1983) ou *Fly on the Wall* (1985) sont disques de platine aux États-Unis (pendant cette période, la batterie de Phil Rudd passe aux mains de Simon Wright, puis de Chris Slade).

Black Ice sort en 2008 (et voit le retour de Rudd). C'est le premier album studio du groupe en huit ans. Son retour est accueilli avec enthousiasme et générosité : l'album est nº 1 dans vingt-neuf pays le jour de sa sortie. La phénoménale tournée des stades qui s'ensuit confirme qu'ils sont toujours les patrons. Ils assurent le renouvellement de leur public et touchent une nouvelle génération en signant la BO d'*Iron Man 2*. En 2014, *Rock or Bust,* produit par Brendan O'Brien, est le premier album sans Malcolm, très affaibli par la maladie. Également pour des problèmes de santé, Johnson sera remplacé par Axel Rose sur quelques dates de la tournée 2016. *Power Up,* en 2020, présente les derniers riffs de Malcolm, qui est mort en 2017. Mais ce dernier effort confirmera, si besoin était, leur position dominante dans le panthéon des groupes de classic rock, comme l'a prouvé leur grand retour au PowerTrip, en Californie, en 2023, et la tournée européenne en cours. ®

© BRIAN RASIC/GETTY IMAGES - PAUL NATKIN/ GETTY IMAGES

Une famille puissante

L'emblématique gamme ROCKSTER de Teufel séduit avec un son unique de Berlin. Des basses profondes, des médiums naturels et des aigus clairs en sont les signatures. Mobiles, robustes et dotées d'une longue autonomie, ces enceintes offrent une connexion Bluetooth stable et des fonctionnalités astucieuses. Parfaites sur scène, au parc, en vacances ou à la maison.

Teufel

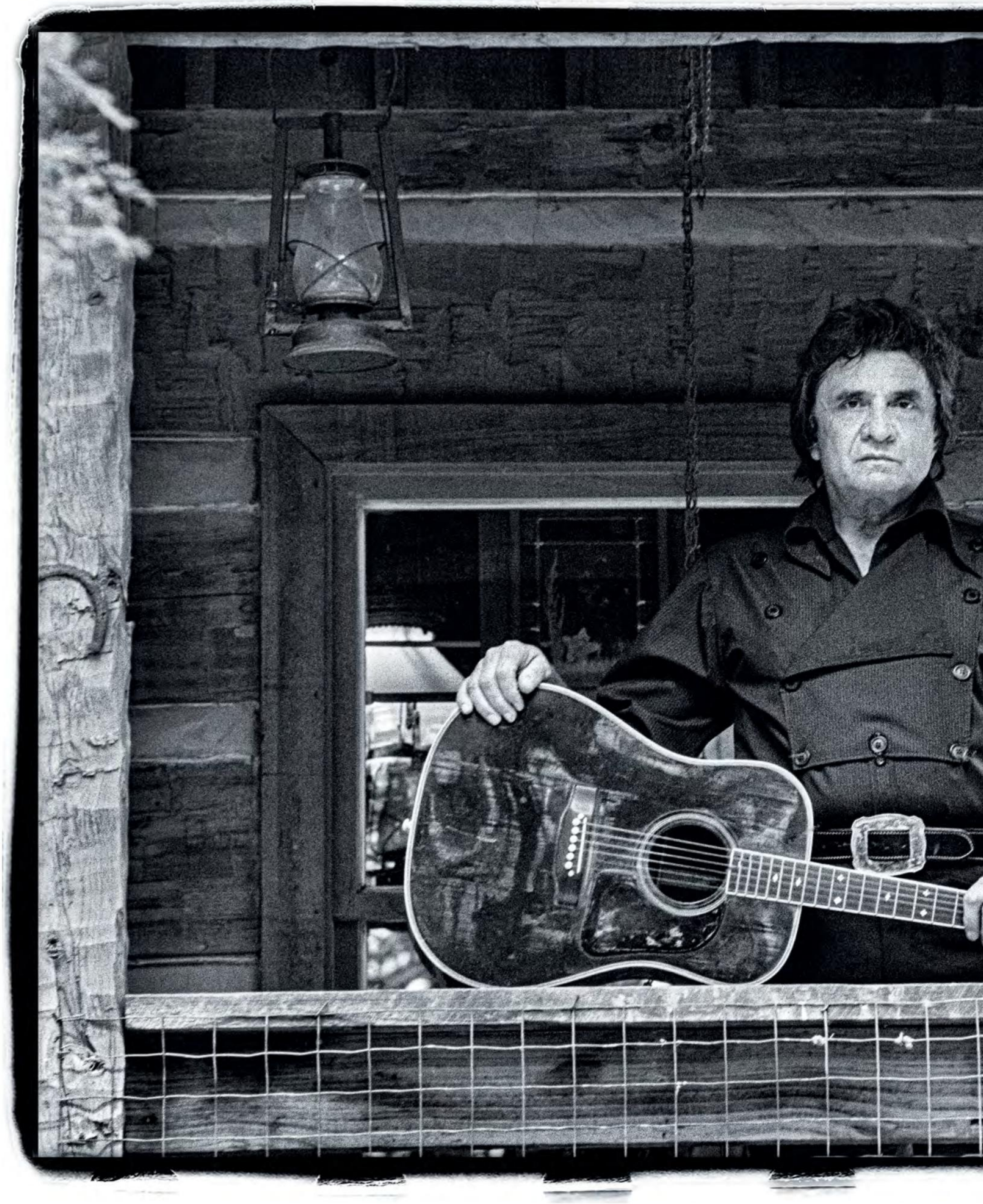
© 2024 Under license to Perryscope Productions, LLC/Epic Rights, LLC

Let There Be Rock

Nouveauté : BOOMSTER Édition AC/DC

Pour le 50ème anniversaire d'AC/DC, nous célébrons le mythique groupe de rock avec le légendaire son Teufel de la BOOMSTER en édition limitée. Plus d'infos sur **teufelaudio.fr.**

Teufel



JOHNNY CASH

SONGWRITER

Surprenante sortie que cet album inédit et même oublié, composé de onze titres, retrouvés par John Jr. au grenier de la maison familiale d'Hendersonville, dans le Tennessee.

PAR **DENIS SOULA** - PHOTOS **ALAN MESSER**

HOME SWEET HOME
L'homme en noir devant sa maison située à quelques miles de Nashville.

“T***'IRAIS PAS VOIR AU GRENIER*** *s'il n'y a pas quelques chaises de plus ?*” Oui, bien sûr, un petit tour au grenier, avec plaisir. Il y a si longtemps qu'on n'y est pas montés. Là-haut, on ne déniche pas les chaises convoitées mais des objets couverts de poussière, y compris ce carton aux coins dévorés par les rongeurs d'où sont extraites quelques antiques cassettes, dont une de country blues où figurent les cadors, les outlaws, Willie, Waylon et Johnny Cash. C'est un peu l'impression qu'on a à l'écoute de *Songwriter*, très digne collection de onze titres retrouvés par John junior au grenier d'Hendersonville, dans le Tennessee, où vivait la famille Cash, à quelques kilomètres de sécurité de Nashville. Le réconfortant sentiment de saluer un vieil ami avec lequel on se sent bien, de la musique pour l'été qui s'annonce chaud et humide, des chansons à écouter à l'ombre d'un arbre ample et noueux en songeant au temps qui s'enfuit, au temps qui reste, sans parvenir à savoir si c'est celui de la journée qui paresse ou celui de notre vie qui se presse.

Dans l'une des plus attachantes de ces ballades tirées de l'oubli, “I Love You Tonite”, Johnny Cash dresse justement un portrait de sa vie et de son amour avec June Carter en trois minutes et vingt secondes ; pas le genre de la maison de trop s'étendre, surtout au moment de fendre l'armure. *“Nous avons vécu comme des princes,* chante-t-il, *de San Francisco à Paris”,* s'étonnant de leur capacité à survivre aux *sixties,* aux *seventies,* aux *eighties* et aux gens qui leur demandaient sans cesse : *“Quand allez-vous prendre votre retraite ?”* Car, incapables de rester plus de trois jours au coin du feu, possédés par la bougeotte, June et Johnny étaient toujours en route, pour un concert, un gala à la télévision, un point sur la carte où ils n'étaient jamais allés, une prison, une réserve indienne ou un endroit exotique pour des Américains - la Pologne, Israël, Glastonbury.

L'admiration que nous avons pour Cash, l'estime que nous lui vouons et l'émotion que nous avons en écoutant ces sessions inédites nous font sans doute oublier qu'à la date où ils auraient pu être édités, ils auraient sans doute fait un terrible flop ! En 1992-1993, point de Reese Witherspoon et Joaquin Phoenix pour immortaliser June et Johnny en beaux gosses aussi hot et sexy qu'Ann Margret et le “King” de Memphis. *Early nineties,* c'est plutôt le bout de la piste, la soixantaine bedonnante, des concept-albums médiocres, le renvoi misérable de sa maison de disques, des ventes en berne et le rocking-chair qui s'agite au bout de la véranda, qui dit oui, qui dit non, mais qui les attend. À la fin du siècle, les outlaws se planquent comme Randolph Scott et Joel McCrea dans *Coups de feu dans la sierra*... *“Too old for that shit.”* Le music business de Nashville a pris le pli de la jeunesse. Bill Clinton, un p'tit gars de l'Arkansas a dégommé un apparenté texan, Bush Senior, de la Maison-Blanche. Avec lui, les *winners* et les yuppies ont envahi l'Amérique. On ne parle que de modernité, de pin's, du Tamagotchi et de ces trucs du futur, un téléphone qu'on peut trimbaler sur soi, et le Web, toile d'araignée de renseignements tous azimuts, une idée qui a l'air d'avoir germé dans un film de science-fiction, ou d'horreur.

EN 1992-1993 POINT DE REESE WITHERSPOON ET JOAQUIN PHOENIX EN JUNE CARTER ET JOHNNY CASH.

La faute à un autre John, le beau Travolta, et au succès tardif d'un de ses improbables films d'opérette, *Urban Cowboy* dont le titre est déjà un slogan, un placement de produit, chapeau, chemise, ceinturon, bottes et jean serré aux fesses, soit l'apparition de l'image d'Épinal d'un cowboy propre sur lui qui sent bon le parfum du marketing et des dollars. Un cowboy maquillé comme une voiture japonaise, signant l'obsolescence de la Chevy 69 remplie de rebelles mal rasés, dépenaillés, bandits joyeux, insolents et drôles. Plus de poudre sur les sièges, de cadavres de bouteilles de whisky ou d'amphètes qui traînent dans le vide-poche. On recrute des jeunes gars sympathiques, frais, aux belles dents et aux biscotos avantageux. C'est la fameuse “Class of 1989”, regroupant Clint Black, Travis Tritt, Garth Brooks ou Billy Ray Cyrus et leurs homologues de l'équipe féminine, Shania Twain, Jo Dee Messina ou Reba McEntire.

L'idée générale du Nashville Sound and Business est d'inonder le marché avec une country qui lorgne vers la pop music, la variété, le rock'n'roll sage, et qui remplit les stades à coups de bluettes aux refrains accrocheurs portés par des bateleurs aux gorges déployées. L'Amérique veut rire, danser et profiter de son titre de champion du monde des puissances économiques, de son hégémonie géopolitique ; l'URSS volatilisée façon puzzle, la Chine s'ébrouant à peine, l'approvisionnement des champs de pétrole du Golfe sécurisé grâce à une guéguerre éclair. On vend du bonheur au kilomètre, de l'amour, encore et toujours au coin de la rue ou dans le

INÉDITS
Si ces titres étaient sortis à l'époque où ils ont été enregistrés, nul doute que le disque aurait fait un flop…

verger du champ de coton bercé par une brise et éclairé par les couleurs d'un coucher de soleil rougeoyant. Évidemment, Johnny Cash, un vieux qui s'habille seulement de noir comme Édith Piaf, ne cadre pas dans la chromo, avec ses taulards méprisés, ses Indiens bafoués, ses *murder ballads,* ses filles-mères qui en bavent pour rejoindre la fin du mois et le motel de la dernière chance.

La plus belle chanson de *Songwriter*, "She Sang 'Sweet Baby James'" met d'ailleurs en scène une jeune femme qui se donne du courage à la fin d'une autre journée pourrie en fredonnant une chanson de James Taylor et en serrant les poings. Elle regarde le ciel mais ne voit aucune étoile et encore moins de paradis pour les gens comme elle, une mère célibataire qui conduit des poids lourds et confie chaque matin son bébé à une grand-mère accommodante. Une chanson féministe de Johnny Cash, qui n'a oublié ni la force de vie de sa mère qui l'initia au chant salvateur ni la poigne de June Carter, qui l'a forcé à conduire moins vite au bord des précipices à l'époque où il carburait aux alcools forts et aux pilules magiques. Ainsi, l'âge d'or de la country mainstream, de la country acceptable par les gens de la ville laisse de côté les anciens. Kris Kristofferson, Waylon Jennings, Willie Nelson et Johnny Cash sont obligés (pour leur plus grand plaisir, heureusement) de se regrouper comme des vieilles canailles pour atteindre de nouveau la première place des charts. C'est le disque *Highwayman* et ses avatars. Le reste du temps, ils campent loin des stades de foot, leur préférant des salles où ils peuvent reconnaître leurs fans en croisant leur regard. Profil bas. On peut préférer cette économie de moyens pour atteindre le grand art et la modestie des artisans de la country lo-fi, empreinte de folk et de blues, qu'on n'appelle pas encore l'americana, celle des sentiers buissonniers et des petites rivières dont le nouvelliste Raymond Carver serait le héraut. Dans cette brocante miraculeuse, on croise avec enchantement Natalie Merchant, Townes Van Zandt, Will Oldham, Vic Chesnutt, Mazzy Star, John Hiatt, les Cowboy Junkies ou Steve Earle et Justin Townes Earle, père et fils, étendards discrets mais précieux de notre engouement pour une Amérique de la marge et des minorités, jusqu'à Terry Lee Hale ou les Walkabouts de Seattle, où sévit le label Sub Pop.

IL FAUT CONSIDÉRER SONGWRITER COMME UN PRÉQUEL DE LA SAGA CAPTÉE AVEC RICK RUBIN.

Du grunge de Seattle aux groupes de hip-hop et de metal produits par Rick Rubin, il n'y a qu'un pas à franchir au-dessus du ravin. Cet acte de foi et d'engagement total n'est pas pour déplaire à Johnny Cash. Ils se rencontrent et se reconnaissent, des va-nu-pieds au look pas très compatible avec celui des garçons coiffeurs de Nashville. Tant mieux pour nous, le second acte de Johnny Cash voit sa rédemption, sa résurrection, son triomphe. Deux micros, une voix et une guitare lui propose Rubin. Cash a cet album en tête depuis des années, il voulait l'appeler "Johnny Cash Alone". Il souhaitait reprendre "Bird on the Wire", de Leonard Cohen, qu'il adore, ou "Forever Young", de Dylan, un ami. Il existe d'ailleurs un enregistrement de ce titre avec Randy Scruggs, Reggie Young et Marty Stuart, gravé en 1994, qui n'aurait pas dépareillé sur *Songwriter*, le disque sauvé des eaux du Old Hickory Lake, situé en face de la maison d'Hendersonville.

Cette année-là, Johnny Cash joue en Europe et à Paris, à l'Élysée-Montmartre. Il reprend John Prine, Tim Hardin ou "It Ain't Me Babe", en duo avec June Carter, et délivre quelques titres du volume un de son aventure avec Rubin, "Bird on the Wire", donc, "The Beast in Me", de Nick Lowe, ou "Delia's Gone", qui ouvre le disque. Quand il entonne "Thirteen", de Glenn Danzig, le public exulte. Ça le fait marrer, sourire sardonique et turbulent ; en effet, on voit mal les *poster boys* de la "promo of 89" avoir le nombre 13 tatoué sur leur cou.

Alors, comment situer les chansons de *Songwriter* ? Sans doute pas assez roots et assez maigres au goût de Rubin, même s'ils avaient mis en boîte "Like a Soldier" ou "Drive On", qu'on retrouve aussi sur le coffret *Unearthed* dans des versions plus dépouillées. Considérons *Songwriter* comme le préquel de la saga, le carnet d'esquisses de l'ultime chevauchée fantastique. Johnny Cash attendait son heure, il espérait l'homme qui devait, dans l'ombre, l'aider à abattre Liberty Valance et les affairistes de Nashville. Ce fut Rick Rubin. La bonne blague ! Un peu comme si les frères Duplantier de Gojira avaient produit un disque acoustique de Johnny Hallyday. ®

Révolutions en séries

En vingt ans, deux révolutions auront radicalement transformé la série : du chambardement du câble à la disruption du streaming. Récit de la nouvelle loi des séries.

Par PAUL VACCA

LA RÉVOLUTION DE LA SÉRIE a débuté ce jour-là. Cette journée de 1996 où Tom Fontana, scénariste qui avait jusqu'alors travaillé sur des séries sur NBC, entre dans le bureau de Chris Albrecht, patron des programmes de la chaîne à péage, HBO. Ce dernier a entendu dire que le scénariste avait une idée de série qui se déroulait en prison, et dont personne ne voulait nulle part. Lui, en revanche, ça l'intéresse. Il se contrefiche de savoir si les personnages sont abjects du moment que l'histoire est bonne. Et pour enfoncer le clou, Albrecht demande à Fontana ce que les networks lui ont toujours interdit de faire. Le scénariste lui répond : *"Tuer le personnage principal dès le premier épisode…*

– Alors, fais-le !", lui lance Albrecht.

Ainsi est née *Oz*, comme le relate Peter Biskind dans son dernier essai, *Pandora's Box,* qui nous plonge dans les deux décennies qui ont transformé la série télévisée. En 1997, *Oz* enferme les abonnés de HBO dans l'enfer du quartier pénitentiaire d'Oswald, mais libère de nouvelles perspectives. *Oz* est la première série qui a osé se révolter contre son média d'origine : la télévision.

Un acte de rébellion qui n'avait rien de dadaïste ni de punk : c'était surtout une opération de survie pour HBO. À cette époque, la chaîne à péage lancée en 1972 voit un mur se rapprocher. Attaquée d'un côté par le développement de la VHS qui lui assèche ses abonnements et étranglée de l'autre par les studios qui lui fournissent ses programmes, toujours plus gourmands sur les droits de diffusion, HBO doit se réinventer ou c'est le crash.

"It's not TV, it's HBO", slogan sorti en 1996, n'était donc pas seulement une signature publicitaire, c'était un cri de résistance. Pour se libérer du racket des studios, la chaîne à péage devait produire ses propres programmes. Et surtout quelque chose de radicalement différent : sinon à quoi bon s'abonner ?

Avec *Oz*, HBO a ouvert une brèche. Mais le véritable premier grand chambardement de la révolution a lieu avec *The Sopranos*. Cette immersion dans la vie de Tony Soprano, gangster de la mafia dans le New Jersey gagné par une angoisse existentielle et qui consulte une psy, créée par David Chase, affole instantanément tous les compteurs : les abonnements flambent, les acteurs deviennent des stars et la série s'inscrit d'emblée en tête de file d'un nouveau standard de série aimantant tous les talents vers HBO. Scénaristes, réalisateurs ou acteurs, tous veulent désormais en être. Suivront *Sex and the City, Deadwood, The Wire, Six Feet Under…* Et cela donnera aussi des idées aux autres chaînes du câble, qui prennent la révolution en marche ; FX avec *The Shield, Nip/Tuck* et *Damages*, AMC avec *Mad Men* et *Breaking Bad,* ou Showtime avec *Dexter* et *Homeland…*

À noter pour les lecteurs de ce magazine "rock culture" que cette révolution est d'abord une question d'oreille : le "f-word" - excommunié sur les networks - fleurit à son aise dans les dialogues : 2980 fois sur les trois saisons de *Deadwood*, soit 1,73 fois par minute. Comme une sorte de *flow…* Qui sait même se faire virtuose, comme dans la légendaire "*fuck scene*" de l'épisode 4 de la saison 1 de *The Wire,* où les flics McNulty et Bunk repassent sur une scène de crime que les inspecteurs précédents ont analysé négligemment : 4 minutes et 36 secondes durant lesquelles aucun

© ADOBESTOCK

RÉSEAUX
Si Springsteen chantait "57 Channels (And Nothin' On)", désormais, à l'ère des réseaux, l'offre dépasse l'entendement.

Six Feet Under

Games of Thrones

Les Soprano

Breaking Bad

Succession

dialogue n'est prononcé – hormis des *"fuck"* ou *"motherfucker"* –, alors qu'ils chorégraphient méticuleusement le bon déroulement du crime. Un "putain" de tour de force !

Mais l'esprit de révolte se reconnaît surtout à ses personnages : des héros antihéros trempés dans l'acide, tourmentés, tordus, méchants, monstrueux… Aucune chance qu'ils obtiennent un permis de séjour sur un network. Tony Soprano, Don Draper, Dexter Morgan, Walter White, mais aussi Patty Hewes… offrent une jolie galerie de *very bad guys* auxquels les showrunners se refusent souvent à offrir le moindre chemin vers la rédemption.

Breaking Bad démontre qu'il n'existe aucune limite à l'outre-noir des antihéros. Walter White, professeur de chimie reconverti dans la fabrication et le trafic de crystal meth, s'affranchit de tout sens moral, tutoyant toujours plus la monstruosité. Selon certains calculs, il serait responsable, directement ou indirectement, de 300 morts, dont certaines survenues sans raison. Mais le public le suit. Le comble : c'est l'excellente actrice Anna Gunn, qui joue Skyler, son épouse, dans la série, qui est bombardée de mails rageurs de téléspectateurs qui lui reprochent de ne pas se montrer suffisamment solidaire de son mari !

Tony Soprano, Dexter Morgan ou Walter White offrent une galerie de *very bad guys* auxquels les showrunners se refusent à offrir le moindre chemin vers la rédemption.

Ces séries révoltées envoient paître aussi les sacro-saintes conventions narratives des networks. Non seulement, le saucissonnage en quatre actes imposé par les coupures pub sur les grandes chaînes, mais surtout en usant pleinement de leur liberté en mélangeant les

© HBO - AMC

RÉVOLUTIONS À L'IMAGE
Nombre de séries désormais cultes, des *Soprano* à *La Servante écarlate,* en passant par *Mad Men, The Wire, Breaking Bad* et bien d'autres, ont changé définitivement le mode de narration d'un feuilleton télévisé. En cause, les nouvelles formes de diffusion, notamment la possibilité de regarder une saison en entier dans la journée.

tonalités, passant allègrement du tragique au burlesque, ou les genres, sans se soucier des cases. Combien de scènes ont été conçues dans les *writer's rooms* comme des bras d'honneur aux conventions des networks ?

Surtout, elles prennent également un malin plaisir à transgresser la loi d'airain de l'explicite, qui veut que toute action des personnages sur les chaînes classiques soit expliquée, clarifiée, motivée, justifiée, légitimée… bref, prémâchée pour le téléspectateur. David Chase confie à Biskind qu'il refuse de souligner ce qui est important et entend au contraire laisser les téléspectateurs se débrouiller avec les zones d'ombre, parfois au risque de l'incompréhension. La vie n'est-elle pas faite ainsi ? En résulte une période de bouillonnement créatif qui n'est pas sans rappeler celle du Nouvel Hollywood, que Peter Biskind a également brillamment chroniqué *(Easy Riders, Raging Bulls: How the Sex-Drugs-and-Rock'n'Roll Generation Saved Hollywood,* éd. Simon & Schuster*)*. Dans les années 1970, pour sauver sa peau, Hollywood a en effet fait appel à une nouvelle génération de producteurs, scénaristes, réalisateurs et acteurs qui se sont rebellés contre le vieux système des studios, inventant des films d'un genre nouveau : *Easy Rider, Le Parrain, Bonnie and Clyde,* avec les Scorsese, Coppola, Hopper, Cimino…

Ici ce sont les showrunners comme Tom Fontana, David Chase, David Milch, Vince Gilligan ou Matthew Weiner qui, en se révoltant contre la télé, inventent un nouveau genre de séries : le drama en douze ou treize épisodes, surnommé "*discomfort shows*" tant lesdites séries sont pourvoyeuses d'ambiguïté et de malaise existentiel.

Mais le miracle, c'est qu'en brisant les tabous, ces shows se sont transfigurés en totems. Des pierres angulaires culturelles, quelque part entre le drame shakespearien, le roman noir, le cinéma des années 1970 et les grands albums de rock, développant, au-delà de leurs succès, une aura sociale. Des séries instantanément cultes comme autant de marqueurs, créant des émules pendant des années, poussant leurs racines libertaires jusqu'à *Boardwalk Empire, The Americans, Ozark, The Leftovers, The White Lotus* et même *Games of Thrones*…

© HBO - HULU - AMC

Entretemps une autre révolution a éclaté. Technologique, cette fois-ci. Venue du nord de la Californie, de la Silicon Valley, à quelque 550 kilomètres de Los Angeles, portée par des jeunes barbares qui ne connaissent rien au monde de l'entertainment ni de la télévision, mais manient parfaitement les data et l'algorithme. Assez pour venir semer la pagaille – ils appellent ça, la "disruption" – et instaurer une nouvelle loi des séries. Ils arrivent le couteau entre les dents, car il ne s'agit pas tant de se rebeller, que de couper les têtes. Une révolution façon guillotine : on les a d'ailleurs fort justement surnommés les *cordcutters*, les "coupeurs de câbles".

C'est à partir de 2007 que Netflix, jusque-là loueur de DVD par correspondance, lance son service de vidéo à la demande en streaming. Mais la platefome est très vite prise dans la même spirale que le câble, avec ses fournisseurs de programmes qui lui réclament toujours plus de droits, faisant de son modèle économique une passoire financière. Alors, en 2013, reprenant l'idée de HBO, elle passe elle aussi à la production de programmes originaux, en commençant par *House of Cards,* avec David Fincher.

Malins, les créateurs de Netflix apportent dans leurs bagages deux armes de la Silicon Valley : le tout-tout-de-suite – le clic – et le juste-pour-moi – l'algorithme. Objectif : briser la pratique corsetée de la télévision linéaire à l'ancienne pour en faire une expérience immersive individuelle, conformément à l'ethos de la Valley.

D'abord, pourquoi diable, à l'ère numérique, faire subir aux téléspectateurs le supplice de l'attente des épisodes au compte-gouttes hebdomadaire ? Eux offriront à leurs abonnés la saison entière d'un seul coup. Une nouvelle expérience qui a instantanément ringardisé les networks et le câble : exit les contraintes horaires, les rendez-vous fixes et l'attente.

Et, à l'heure des algorithmes, tout le monde n'a-t-il pas le droit d'avoir sa série ? Alors, eux produiront, produiront et produiront encore dans tous les genres pour satisfaire tous les publics et offrir sa série à chaque abonné.

Affranchis des lois de la pesanteur de la TV ou du câble, pourquoi ne pas profiter de la liberté totale offerte sur le Net ? Sans les diktats de la publicité ou des scores d'audiences, seuls maîtres à bord, eux pourront tout se permettre, des séries "ovnis" comme *Sense8*, *The OA* ou *Dark,* aux séries d'escrocs, et joueront même fièrement aux chevaliers blancs en sauvant des programmes abandonnés par d'autres diffuseurs (*Breaking Bad, Black Mirror*...). Confort total, choix illimité, liberté tous azimuts, bref, toutes les conditions semblent réunies pour conduire à un momentum idéal pour la série. Cela en fut un pour Netflix, en tout cas, avec le succès que l'on sait. Mais la série, elle, qu'a-t-elle gagné de cette nouvelle révolution ?

Le confort consistant à offrir des saisons entières d'une seule salve a diffusé un nouveau mode de vision de la série : le fameux *bingewatching*. L'addiction à la série mute : elle n'est plus liée à une gestion du manque, mais à une forme de boulimie. La pulsation de l'attente s'est muée en aspiration dans un flux narratif, présentant un fort cousinage avec une autre forme d'addiction numérique : celle du *scrolling* sur les réseaux sociaux, où l'on continue même après satiété à faire défiler les contenus. Ce n'est pas pour rien que Reed Hastings, le cofondateur et directeur de Netflix, a pu déclarer que son véritable concurrent, c'était notre sommeil.

Mais au-delà, cette pratique a transformé la façon dont nous regardions ensemble les séries. Là où la diffusion semaine après semaine créait une forme de caisse de résonance sociale et un effet boule de neige autour de la machine à café, dans les cours de récréation ou dans les dîners, le *bingewatching,* en revanche, stérilise cette forme de dynamique collective : le visionnage devient individuel ou se réduit à une viralité sur les réseaux sociaux, où une nouveauté chasse l'autre. De même que le choix proposé par les streamers s'est rapidement mué en hyperchoix à mesure que la production est passée au stade de surproduction dans ce que l'on appelle l'ère de la "Peak TV" : trop de choix finit par paralyser le choix du téléspectateur. Qui, de façon ubuesque, passe parfois plus de temps sur la plateforme à chercher ce qu'il va regarder qu'en temps de visionnage réel.

Quant à la liberté tous azimuts dont jouissent les plateformes, elle a parfois des airs de lâcher prise. Si les HBO et consorts avaient conquis de haute lutte leur liberté créatrice, celle de Netflix, en apesanteur, confine souvent au je-m'en-foutisme narratif, conduisant par manque de nécessité à une forme de "désérialisation" de la série, devenant un long flux fictionnel arythmique de six heures. On note aussi que, sous le rouleau compresseur de l'offre, les risques s'aplanissent et les formats rétrécissent, avec des séries comportant généralement huit voire sept épisodes, réduisant fatalement le spectre des personnages et de leurs univers.

Malins, les créateurs de Netflix apportent dans leurs bagages deux armes de la Silicon Valley : le tout-tout-de-suite – le clic – et le juste-pour-moi – l'algorithme.

Bref, à l'ère du streaming, si la série n'a jamais été autant regardée, elle voit en revanche sa fonction de totem social et de repère culturel fondre pour se dissoudre dans la liquidité du streaming.

Mais il y a aussi que le stream se fait de plus en plus mainstream. Car le paradoxe de Netflix, c'est que malgré toutes ses productions originales, ce sont surtout les rediffusions des anciens succès des vieilles chaînes – les "*comfort shows*" – comme *Suits, Friends* ou *The Office* qui lui offrent ses meilleurs scores.

Et pour ne rien arranger, les plateformes de streaming viennent de faire entrer la publicité dans la bergerie. Que va-t-il advenir quand une série aura l'heur de déplaire à un annonceur ? Alors qu'elles proposent désormais de la téléréalité, du sport, plus de sitcoms, on sent poindre comme un air de convergence des luttes avec les networks. *Back to the basics* ?

À y regarder de près, la révolution technologique du streaming a des allures de contre-révolution culturelle. Ce faisant, la série aura fait une révolution complète sur elle-même, revenant à son point de départ, dans la zone de confort des networks d'avant la sédition du précurseur HBO.

La bonne nouvelle, s'il y en a une, c'est qu'elle est donc prête pour une nouvelle révolution.

Pour aller plus loin dans la révolution des séries, *Pandora's Box: The Greed, Lust, and Lies That Broke Television,* de Peter Biskind (éditions Allen Lane).

Le Guide

Musique

ON DIRAIT LE SUD

L'homme de Denver est parti chercher l'inspiration au Texas.

Par BELKACEM BAHLOULI

Nathaniel Rateliff & The Night Sweats

South of Here

STAX

★★★½

D'EMBLÉE, "David and Goliath", le premier titre du quatrième album de Nathaniel Rateliff & The Night Sweats, vous téléporte vers une époque où jouer réellement, de manière sentie, profonde, était chose courante. Ici, point d'intelligence artificielle, que de l'intelligence tout court, et on peut même pousser jusqu'à "brillant". Très beatlesienne, notamment sa partie d'orgue ultra-vintage, cette chanson-manifeste montre à l'évidence les qualités de songwriter de ce chanteur atypique, originaire de Denver, Colorado. Magnétiques, attrape-esgourdes en diable, les onze titres de *South of Here* transpirent de passion, de guitares carillonnantes et de mélodies imparables. Sur la route depuis plus ➔

ILLUSTRATION DE
ALAIN FRETET

→ NATHANIEL RATELIFF & THE NIGHT SWEATS

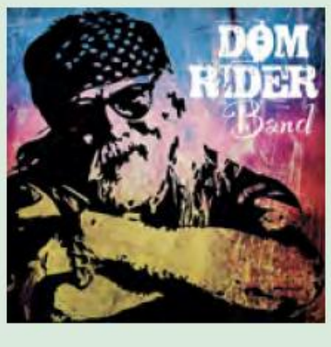
de vingt ans, Nathaniel Rateliff alterne albums solos et intimistes, et en groupe, où la production, ici signée par l'excellent Brad Cook, souligne le son de l'un des plus grands représentants de la scène americana, sans y ajouter d'effets de studio, voire en y alliant une certaine rudesse. Évidemment, ça sonne live à chaque note, captée au studio Sonic Ranch, à El Paso (Texas), dont la pâte sonore et l'ambiance résidentielle ont séduit des artistes aussi divers que Ministry ou Fiona Apple. S'il s'agit d'un voyage intemporel au cœur de la musique américaine, entre rhythm'n'blues, soul, rock, folk et nuances country, les textes, quant à eux, jouent davantage l'introspection que l'exposition. À la manière d'un… Springsteen, cette collection de titres autobiographiques est traversée - comme sur un *Nebraska* joué avec un grand orchestre, cuivres compris - par la quête d'une certaine rédemption. *"Cet album décrit mes combats et mon insécurité, ainsi que des histoires de ma propre vie"*, a expliqué Nathaniel Rateliff à propos de ces nouveaux titres. Et, mieux, le pouvoir d'évocation de cette collection est sublimé par des panoramiques cinématographiques sonores proprement stupéfiants. La richesse des titres, très mid-tempo cependant, montre ici à quel point Rateliff est un auteur brillant et un compositeur de haut vol. Sa voix crue, âpre, au timbre marqué et râpeux, racontant mieux que mille textes une vie qui n'a pas été facile tous les jours, mais qui, enfin, à la quarantaine bien passée, trouve un peu de sérénité, personnelle ou professionnelle. Bien que très rare en France, comme la plupart de ses confrères de l'americana dont les passages ici se comptent sur les doigts de la main, ces nouvelles chansons pourront se transformer en hymne en live, et s'il est annoncé pour un concert unique à Arras, dans le cadre du Main Square Festival, après avoir annulé sa venue l'an dernier, Nathaniel Rateliff reste un *must be seen*, et les Night Sweats vous prouveront que leur nom n'a pas été usurpé. ®

SONIC HIGHWAYS

Robert Jon & The Wreck
Red Moon Rising
JOURNEYMAN
★★★½

ON LAISSERA LE SOIN à quiconque voudra bien s'y coller de philosopher sur le besoin de trouver un héritier au rock sudiste d'antan, mais quitte à lancer les suffrages, on aurait un nom à soumettre. Et tant pis si Robert Jon, le client en question, est californien et qu'il a toujours pris soin de ne pas mettre ses guitares, son piano ou son orgue à l'ancienne dans le même sabot, "velléité" qu'il réaffirme à loisir ici pour son second album sous la coupe du label de Joe Bonamassa (et une pelletée d'autres "self-released" au préalable). À force de s'être tanné le cuir sur les highways de toute sorte, le quintet atteint ici une forme de nouveau plateau - avant le prochain - où solidité, concision et sentiment de facilité ne sont pas les moindres arguments à présenter devant les urnes. **XAVIER BONNET**

Dom Rider Band
Dom Rider Band
ATLANTIDE
★★★½



L'OVNI DU MOIS

Blues-rock et même plus!

POUR UN OVNI, Dom Rider se pose là! Fasciné par le Grand Ouest comme par le delta du Mississippi ou les rues de Chicago, l'homme est un féru de blues et de rhythm'n'blues à l'ancienne. En une dizaine de titres, il décline, sur son second album sobrement intitulé *Dom Rider Band*, toutes les formes de cette musique, sans oublier quelques touches british blues boom : bref tout ce qu'il aime. Et qu'il sert admirablement, entouré d'une brochette de musiciens français au CV hautement chargé : Christophe Deschamps à la batterie, Laurent Cokelaere à la basse, Éric Sauviat à la guitare et Jean-Luc Leonardon aux claviers, sans oublier Pascale Mason aux chœurs! La prise de son, signée Pascal Bomy et effectuée à l'Opus Studio, en Normandie, apporte cette dernière touche d'authenticité, avec une production sobre et redoutablement efficace. **BELKACEM BAHLOULI**

© ROB BLACKHAM - MAX RUIZ

★★★★★ Classique | ★★★★ Excellent | ★★★ OK! | ★★ Mouais… | ★ Euh…

Mr. Big

Ten

FRONTIERS

★★★½

Virtuose!

Actuellement en tournée d'adieux, Mr. Big n'entend pourtant pas raccrocher les gants de sitôt, avec un nouvel album inattendu, sobrement intitulé *Ten*. Le quatuor américain montre qu'il n'a pas perdu son énergie narquoise et aligne 10 titres (11 pour les friands de bonus tracks) énergiques et accrocheurs, allant du boogie entraînant "Good Luck Trying" à la ballade solennelle "The Frame", sans oublier le puissant "Sunday Morning Kinda Girl". Eric Martin se montre toujours vocalement impérial, le guitar hero Paul Gilbert fait toujours des étincelles et Billy Sheehan se montre toujours aussi présent. Sans trop regarder dans le rétroviseur, le supergroupe montre une œuvre réussie et soignée, si bien qu'on peine à croire qu'il soit vraiment sur le départ. **MATHIEU DAVID**

Cigarettes After Sex

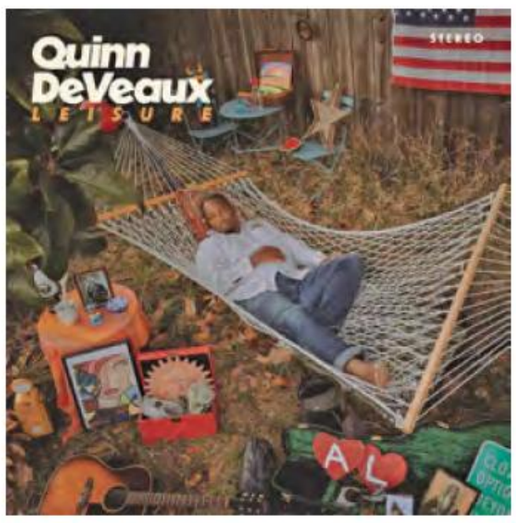
X's

PARTISAN

★★★

Volutes amoureuses

Il est loin, le temps où Greg Gonzalez faisait ses armes dans un groupe metal. Pour le premier album de son projet Cigarettes After Sex, en 2017, il avait mis en place un cahier des charges très précis et quasi immuable jusqu'à aujourd'hui, comme le prouve *X's*: une trame indie pop, des volutes shoegaze, de la réverb' à tout-va et un chant quasi murmuré, d'une douceur n'excluant pas le sex-appeal de ces contes érotiques. Cette marque de fabrique n'a que peu varié, selon le souhait de Gonzalez, qui préfère cultiver la répétition, ou du moins la familiarité, mais raconte cette fois une histoire d'amour de A à Z, déclinant sa peine sur le morceau-titre, "Hot" ou "Tejano Blue". Le succès inattendu rencontré en 2020, suite à un post TikTok, a mué Cigarettes After Sex en un groupe remplissant des stades – le concert prévu à l'Accor Arena, en novembre prochain, a été complet en moins de vingt-quatre heures... Mais sa musique reste toujours aussi intime et planante. Comme on l'aime. **S.R.**



Quinn DeVeaux

Leisure

SOFABURN

★★★

Vintage

Nourri au lait vitaminé du label Chess (Chuck Berry, Bo Diddley), Quinn DeVeaux grandit au début des 70's à quelques miles de Chicago, à Gary, Indiana, symbole du déclin industriel des années Reagan. Depuis, Quinn a bifurqué vers le sud, trouvant refuge à Nashville. Guitariste-chanteur, le songwriter creuse ici son sillon sur un troisième album élégant et maîtrisé, comme une rencontre entre le blue beat soul, le funk du bayou et la country ("Little Bit More"). Côté influences, on est entre de bonnes mains, de Al Green à Muddy Waters. Chez DeVeaux, chaque chanson est à sa place, explosant grâce à une section de cuivres au groove implacable. Avec son grain de voix vintage, âpre et prenant, à la Otis Redding en somme, Quinn nous offre un disque raffiné et éblouissant. **PHILIPPE LANGLEST**

Staples Jr. Singers

Searching

LUAKA BOP

★★★½

Back to blues

David Byrne est décidément un être de bon goût: en témoigne la nouvelle parution de son label Luaka Bop, *Searching*, signée par un trio pour le moins chevronné: les Staples Jr. Singers. Annie Brown Caldwell et les frères Edward et R.C. Brown ont publié leur premier album en 1975, alors qu'ils étaient encore adolescents: *When Do We Get Paid*. Pressé avec leurs économies, il a gagné son statut de disque culte, notamment grâce au succès de sa réédition il y a deux ans, également par Luaka Bop. De quoi les encourager à retourner en studio... ou plutôt dans une minuscule église du Mississippi pour cette épatante démonstration soul-blues. S'y déploient les qualités instrumentales et vocales du trio, le Delta d'une poignante simplicité de "Lost in a World of Sin", le bravache "Don't Need No Doctor", ou encore la complainte conclusive, option frissons dans le dos, de "Get on Board". **SOPHIE ROSEMONT**

Madeleine Peyroux

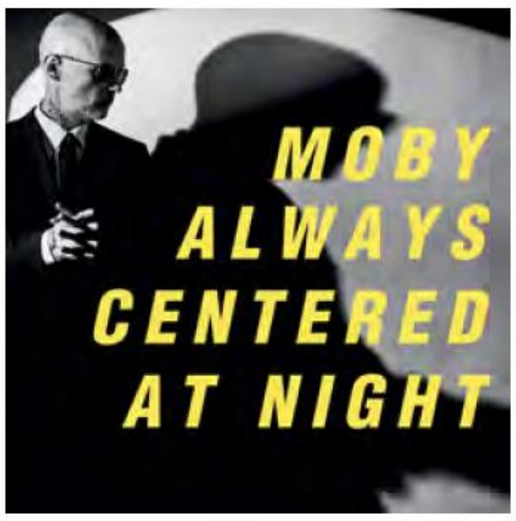
Let's Walk

THIRTY TIGERS

★★★

Pas si simple!

Dame Madeleine est de ces artistes que l'on s'est souvent plu à comparer à des anguilles, que l'image s'avère judicieuse ou pas. En clair? Elle est insaisissable. Une artiste jazz, Madeleine Peyroux? Pas si simple, dans cette virée empruntant tour à tour et avec un appétit évident au gospel, au pop, au rock, au blues, et... au jazz. Dans ce dédale d'humeurs où la voix semblant apaisée retrouve à chaque fois ses petits, c'est à peine si l'on s'étonne de l'entendre enchaîner réflexions sur les nouvelles luttes pour les droits civiques ("Let's Walk") ou les meurtres de George Floyd et autres victimes similaires ("How I Wish"), ses bagarres nocturnes avec quelque insecte nuisible ("Me and the Mosquito") ou les agressions sexuelles ("Nothing Personal"). **XAVIER BONNET**



Moby

Always Centered at Night

BECAUSE

★★★

Entre chien et loup

Depuis 2022, Moby postait régulièrement, sous le nom de code "always centered at night" (sans majuscules, s'il vous plaît) des morceaux collaboratifs avec, dans le désordre, l'icône de R'n'B queer et indie Serpentwithfeet ("On Air"), l'une des voix de la soul jazzy américaine, Lady Blackbird ("Dark Days"), la chanteuse soudanaise Gaidaa ("Transit"), ou encore le crooner de velours José James ("Ache For"). Les voici réunis dans un nouvel album paradoxalement très cohérent, sans doute parce qu'il respecte à la lettre le cahier des charges de Moby: le mélange des genres (de la drum'n'bass au trip hop en passant par le post-rock), des paroles à la fois sociétales et intimes, un espace-temps entre chien et loup et un ADN underground. Réussi! **S.R.**

© DR

Quick Hits

Des retours très attendus et des nouveaux venus : voici ce que l'on écoute ce mois-ci.

Swim Deep
There's a Big Star Outside
Submarine Cat

C'EST AVEC LE TOUJOURS FORMIDABLE Bill Ryder-Jones que le groupe anglais a concocté ce bel écrin de folk teinté de shoegaze – à moins que ce ne soit l'inverse – porté par le chant subtil d'Austin Williams.

★★★½

Unessential Oils
Unessential Oils
Secret City

LA NOUVELLE LUBIE MUSICALE de Warren Spicer, meneur du groupe de rock alternatif canadien Plants and Animals, se partage entre folk orchestral et jazz malin, et s'avère tant cathartique que réconfortante.

★★★

Sam Morton
Daffodils & Dirt
XL/Wagram

DÉJÀ FASCINANTE sur grand écran, l'actrice anglaise l'est aussi au micro, entourée de la musique du cofondateur du label XL, Richard Russell. Entre rock et trip hop, elle se raconte, et c'est très beau.

★★★

Aquaserge
La Fin de l'économie
CRAMMED/PIAS

TOUJOURS À GÉOMÉTRIE VARIABLE, le collectif revient avec douze titres électrifiants, au psychédélisme ludique et poétique, et porte haut les drapeaux d'une pop française plus rock que jamais.

★★★

Jessica Pratt
Here Is the Pitch
City Slang

ENTRE FOLK et exotica, absolument rétro mais jamais désuet, le nouvel album de la musicienne californienne transcende ses angoisses et la voit prendre pleine possession de son chant. Superbe.

★★★

Walt Disco
The Warping
Lucky Number

TOUJOURS DRAMA QUEEN, le groupe écossais affirme le talent de songwriter et d'interprète de James Potter, avec un second album glam et groovy enregistré au studio de Phil Manzanera, de Roxy Music.

★★½

Everyone's Getting Involved: A Tribute Album
Stop Making Sense
City Slang

40 ANS, ÇA SE FÊTE. Norah Jones, Toro Y Moi, The National, Miley Cyrus ou Lorde : beau casting pour rendre hommage, tout en tentant de renouveler le propos, à cet album culte du groupe new-yorkais.

★★½

Grace Cummings
Ramona
ATO/Pias

C'EST DANS LE STUDIO BOISÉ de Jonathan Wilson que la musicienne australienne a enregistré ce superbe troisième album, qui la voit déployer toutes ses démonstrations pop-folk et un timbre impressionnant.

★★½

Angélica Garcia
Gemelo
Partisan

MAJORITAIREMENT CHANTÉE EN ESPAGNOL, cette perle indie pop de l'Américaine d'origines mexicaine et salvadorienne affirme son engagement féministe et son refus des étiquettes sonores.

★★½

Alex Izenberg
Alex Izenberg & the Exiles
Domino

PRÉSERVANT SON APPROCHE PHILOSOPHIQUE, le folkeux californien excelle dans de fastueuses compositions, soulignées de pedal steel, et s'illustre notamment dans ses "Dreams of Déjà Vu".

★★★

SÉLECTION : SOPHIE ROSEMONT

POST MODERN

FUTURES GÉNÉRATIONS

Bring Me the Horizon

Post Human: Nex Gen

SONY

★★★★

ANNONCÉ POUR 2023, le nouvel effort de Bring Me the Horizon débarque enfin, disponible en son 360 sur les plateformes numériques. Aussi, malgré le départ de Jordan Fish, claviériste, producteur et architecte sonore de la formation pendant dix ans, le metal en fusion et les grandes caractéristiques esthétiques sont présentes : aucune erreur sur la marchandise !
Et ce projet surprend, tant il porte loin l'art des pop-métalleux de Sheffield ! Si, en 2020, le visionnaire *Survival Horror*, premier disque du concept en quatre parties *Post Human*, évoquait une pandémie avant même l'irruption du Covid, *Nex Gen* porte un regard dur sur le futur, malgré quelques nuances d'espoir. Le son à l'avenant et la prod énormissime soulignent un songwriting stupéfiant. **ABEL CORROYER**

© SONY MUSIC - ALVIN CHUA - DR

Bring Me the Horizon

JAZZ

Teddy Edwards-Howard McGhee

Together Again!!!!

CRAFT

1961. Le trompettiste Howard McGhee prend le chemin des studios après une longue période au fond du trou due à d'encombrants problèmes de drogue. Ce pionnier du be-bop, sideman de Charlie Parker durant les années 1940, retrouve alors un des vieux complices de cette époque, le saxophoniste Teddy Edwards (son fameux *Duel,* avec Dexter Gordon), le temps d'un album en quintet, avec Phineas Newborn au piano. En six titres incandescents, dont les mémorables reprises de "Perhaps", de Charlie Parker, et de "Misty", d'Eroll Garner, McGhee va se remettre en selle, et graver sur la lancée un *Maggie's Back in Town!!* plein de promesses (également réédité ces temps-ci par Craft Recordings). Malheureusement, ce retour sera fugace et il faudra attendre la fin des seventies, après cette parenthèse enchantée, pour revoir le trompettiste au top... **PHILIPPE BLANCHET**

Flukten

Flukten

ODIN/GRAPPA

Hans Hulbækmo, batteur et tête pensante de ce brillant quartet norvégien (il signe six des huit compositions de cet album), donne volontiers le ton : *"Je suis probablement assez inspiré par Ornette Coleman, Henry Threadgill et Paul Motian, par l'atmosphère que leur musique crée, ou peut-être juste la perception que j'en ai."* Sur des compositions volontairement axées sur les mélodies, dont une rythmique disciplinée se fait la garante, la saxophoniste Hanna Paulsberg et le guitariste Marius Klovning, tous deux souvent vibrionnants, se livrent à d'acrobatiques improvisations, développant un jazz contrasté et détendu, penchant vers une passionnante avant-garde sans pour autant perdre de vue des racines plus rangées et classiques. Un billet pour Oslo. **P.B.**

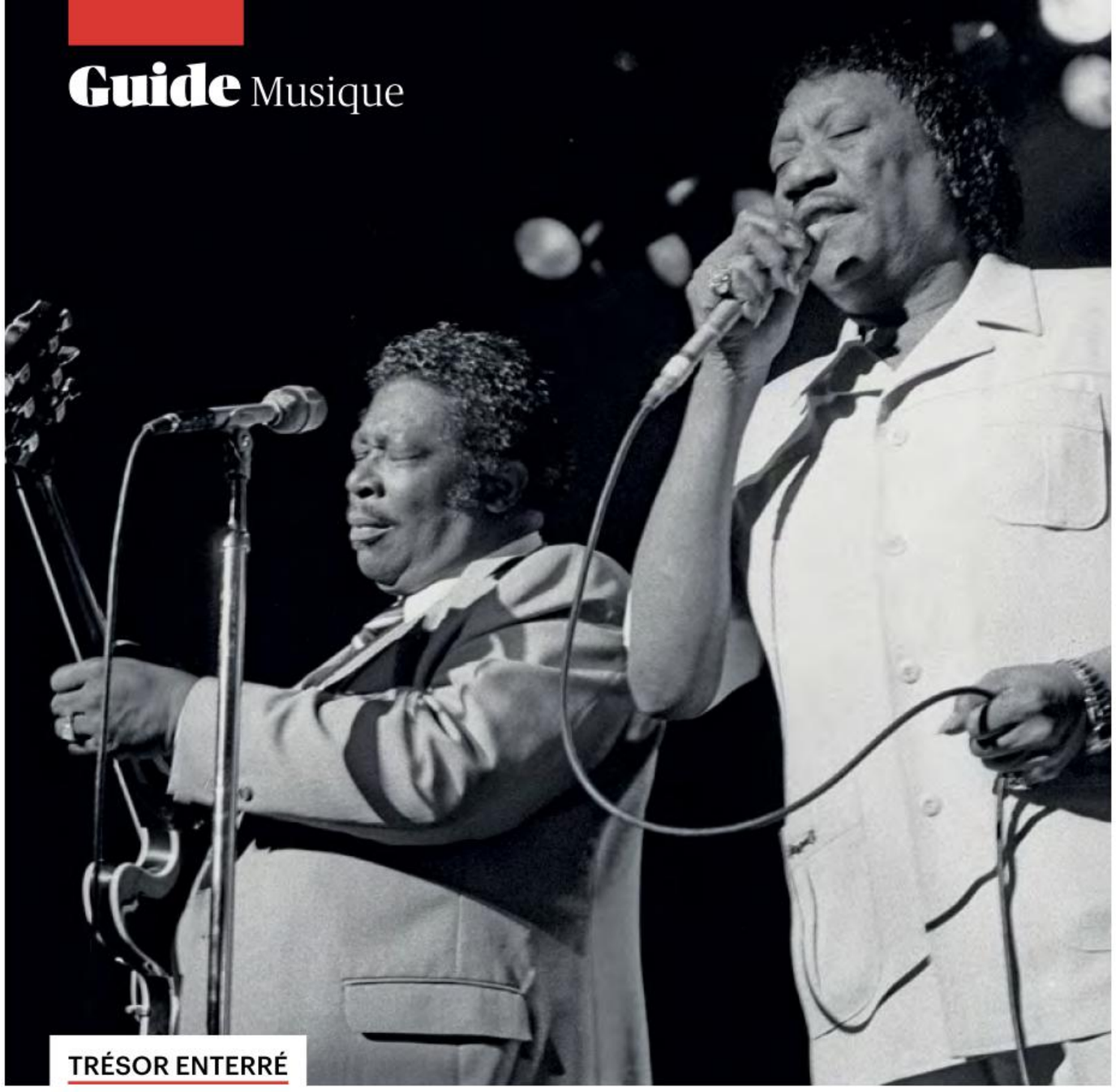
Nduduzo Makhathini

uNomkhubulwane

BLUE NOTE

En moins de quatre ans (depuis qu'il a signé sur Blue Note), le pianiste Nduduzo Makhathini s'est imposé au-delà des frontières de son pays comme une des voix emblématiques d'un jazz sud-africain riche depuis des lustres en personnalités et en porte-drapeaux. Ce troisième album, aux allures de manifeste, devrait accentuer un peu encore son influence et son aura. Avec *uNomkhubulwane*, ce grand musicien, mais aussi guérisseur et éducateur, plonge dans ses racines *zulu,* et plus généralement dans le terreau de l'histoire africaine, pour en tirer une expérience spirituelle, frisant le mystique (le fantôme d'un Pharoah Sanders plane parfois sur ce personnage aussi flamboyant que charismatique) et jeter un pont entre l'essence même d'une musique traditionnelle et un jazz venu d'outre-Atlantique, pour beaucoup plus familier. Profond et habité. **P.B.**

© DR



TRÉSOR ENTERRÉ

West Coast Blues

Viscéralement attaché à son Tennessee natal, Bobby Bland a enregistré, à Los Angeles, trois albums avec la crème des musiciens de la ville. **Par BERTRAND DEVEAUD**

POUR BEAUCOUP, C'ÉTAIT LE MEILLEUR. *"Otis Redding et Sam Cooke étaient mes modèles. Mais le plus cool, c'était Bobby Bland"*, disait Rod Stewart lorsqu'on l'interrogeait sur ses influences. *"Un maître, mon héros"*, selon Mick Hucknall, le leader de Simply Red, qui lui a consacré un album hommage (*Tribute to Bobby*, 2008). *"L'une de mes principales inspirations"*, a précisé Van Morrison. Un concert de louanges pour cet artiste qui a su, sans doute mieux que personne, mélanger la soul, le blues et le gospel avec une telle aisance. Mais jamais il n'aura obtenu auprès du public la notoriété qu'il méritait, laissant ses pairs – Ray Charles, Marvin Gaye, James Brown ou Johnnie Taylor – lui passer devant. Le succès, pourtant, il l'a connu. Par intermittence…

Né le 27 janvier 1930 dans la ville agricole de Rosemark (Tennessee), le petit Robert est élevé par sa mère, son père ayant abandonné le foyer à sa naissance. Une enfance très pauvre, qui l'oblige à quitter l'école dès le plus jeune âge pour travailler dans les champs de coton. Une vie sans avenir. Il ne sait ni lire ni écrire, mais il a une voix. À Memphis, il chante dans des groupes de gospel et fréquente les clubs de Beale Street (l'artère musicale de la ville), où il croise B.B. King *(lire encadré)*, Junior Parker et Johnny Ace. Son nom apparaît pour la première fois sur disque en 1951 chez Chess, puis il signe avec le label Duke. Il attendra l'année 1957 pour connaître son premier succès, "Further on Up the Road" (n° 1 des charts R'n'B, n° 43 au Billboard 100). Jusqu'au début des années 1960, il grave une demi-douzaine d'albums ponctués de hits ("I'll Take Care of You", "I Pity the Fool", "Don't Cry no More", "That's the Way Love Is"), bien que cantonnés à la catégorie rhythm'n'blues. Le petit gamin illettré qui transpirait dans les plantations est aujourd'hui un chanteur de grande classe. Certains le présentent comme le "Sinatra du blues", d'autres comme le "Nat King Cole de la soul". Malgré sa réputation, il reste éloigné du marché mainstream, et les années qui suivent sont décevantes. Il fait une dépression, se met à boire, ses disques se vendent moins bien.

Début des années 1970. L'ère est plutôt à la pop, au folk et au rock psychédélique. Mais le nom de Bobby "Blue" Bland reste une valeur marchande. Lorsque ABC Records rachète le label Duke, auquel il est contractuellement lié, Bobby fait partie du deal. Le problème, c'est qu'il n'a rien publié depuis quatre ans et qu'il faut une bonne raison pour le faire sortir de son Tennessee natal. ABC va s'occuper de tout. Pris totalement en charge, Bobby est envoyé à Los Angeles.

Le producteur Steve Barri (Steely Dan, Rufus & Chaka Khan, Dusty Springfield) et l'arrangeur Michael Omartian (Loggins & Messina, Diana Ross, The Four Tops) sont là pour l'accueillir. Avec une mission : lui ouvrir les portes du Billboard. Bobby est alors mis dans les meilleures conditions. Hébergement luxueux, enregistrement aux studios ABC de Beverly Blvd, auteurs-compositeurs haut de gamme (Gerry Goffin/Barry Goldberg, Leon Russell, David Clayton-Thomas), le gratin des musiciens de la côte ouest (Larry Carlton, Dean Parks, Wilton Felder, Ed Greene, Ernie Watts). Un monde nouveau pour le soul-bluesman des faubourgs de Memphis. *His California Album* est enregistré au printemps 1973. *"Je ne savais pas trop à quoi m'attendre*, avait déclaré Bobby à l'époque. *Ça a été un gros changement. Mais je suis très content du résultat. C'est un disque plus grand public. J'espère qu'il m'ouvrira de nouveaux horizons."*

Bien que critiqué par les puristes (*"arrangements trop léchés"* selon le journaliste blues, Bill Dahl), *His California Album* est une indéniable réussite. Avec de formidables chansons ("This Time I'm Gone for God", "Up and Down World", "Goin' Down Slow"), que Bobby interprète avec classe.

Pour la première fois depuis dix ans, l'album réintègre le Billboard 200 (19 semaines d'affilée). *Dreamer* sort l'année suivante, produit avec la même équipe, encore plus abouti, notamment grâce à des titres comme "Ain't No Love in the Heart of the City" (repris par Whitesnake et Jay-Z), "I Wouldn't Treat a Dog" et "Yolanda". Trois ans plus tard, Bobby Bland conclut son aventure californienne avec *Reflections in Blue*, aux ventes plus modestes. Après un écart dans le disco-funk (*I Feel Good, I Feel Fine*, MCA, 1979), il revient à ses racines, sur ses terres, et sort plusieurs albums plus confidentiels sur le label Malaco. Son dernier opus est publié en 2003. Mais il continue de se produire sur scène jusqu'à son dernier souffle. Bobby Blue Bland meurt le 23 juin 2013, chez lui, dans ce Tennessee qu'il aimait tant. ®

B.B. King, l'ami

Ils se sont rencontrés en 1947, à Memphis, et depuis, ils ne sont plus quittés. Bobby Bland et B.B. King étaient plus que des amis, presque des frères. *"Entre nous, c'était évident dès le commencement"*, racontait King, se remémorant leurs débuts ensemble dans les Beale Streeters, à Memphis, en passant par l'enregistrement de *His California Album* (1973), leurs deux live en duo, *Together for the First Time… Live* (1974) et *Together Again… Live* (1976), et l'intronisation de Bobby Bland au Rock & Roll Hall of Fame (1992), avec un discours émouvant de B.B. : *"Bobby est le meilleur chanteur capable d'interpréter n'importe quelle chanson et de la transcender."* Jusqu'à leur disparition, à deux ans d'intervalle (2013-2015), les deux amis étaient restés très proches.

© MICHAEL OCHS ARCHIVES - DAVID CORIO/GETTY IMAGES

Can

Live in Aston 1977

MUTE/SPOON

★★★½

Radio Can

Irmin Schmidt avait déjà un peu vendu la mèche il y a quelques mois dans ces mêmes colonnes *(cf. nº 161)*: *"Le cinquième disque de la série sera un concert dont nous avons retrouvé les bandes il y a peu de temps et qui est considéré par certains comme le meilleur show que Can ait jamais interprété."* Ce set, donné le 4 mars 1977 à l'université Aston, offre un excellent condensé des digressions live de Can, mais propose, du fait de l'arrivée du bassiste Rosko Gee, une nouvelle dimension musicale. Ainsi libéré de la basse qu'il ne jouait que par défaut, Holger Czukay intègre sur scène différentes gammes de sons électroniques en background, tels que ces "*radiophonics cats*" du titre "Eins", dont le rythme hard-funk préfigure quatre ans avant, mine de rien, l'afrobeat de Brian Eno et de David Byrne. **DENIS ROULLEAU**

Sister Rosetta Tharpe

Live in France: The 1966 Concert in Limoges

DEEP DIGS/ELEMENTAL

★★★★

Down by the Vienne

Si trois quarts de siècle à peu de chose près n'ont toujours pas réussi à légiférer sur la véritable identité du papa du rock'n'roll – Elvis? Chuck? (Little) Richard? Bill (Haley)? –, pour ce qui est de sa maman, les choses sont déjà beaucoup plus claires. Certes, préférer rattacher la dame aux écoles blues et gospel ne pourra avoir que du sens. Son jeu de guitare pose quelques bases dont sauront s'inspirer certains chantres de la distorsion. Sept ans avant sa disparition, elle en apporte l'illustration saisissante via ce document sonore totalement inédit et capté pour la radio à l'auditorium de Limoges en novembre 1966, remasterisé pour l'occasion. Rien que pour ce "Down by the Riverside" fiévreux à souhait ou ce "Nobody's Fault But Mine" en guise de conclusion, c'est bel et bien de porcelaine qu'il est question ici. **XAVIER BONNET**

Paul McCartney & Wings

One Hand Clapping

PANTHÉON/UNIVERSAL

★★★★

Légendaire!

Enregistré à Abbey Road durant l'été 1974, en marge d'un documentaire demeuré inédit, ce live en studio s'est imposé comme l'un des bootlegs les plus célèbres de McCartney au temps des Wings. Son officialisation tardive permet de savourer enfin, et dans les meilleures conditions, cette impressionnante salve de chansons (32!) mises en boîte par l'ex-Beatles avec son groupe, au moment où *Band on the Run* caracole au sommet des charts. Aux nombreux titres de son répertoire solo ("Jet", "Live and Let Die" et autres "Maybe I'm Amazed") s'ajoutent une poignée de morceaux de l'époque des "Fab Four" – "Let It Be", "Blackbird" ou encore un meddley "The Long and Winding Road"/"Lady Madonna". Mais aussi quelques reprises bien senties de rock'n'roll 50's: "Twenty Flight Rock", "Peggy Sue" et "I'm Gonna Love You Too". Un must. **ALAIN GOUVRION**

© DR

THE ROLLING STONES

Jumpin' Jack Flash

Nous sommes en 1968, et le groupe sort Their Satanic Majesties Request, qualifié de faiblard par Mick Jagger. Mais, avec Keith, ils décident de sortir un single qui tue.

Par PHILIPPE BARBOT

EN CE PETIT MATIN DE FÉVRIER 1968, il pleut à verse dans le comté de Sussex, sur la côte sud-est de l'Angleterre. À l'abri dans le manoir de Redlands récemment acquis par Keith Richards, Mick Jagger est sur le point de s'endormir, après une nuit passée à travailler avec son fidèle compère. Mais un bruit attire son attention, comme des clapotis de bottes dans des flaques d'eau. *"T'inquiète,* le rassure Keith, *c'est juste Jack qui gambade, Jumping Jack!" "Flash!",* rétorque alors Mick, avec sa célèbre moue narquoise. L'histoire du rock, et l'histoire tout court, retiendront donc que le nommé Jack Dyer, jardinier de son état, a été l'involontaire héros d'une des plus célèbres chansons du prestigieux groupe britannique nommé les Rolling Stones. "Jumpin' Jack Flash", ou la renaissance d'un orchestre qui semblait à court d'idées, englué dans la mode psychédélique de l'époque.

Leur dernier album, *Their Satanic Majesties Request*, paru quelques mois avant, n'avait nullement bouleversé les foules, mais surtout provoqué le départ précipité de leur producteur-manager historique, Andrew Loog Oldham, obligeant les Stones à terminer eux-mêmes le boulot. Comme l'avouera plus tard Mick, seules deux chansons ("She's a Rainbow" et "2000 Light Years From Home") surnageront vraiment du lot. N'en déplaise à Brian Jones (qui ne tardera pas à déclarer forfait), assez d'arrangements tarabiscotés, clavecin, thérémine et autres mignardises, retour au vrai rock!

Pour ce faire, on appelle à la rescousse le jeune Jimmy Miller, déjà producteur du Spencer Davis Group, de Traffic et de Spooky Tooth, qui déclarera d'emblée : *"Je veux simplement les aider à retrouver leur talent originel et leurs racines blues. Il faut que les Stones redeviennent les Stones!"*

C'est fort de cette "nouvelle" optique que le groupe décide de se remettre au turbin. Justement, il y a cette histoire de jardinier, un truc inachevé pour lequel Richards a esquissé quelques accords et un bout de texte complété par Jagger. Dès le mois d'avril, le groupe commence l'enregistrement du titre aux studios Olympic de Barnes, dans la banlieue de Londres. Le fameux riff du morceau serait né d'une trouvaille technique de Keith : enregistrer sa guitare acoustique Gibson Hummingbird jouée en *open tuning* de ré dans un magnétophone à cassettes, ajouter une seconde guitare accordée différemment (en "Nashville tuning" pour les spécialistes) et repasser le tout dans un ampli avec un effet de distorsion. Un peu compliqué mais, à l'en croire, efficace… Comme le texte, qui fut l'objet de multiples et confuses explications.

Jagger lui-même (après tout, il en est l'auteur) a réfuté toutes les interprétations tendant à y voir une évocation de la drogue ou à y discerner une satire de l'industrie musicale. Dans une interview donnée à *Rolling Stone,* en 1995, il révélera que les paroles lui ont été inspirées dans un moment de dépression : *"À l'époque, je me sentais vraiment misérable, j'avais expérimenté toutes sortes de trucs et exploré trop de mauvaises voies. La chanson parle de ça, comment se tirer de ces impasses, comment essayer de s'en sortir. Rien à voir avec la paix, l'amour et les fleurs…"*

Les exégètes ajouteront qu'on peut y voir aussi une sorte d'hymne destiné à tous ceux qui se sentent prisonniers d'une vie monotone et cherchent un moyen d'en briser la routine. Pourquoi pas…

Publiée en single le 24 mai 1968 (avec "Child of the Moon" en face B), la chanson fut interprétée live deux semaines avant, à l'occasion d'une distribution de prix décernés par le magazine *New Musical Express*, à l'Empire Pool (futures Arènes) de Wembley. Ce fut aussi la dernière apparition publique de Brian Jones avec les Stones. Comme d'habitude, le morceau fut signé Jagger-Richards, ce que contesta, mais un peu tard, Bill Wyman dans ses mémoires, *Stone Alone*, publiées en 1990. Selon le bassiste, le fameux riff serait né d'une improvisation entre Charlie Watts, Brian Jones et lui-même au piano, en attendant l'arrivée des deux autres dans le studio. Ce qui n'empêchera nullement Keith d'exprimer à plusieurs reprises la jouissance par lui ressentie dès l'attaque du morceau : *"C'est comme une sorte de turbo, vous démarrez le riff et c'est lui qui se met à jouer de vous. À chaque fois, j'ai l'impression d'être en lévitation."* Depuis, le guitariste s'est fait une spécialité de ce style de jeu en *open tuning* sur cinq cordes.

La chanson fut illustrée de deux vidéos réalisées par Michael Lindsay-Hogg, l'une filmée à l'occasion du *Rock and Roll Circus*, l'autre exhibant les Stones maquillés et peinturlurés. Elle a été reprise par de nombreux artistes, dont Aretha Franklin (version produite par Richards lui-même), Tina Turner, Johnny Winter ou Motörhead. Un film avec Whoopi Goldberg lui a même emprunté son titre. Morceau le plus joué sur scène par les Stones, "Jumpin' Jack Flash" est évidemment l'un de leurs tubes les plus connus, à égalité avec "(I Can't Get No) Satisfaction". Tout ça à cause d'un jardinier bruyant… *"Its a gas, gas, gas"*, c'est le pied, non ?

© DR

Deep Purple

=1

EARMUSIC

★★★½

Medley de Proust

Increvable, Deep Purple continue sa route vers les confins du rock. Si la plupart des membres sont septuagénaires, un nouveau venu vient faire baisser la moyenne d'âge : Simon McBride. Immédiatement intégré aux jams qui ont servi de base à ce nouvel album, le guitariste insuffle riffs et personnalité au disque, donnant ainsi un coup de polish bienvenu aux Britanniques. Il en résulte un *=1* riche, puissant et inattendu, avec un "Pictures of You" qui ne dissimule pas son intensité, sans oublier un "Bleeding Obvious" qui présente des relents Uriah Heep bien sentis. L'interprétation est de mise, avec le feeling palpable de Ian Gillan et le groove retentissant de la section rythmique. Affichant une envie sans faille et un cœur à l'ouvrage plaisant, le quintet communique un enthousiasme inébranlable.

MATHIEU DAVID

T-Bone Burnett

The Other Side

VERVE FORECAST

★★★★

Maître d'œuvre

Pas loin de vingt ans qu'il ne s'était plus essayé à l'exercice de l'album "dit" solo (*The True False Identity,* 2006). En tout cas pour ce qui concerne un disque de chansons et à dominante acoustique, plus volontiers accaparé entretemps qu'il était par le ciselage au plus fin de bandes originales de films ou à la confection au moins aussi minutieuse de projets expérimentaux. Et autant vous épargner la liste que le bonhomme aura pu produire sur la période et avant celle-ci. Car pourquoi alors ne pas remonter jusqu'à cette Rolling Thunder Revue dylanienne auquel il participa en 1975 ? Dans une veine country-folk soyeuse, Burnett met donc toute son expérience et son sens musical au service d'une douzaine de nouveaux titres. Vu son carnet d'adresses cossu, il aurait pu convoquer la terre entière. C'est pourtant en petit comité (Rosanne Cash ici, le groupe Lucius là, etc.) ou seul qu'il décline son miel sonore, mâtiné d'observations et réflexions qui se refusent au désabusé.

XAVIER BONNET

Dani

Attention départ

WARNER/PARLOPHONE

★★★½

Dani posthume

Ce titre, elle l'avait validé avant de tirer sa toute dernière révérence, à l'été 2022. Et sa confiance, elle l'avait totalement accordée à la guitariste Émilie Marsh, avec qui elle collaborait depuis quelques années et qui travaillait déjà avec elle sur *Attention départ*. Pour confectionner cet ultime album, elle s'est entourée d'Édith Fambuena (qui avait déjà fait des merveilles sur le disque posthume d'Alain Bashung) et de Jill Caplan, qui signe une grande partie des paroles. Ici, la joie de vivre domine, incarnée par le timbre délicieusement rauque de Dani. On retient la power pop contagieuse de "Tout est vrai", les riffs incisifs de "Nina Simone" ("*À la casse, la vie normale*", on plussoie) ou encore le superbe "Rouge", à la réalisation soignée d'Étienne Daho.

SOPHIE ROSEMONT

© DR

LIVE REPORT

Cordon blues

Finir sa tournée d'adieux à domicile s'imposait naturellement. Le Chicago Blues Festival ne pouvait dès lors fournir que le cadre idéal à un Buddy Guy aux anges.

Par XAVIER BONNET

CERTES, des expériences passées nous ont appris à rester prudents quand le terme "tournée d'adieux" nous est agité sous les naseaux (Scorpions, si vous nous entendez…). On ne se risquerait pourtant pas à l'imaginer repartir à nouveau sur les routes alors qu'il soufflera fin juillet ses 88 bougies. L'imaginer pointer son nez pour investir plus ou moins à l'improviste l'espace séparant les tables du Legend's, le club de South Wabash dont il est le taulier depuis 1989, empoignant une guitare par la même occasion, pourquoi pas. Mais pas davantage. Le Damn Right Farewell Tour, qui avait vu notre vénérable bluesman sillonner l'Europe l'an dernier, se devait de s'offrir une conclusion de poids, un ultime écrin. Bon, pas tout à fait l'ultime levée non plus, puisqu'une bonne trentaine de dates supplémentaires verront le sieur George Guy à l'état civil traîner son barda du Kansas à l'Arizona, de la Caroline du Sud à la Floride, de l'Alabama à la Californie, et ce jusqu'à début septembre.

Il n'empêche. En ce dimanche dans les travées du Jay Pritzker Pavilion, ce n'est pas "juste" la clôture de l'édition 2024 du Chicago Blues Festival que la ville vient commémorer. Et quand, à quelques minutes de son entrée en scène, une prise de micro par une porte-parole de la mairie de Chicago annonce avoir décrété ce 9 juin 2024 "Buddy Guy Day", pas la moindre réserve n'est manifestée parmi les quelque 11 000 spectateurs présents. "*Tant que je verrai autant de sourires sur les visages qui me font face, je garderai le cap*", en profitera pour lâcher le récipiendaire de l'honneur qui lui est fait.

Des sourires, jusqu'aux oreilles souvent, il y en aura ben d'autres pendant les soixante-quinze minutes d'un show qui ne réserve plus guère de surprises. Pas d'hier en effet que Buddy Guy a décidé de placer ses concerts sous le signe du divertissement à tous crins. Les mouvements de bassin suggestifs feront donc rapidement leur apparition, comme cette guitare frottée contre l'entrejambe. Quand notre octogénaire ne se lance pas pour une énième fois dans la narration de ses jeunes années, lorsque et comment le coton était récolté dès le lever du soleil et ne cessait de l'être que quand ce dernier décidait de se coucher. Des histoires, Buddy Guy prend d'évidence un malin plaisir à en raconter entre les chansons, pendant parfois aussi, dont certaines pourraient aisément engendrer des réunions plénières houleuses lors d'une convention féministe. Mais quand Buddy Guy se souvient qu'agresser les cordes d'une guitare électrique a construit son identité – et un peu sa place dans la grande tambouille du blues et du Chicago blues en particulier –, tous les… outrages volent aussitôt en éclats. Peu importe même le titre qui bénéficie du moment, un morceau de son propre catalogue comme ce "Skin Deep", qui ressemble pourtant furieusement au "Purple Rain" de Prince dans sa déclinaison, ou une reprise de l'inamovible "Hoochie Coochie Man" de Muddy Waters ou Willie Dixon, avec qui il a si souvent croisé le fer, dans un club de la ville ou lors d'une cession dans la salle-couloir des Chess Records, dans le Southside, à une vingtaine de minutes de là. Un set décousu ? Là encore, tout le monde en accepte l'augure. Ce soir, il s'agit moins de "juger" du musicien que de profiter du statut de légende qui l'accompagne, de l'histoire de cet urban blues dont il incarne la seconde génération. De profiter avant tout de sa présence, de ses sourires à lui, radieux, goguenards. Et quand il se décide à descendre de scène pour fendre la foule, c'est un homme qui fait soudain corps au sens propre avec une ville qui redouble de fierté quant à son héritage musical. La communion est totale, toutes générations confondues, jusqu'aux plus jeunes, à l'instar de ce gamin devant lequel Guy s'arrête, attrape le doigt pour lui faire jouer le riff de "Beat It" de Michael Jackson. Paillettes dans les yeux garanties au-delà du timide "*Thank you*" balbutié par le pré-ado. Plus loin, c'est le "Sunshine of Your Love" de Cream qui sortira du doigt d'un plus ancien furtivement emprunté de la même façon.

Il s'agit avant tout de profiter de sa présence, et du statut de légende du blues qui l'accompagne.

La soirée pouvait alors tirer vers sa fin, le temps d'une jam à laquelle n'allaient pas se faire prier de participer les guitares des frangins Wayne et Ronnie Baker Brooks (les fils de Lonnie Brooks), celle de Greg Guy en digne héritier-héritière de son géniteur, l'harmonica de Billy Branch et la voix tonitruante de Shemekia Copeland, qui officiait en tête d'affiche de la première soirée du festival deux jours plus tôt – et qui prenait Buddy Guy de cours en l'enlaçant d'une de ses jambes… généreuses, alors qu'il entamait le "Big Leg Woman" de Muddy Waters. Ce sera désormais à eux, à d'autres avec eux, d'entretenir la flamme, de continuer à porter le message entonné ce soir avec une ferveur forcément un peu particulière : *keep the blues alive!*

© JEREMYCHANPHOTOGRAPHY/GETTY IMAGES

Avec Dieu à nos côtés

Il avait juré que l'on ne l'y reprendrait plus avec la scène. Le constat est sans appel : Eric Clapton a bien fait de changer d'avis. **Par XAVIER BONNET**

OUI, LUI AUSSI AVAIT DIT que c'en était fini des tournées. Et puis les guitares devaient s'ennuyer. On dira ça comme ça…

Pas grand monde en tout cas pour se plaindre de ce revirement parmi la foule des grands soirs qui s'engouffre dans ces Arènes de Nîmes toujours aussi impressionnantes… que venteuses. C'est donc un Clapton précautionneux, Fender aux couleurs du drapeau palestinien à l'épaule, qui débarque, vêtu d'une redingote bleue qui lui descend jusque sur les pieds, augmentée d'une casquette enfilée dès l'entame du second titre de la soirée, ce "Key to the Highway" dont il a presque fait oublier son créateur originel, Charles Segar.

Pas l'idéal pour "lancer" une ambiance ? Peut-être. Mais comme une forme de recueillement semble l'avoir emporté dans les travées.

Certes, Clapton n'a jamais été un grand communicant. Et quand, par le passé, il s'est mis à communiquer, ça n'a pas toujours été pour dire des choses sensées. On ne va pas ressortir les vieux dossiers mais le casier n'est pas exactement vierge en la matière. Comme à son habitude, il s'en tiendra donc à quelques mots entre les titres, un "*Merci*" ou "*Thank you*" et puis basta… Pas grave là non plus, car quand les mains et les doigts parlent pour lui, ça va encore très bien ! Ce sont alors, encore et toujours, des notes tout en fluidité qui s'enchaînent, se déversent telle une fontaine de jouvence, quand elles ne sont pas accompagnées par un solo ciselé de Tim Carmon à l'orgue Hammond sur ce "Badge" creamien. On en viendrait presque à regretter que la section acoustique arrive si tôt dans la soirée, quitte à réviser un brin son jugement avec ce "Golden Ring" faussement paisible et insidieusement envoûtant, l'emportant sur les accents countrysants d'un "Back Home" ou limite cabaret de "Nobody Knows When You're Down and Out", bien plus que ce "Tears in Heaven" - le plus "smartphonisé" de la soirée, à égalité avec "Cocaine" plus tard -, avec lequel on aura toujours eu du mal pour toutes sortes de raisons.

Un concert de Clapton est toujours un voyage au pays du blues.

Le retour à l'électrique, avec cette intro de "Got to Get It Better" rageuse derrière les effets de wah-wah, sera là pour nous rappeler qu'avec Clapton, les… dominos peuvent toujours retomber du bon côté et que l'on n'est jamais à l'abri qu'il abandonne ses airs de pépère tranquille semblant revenu de tout. Dommage alors que l'élan soit coupé par un solo de batterie démonstratif. À moins que l'idée ait été d'en garder sous le coude pour cette triple salve blues de très haute volée ("That's All Right", "Cross Road Blues", "Little Queen of Spades") et de claquer un quasi ultime solo sur l'incontournable "Cocaine".

Hier comme aujourd'hui, un concert de Clapton, trop court ou pas, reste un voyage où l'on croise Willie Dixon, Muddy Waters, Jack Bruce, Ginger Baker, Duane Allman, Bobby Whitlock, Jimmy Rogers ou Robert Johnson. Bo Diddley certains soirs le temps du rappel ("Sunshine of Your Love" lui sera préféré à Nîmes). Leur souvenir en tout cas. Un voyage qui ne peut que donner envie de s'y laisser embarquer. Une dernière fois. À moins bien sûr que les guitares ne s'ennuient à nouveau…

AGENDA CONCERTS-FESTIVALS

Des rendez-vous pour tout le monde, pour tous les goûts et dans tous les styles ! **Par SAMUEL REGNARD**

COGNAC BLUES PASSIONS

Chrissie Hynde, des Pretenders

2-6/7 - **Cognac (16)**

Cette année, à Cognac, un cru des plus éclectiques ! Au programme, une journée entièrement féminine avec les Pretenders, Fatoumata Diawara ou encore Brittany Davis. D'autres grandes figures internationales seront là, comme Deep Purple, Gloria Gaynor et Rival Sons ; on pense aussi à The Inspector Cluzo, Delgres, Yodelice et bien d'autres. Ne manquez pas non plus le Tribute to Calvin Russell, icône de la scène d'Austin. Cerise sur le gâteau : la création d'une scène en partenariat avec *Rolling Stone* ! Un nouvel événement qui permettra de découvrir en toute intimité des artistes présents sur les scènes principales, lesquels donneront des showcases uniques et des interviews en public, en compagnie des journalistes de la rédaction.

STEVE HACKETT
1/7 - **Paris** - Grand Rex

ALVVAYS
2/7 - **Paris** - Élysée-Montmartre

GARY CLARK, JR.
2/7 - **Paris** - Salle Pleyel

ROYAL BLOOD
2/7 - **Rouen** - 106
3/7 - **Lille** - Aéronef

TEENAGE WRIST
2/7 - **Paris** - Petit Bain

TY SEGALL
2/7 - **Lille** - Aéronef

FAT WHITE FAMILY
3/7 - **Tourcoing** - Grand Mix
5/7 - **Clermont-Ferrand** - Coopérative de mai

WOLFMOTHER
3/7 - **Biarritz** - Atabal
4/7 - **Ramonville** - Bikini
5/7 - **Nort-sur-Erdre** - Nuit de l'Erdre

NASHVILLE PUSSY
3/7 - **Lyon** - Rock N' Eat
7/7 - **Dijon** - Craft Beer Pub
9/7 - **Saint-Jean-de-Védas** - Secret Place
10/7 - **Marseille** - Molotov

PAOLO NUTINI
3/7 - **Ramonville** - Bikini
9/7 - **Caluire-et-Cuire** - Radiant Bellevue

MYLES KENNEDY

23/11 - **Paris** - Cabaret sauvage

Le chanteur originaire de Boston, Massachusetts, sera de retour en France, le 23 novembre prochain. Après avoir fait sensation avec Slash, au mois d'avril, il viendra présenter son troisième album solo, *The Art of Letting Go*, dont la sortie est annoncée pour le 11 octobre prochain, et qui fera suite à *Year of the Tiger* (2018) et *The Ides of March* (2021). À ne pas manquer.

EMILY KING
4/7 - **Paris** - Trabendo

HOT MULLIGAN
4/7 - **Paris** - Backstage By the Mill

WOLFMOTHER + THE PICTUREBOOKS
4/7 - **Ramonville** - Bikini

HELLFEST

27-30/6 - **Clisson (44)**

Que dire, si ce n'est que le rendez-vous annuel des metalleux s'annonce tonitruant ! Retrouvez, parmi les têtes d'affiche de cette nouvelle édition, Avenged Sevenfold, qui présente l'inattendu *Life Is But a Dream…* ; Machine Head, qui fera son retour après douze ans sans Hellfest et en profitera pour jouer des extraits de *Øf Kingdøm and Crøwn* ; Metallica, déjà présent pour clôturer la double édition de 2022 ; et Foo Fighters, qui foulera pour la première fois la scène de Clisson. D'autres noms au programme, bien sûr, dont Tom Morello, guitariste de Rage Against the Machine et d'Audioslave, qui s'y produira pour la première fois en solo. Il en sera de même pour Corey Taylor, qui avait déjà été invité avec Slipknot et Stone Sour. L'affiche monumentale à découvrir en détail sur rollingstone.fr.

Metallica

© JILL FURMANOVSKI - TIM SACCENTI - CHUCK BRUEKMAN

NICK MASON
4/7 - **Paris** - Olympia

LEE FIELDS
5/7 - **Ramonville** - Bikini
8/7 - **Paris** -
Café de la Danse

PAUL CUT
5/7 - **Paris** - Sacré

GARBAGE
6/7 - **Paris** - Grand Rex

JANELLE MONÁE
7/7 - **Boulogne-Billancourt**
- Seine musicale

KEVIN MORBY
7/7 - **Lille** - Aéronef
8/7 - **Dijon** - Vapeur
9/7 - **Paris** - Trianon

PAULA TAPE
7/7 - **Nantes** - Macadam

SIMPLE PLAN
8/7 - **Caluire-et-Cuire** -
Radiant Bellevue

THE BREEDERS
9/7 - **Paris** - Cigale

DEHD
9/7 - **Paris** - Maroquinerie

BAD RELIGION
10/7 - **Paris** -
Élysée-Montmartre

RODRIGO Y GABRIELA
10/7 - **Clermont-Ferrand** -
Coopérative de mai

LEE RITENOUR
13/7 - **Paris** - New Morning

CROCODILES
13/7 - **Marseille** - Molotov

CAT POWER
15-16/7 - **Paris** -
Théâtre des Folies Bergères

CHRIS ISAAK
16/7 - **Paris** - Salle Pleyel

BAXTER DURY
16/7 - **Biarritz** - Atabal
17/7 - **Ramonville** - Bikini
18/7 - **La Rochelle** - Sirène

THE SILENCERS
19/7 - **Évian-les-Bains** -
Scènes estivales

THREE BIRDS WHISPER
21/7 - **Besançon** -
Guinguette

MIKE LOVE
21/7 - **Marseille** - Molotov

WAXAHATCHEE
22/7 - **Paris** - Maroquinerie

NIGHT BEATS
24/7 - **Marseille** - Molotov

THE CAT EMPIRE
25/7 - **Ramonville** - Bikini

Matmatah

INTERCELTIQUE DE LORIENT

10-18/8 - **Lorient (56)**

Près de 300 spectacles, répartis sur pas moins de 12 scènes… Le festival célébrant la culture celtique est de retour avec des têtes d'affiche très attendues. On compte sur la présence de Matmatah, fer de lance du rock breton, qui ne manquera pas lors de cette prochaine édition de présenter des morceaux de l'excellent *Miscellanées Bissextiles*, son dernier album studio. Ne manquez pas non plus les cultissimes et inusables Soldat Louis et leurs chansons festives, en parfaite adéquation avec l'ambiance de l'événement lorientais. L'international sera également à l'honneur, avec la venue du chanteur asturien Rodrigo Cuevas, du groupe irlando-américain Cherish the Ladies, ou encore le groupe de musique traditionnelle irlandaise, The Bothy Band. Sans oublier le grand retour du trop rare joueur de gaïta asturien, Carlos Nuñez, qui sera sur scène le 15 août. La jeunesse sera mise en avant lors de la grande parade des nations celtes, à l'Interceltic Music Camp, aux Horizons celtiques et, bien évidemment, tout le long du festival.

ELDORADO AMERICANA FESTIVAL

7/9 - **Vancé (72)**

Un festival de musiques américaines… en France ! Et à deux heures de la capitale, en plus. La première édition du Eldorado Americana Festival se dévoile, en compagnie de Dylan LeBlanc, les Lowland Brothers, Emily Nenni, Jackson & Levi Scribner et bien d'autres encore… Une belle affiche, qui n'a pas encore dévoilé toutes ses surprises. *Rolling Stone*, en tout cas, répondra présent !

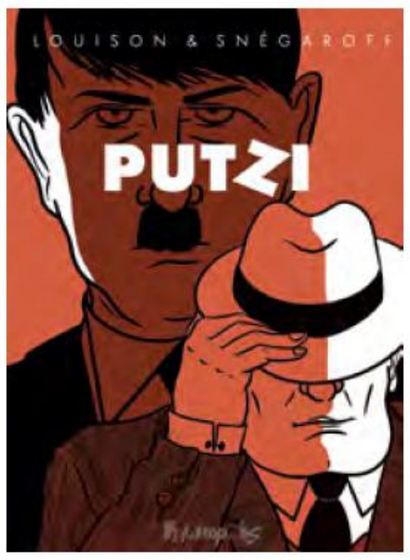
Dylan LeBlanc

© ALYSSE GAFKJEN - FESTIVAL DU BOUT DU MONDE

B.D.

VALSE AVEC PUTZI

Le destin du confident d'Hitler raconté par l'historien Thomas Snégaroff. Un roman adapté par Louison.



Putzi
RÉCIT Thomas Snégaroff
ADAPTATION ET DESSIN Louison
ÉDITIONS FUTUROPOLIS
★★★½

Marchand d'art excentrique dans le New York bohème des années 1910, Ernst Hanfstaengl dit "Putzi", rêvait d'honneurs et d'une alliance entre l'Allemagne et les États-Unis, ses deux patries. Fasciné par le Führer, jalousé par Goebbels et Göring, il n'obtint cependant que disgrâce.

PAR LORAINE ADAM

Qu'est-ce qui vous a intéressé chez Putzi ?
Thomas Snégaroff : Au départ, je voulais écrire un essai d'histoire sur les nazis américains, largement un angle mort de l'histoire américaine. À mesure que j'avançais dans mes recherches, je ne cessais de tomber sur Putzi qui, en tant que chef du département de la presse étrangère d'Hitler, était l'interface entre les journalistes américains et ce dernier. Son parcours est à ce point fascinant que l'essai est devenu un roman sur ce personnage hors du commun qui a tenté, en vain, de convaincre Hitler de s'allier aux États-Unis.

Et qu'avez-vous découvert lors de vos recherches ?
Il est le seul à avoir été le confident d'Hitler, puis l'informateur de Roosevelt ! Un parcours hallucinant qui met en lumière des aspects fondamentaux de l'époque. La fascination qu'Hitler pouvait exercer, l'ostracisme des compagnons des premières luttes, le terreau fertile pour les idées fascistes aux États-Unis. J'ai trouvé une note manuscrite de Putzi, écrite en 1938. Alors en Angleterre, ostracisé par Goebbels, il rêvait de revenir en Allemagne. Un mot d'Hitler et il revient. Une nuit, il se lève et écrit en français : *"C'est ma vie A.H."* Je n'en revenais pas. Un pan de la psyché de ce personnage si difficile à cerner se révélait sous mes yeux.

Comment avez-vous rencontré Louison ?
Je connaissais son travail, notamment son livre sur François Hollande que j'avais trouvé génial. Elle a lu *Putzi* et c'est devenu assez évident qu'une adaptation graphique pourrait être formidable, car cette histoire est aussi ultra... graphique ! L'enjeu aussi est de toucher un nouveau public, intéressé par l'histoire mais plus éloigné du roman dans sa forme classique.

En quoi la BD est-elle différente du roman ?
Elle donne à voir ce que je ne peux que suggérer ou décrire. L'intrigue resserrée donne une intensité et une nervosité nouvelle. Et puis les images du Madison Square Garden recouvert de croix gammées, par le talent de Louison, c'est quand même un sacré truc ! J'ai adoré suivre l'évolution de son travail, les esquisses, le choix des couleurs, qui est hyper-important dans le récit.

C'est votre premier pas dans le 9e art ?
C'est assez dingue comme sentiment. Je ne suis pas un dévoreur de BD, mais j'aime en lire. Disons que c'est une découverte tardive, adulte. J'aime Étienne Davodeau, Mathieu Sapin, Jirō Taniguchi ou Art Spiegelman. J'aimerais bien adapter *Little Rock 1957,* un essai publié il y a huit ans. Et que je vais d'ailleurs interpréter sur scène pendant le festival d'Avignon. Je trouverais ça génial de raconter de trois manières différentes cette histoire de ségrégation raciale qui me touche beaucoup.

D'où vient votre intérêt pour les États-Unis ?
Sans doute parce que je suis un gamin des années 1980, perfusé de culture américaine... En devenant adulte, j'ai voulu aller voir derrière le rideau, là où se cachent les secrets de la démocratie américaine. D'où mon travail sur Kennedy, sur *Little Rock 1957,* sur *Star Wars,* ou encore sur Putzi !

Trump, désormais condamné, peut-il être réélu ?
Oui ! Le simple fait de ne pas savoir si c'est une bonne ou une mauvaise chose pour lui en dit long sur l'état de la démocratie américaine ! Cette élection risque d'être la plus violente de l'histoire. Et son sort ne scellera pas celui de l'Amérique. Les années à venir seront très-très instables.

***Putzi* était votre premier roman historique...**
Depuis, j'ai publié *Les vies rêvées de la baronne d'Oettingen,* qui plonge dans le Paris artistique de la Belle Époque à travers l'existence d'une femme incroyablement libre et totalement oubliée aujourd'hui, même si elle fut, à la veille de la Première Guerre mondiale, l'une des figures de l'avant-garde culturelle ! Tiens, ça pourrait aussi donner une belle BD... ®

© FUTUROPOLIS

EXPÉRIENCE PRINCIÈRE

Prince Xperience, dans la tête du génie

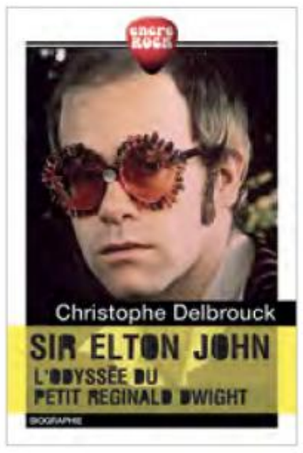
AUTEUR Ersin Leibowitch

ÉDITIONS HORS COLLECTION

★★★

"JE SUIS QUELQUE CHOSE que vous ne comprendrez jamais." C'est sur ces mots de Prince que le journaliste Ersin Leibowitch ouvre son livre qui, pourtant, cherche à en brosser le portrait le plus intelligible, ouvrant plusieurs portes sur la personnalité fascinante du "Kid de Minneapolis". Il remonte donc aux sources d'une enfance marquée par un syndrome d'abandon, un perfectionnisme maladif remontant à l'adolescence, le refus d'être catégorisé, voire ostracisé, en tant qu'"artiste noir"... Le tout en construisant *"l'homme studio"* qu'il était, et qui lui a permis de transcender la pop dans ce qu'elle a de plus riche et d'éclectique. Et de devenir un artiste à qui on ne pouvait rien refuser. Jusqu'à son décès par overdose de ces tristes opioïdes qui auront causé la perte de tant de ses compatriotes, Leibowitch déroule un récit qui, biographique, n'exclut pas une certaine subjectivité. Ainsi, il (s')interroge, soumet des hypothèses, insiste sur des scènes précises de l'existence de Prince. Et signe, pour célébrer les 40 ans de *Purple Rain,* une bien nommée *Prince Xperience.* **SOPHIE ROSEMONT**

ELTON DE A À Z



Sir Elton John, l'odyssée du petit Reginald Dwight

AUTEUR Christophe Delbrouck

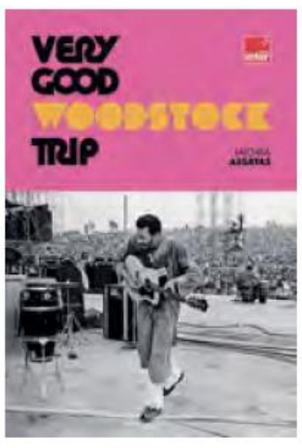
ÉDITIONS ENCRE ROCK

★★½

LE 8 JUILLET 2023, Elton John faisait ses adieux à la scène. Mais continue de se faire entendre, au piano chez les Stones, ou en BO de comédie musicale... La légende n'est pas près de pâlir. D'autant qu'elle est entretenue par une vie digne d'un roman, que déroule ici Christophe Delbrouck, auteur prolifique de livres sur Frank Zappa, Fleetwood Mac ou le rock anglais. Du petit Reginald cabossé affectivement et peu sûr de son charme, au charismatique Sir Elton John, star planétaire d'un rock qui put froisser certains puristes mais à la popularité galvanisante, cette biographie puisant dans les mémoires du musicien anglais se lit avec aisance. Et nous rappelle les grands éclats des *seventies* comme les terribles années sida qui ont marqué Elton John, les costumes flamboyants en toutes circonstances et les cures de désintoxication. Sans oublier des tubes à la pelle grâce à des atouts ici résumés: *"Une formation solide de pianiste, un talent inné pour le chant, un sens mélodique exacerbé et un amour immodéré pour toute la musique afro-américaine."* **S.R.**

WOODSTOCK STORY

***"ON A TOUT PRÉVU POUR LE RÊVE** et trop peu pour la réalité."* Il y a quelques années, l'une des grandes fiertés de la critique rock made in France avait dédié un bel ouvrage au phénomène de Woodstock. Depuis, Michka Assayas est allé jusqu'à consacrer une série d'été sur France Inter, retraçant la chronologie et le contexte des deux festivals, dont les textes enrichissent cette réédition en format roman, plus abordable. Le Woodstock de 1969 bénéficie d'une large pagination, les performances étant illustrées par des témoignages et décryptées avec minutie, de Richie Havens à Santana, de Ravi Shankar à Joan Baez, du Grateful Dead à Jimi Hendrix. Dopé à l'acide et à l'ecstasy, le cru 1999 est un "very bad trip" raconté jour après jour. Le fantasme des promoteurs y tourne aussi au cauchemar, agressions sexuelles incluses: *"Une certaine masculinité triomphante, sans limites et sans complexes, a jeté là ses derniers feux."* De quoi rendre le pâturage de Woodstock circa 1969 plus beau encore, malgré ses intempéries. Un passionnant récit... à lire sans modération! **S.R.**



Very Good Woodstock Trip

AUTEUR Michka Assayas

ÉDITIONS FRANCE INTER/ GM

★★★

DRAME À LA PLAGE

The Beach Boys, Smile

AUTEUR Diego Gil

ÉDITIONS DISCOGONIE/ DENSITÉ

★★★

VASTE SUJET que l'album maudit d'un Brian Wilson au bord de la crise de nerfs, *Smile,* qui projette des zones d'ombre sur la légende solaire des Beach Boys. Ce dont a conscience Diego Gil, déjà auteur d'un essai sur les messages cachés du rock, et qui analyse les méandres d'un disque via trois codes couleurs. Vert pour "Smiley Smile", bleu pour "Brian Wilson Presents Smile", rouge pour "Smile Sessions", dont la chronologie d'enregistrement est scrupuleusement suivie. D'où une grande liberté de lecture pour ce nouveau volume de la collection Discogonie, qui détaille les affres créatives de Brian Wilson malgré l'alliance avec Van Dyke Parks, l'antagoniste désigné Mike Love, la fascination pour les Beatles... et une "symphonie éclatée" en un puzzle énigmatique dans lequel on se retrouve néanmoins, guidé à travers les paroles, les instrumentations et les harmonies vocales des Beach Boys. Histoire d'*"entrevoir autant les contradictions et les fractures que les moments suspendus d'une œuvre magistrale"*. Mission accomplie. **S.R.**

© DR

Livres

PARADIS PERDUS

Avec cet ambitieux roman, James Lee Burke reste plus que jamais, à 87 ans, un des grands maîtres du Southern Noir.

PAR PHILIPPE BLANCHET

“IL Y A BIEN DES ANNÉES, vagabonder à travers l’Ouest américain promettait un sacré spectacle. Courir le long d’un wagon couvert, le cœur battant la chamade, balancer votre sac de marin et votre guitare à l’intérieur et sauter pour les rejoindre puis, deux heures après, dévaler la ligne continentale de partage des eaux, la tête étourdie par le manque d’oxygène, tandis que les grizzlys bondissaient le long des wagons de céréales. La porte latérale du Pullman ne coûtait pas un cent, et quel spectacle : la lune orange au-dessus d’un champ de blé du Kansas ; la brume iridescente s’élevant des arroseurs à roulettes ; le grondement d’un torrent au fond d’un canyon.”

Printemps 1962. En attendant d’être un jour peut-être écrivain, le jeune Texan Aaron Holland Broussard bourlingue à travers le pays, baluchon à l’épaule, Gibson J.50 en bandoulière, à la manière d’un Woody Guthrie. Sautant d’un wagon, à l’entrée de Denver, le jeune homme trouve un boulot de journalier dans une exploitation agricole du côté de Trinidad, Colorado. D’emblée le couple de fermiers, qui a perdu un fils de l’âge d’Aaron, apprécie ce garçon droit, honnête et courageux. Pour couronner le tout, en ville, Aaron tombe amoureux d’une jeune étudiante, Joanne McDuffy. Mais tout n’est pas rose ni fleur bleue dans ce coin du Colorado. Et Aaron ne tarde pas à le découvrir, en se faisant au passage de sérieux ennemis. Après une violente baston nocturne à la sortie d’un bar, le Texan est la cible de la vindicte du plus puissant propriétaire terrien du coin, un type brutal et tyrannique, flanqué d’un fils teigneux et à moitié dégénéré, vite suspecté de meurtres sordides. Pour couronner le tout, Aaron s’oppose frontalement à un prof louche de Joanne, qui joue de son aura pour profiter de l’étudiante, lui taper de l’argent et lui imposer la présence, devant chez elle, d’une bande de hippies défoncés, entassés dans les entrailles d’un bus cradingue. Même le paradis devient parfois un enfer…

On a souvent insisté sur les ressemblances qu’il existait entre James Lee Burke et Dave Robicheaux, le héros de la plus fameuse saga romanesque de ce grand écrivain du Sud (plus d’une vingtaine de volumes). Il est vrai que les analogies entre l’auteur et son personnage sont nombreuses : même sensibilité humaniste, même communion avec la nature, même délicatesse sudiste, et même part obscure, faite de *blackouts,* de pétages de plombs et de violences, provoqués pendant des années par un lourd alcoolisme. On pourrait en dire autant des liens qui unissent aujourd’hui Burke à Aaron Holland Broussard, sorte de version rajeunie du romancier. Avec *Un autre éden,* et dans le prolongement de son roman noir précédent, *Les Jaloux* (qui sort en poche au même moment), James Lee Burke, à 87 ans, se trouve un nouveau double pour revenir avec nostalgie, mais aussi avec une certaine tristesse, sur ses années de jeunesse. Une époque magnifique à vivre, où *“la musique était partout. Dixieland, Brubeck, le R’n’B, le swing, la country, le rock’n’roll, Bird”*, mais éphémère, où le trip “Peace and Love” allait bientôt commencer à se craqueler et où les grandes illusions étaient sur le point de s’évanouir en âcres fumées.

Grand livre. Immense écrivain. ®

Un autre éden

AUTEUR James Lee Burke

ÉDITIONS RIVAGES

★★★★

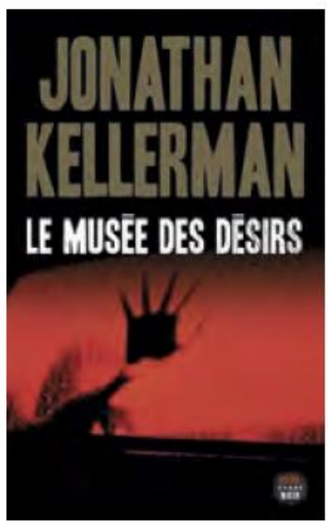
© ROBERT CLARK

LA LOI DE LA JUNGLE

Quand le sort d'un anthropologue, en Afrique, ressemble de plus en plus à celui du chimpanzé mâle qu'il est censé étudier.

La Part sauvage
AUTEUR Ferran Guallar
ÉDITIONS GALLMEISTER
★★★½

PAUL MURRAY EST ANTHROPOLOGUE, spécialisé dans l'étude des chimpanzés. Il dirige un centre de recherche au cœur de l'Afrique, "*petit paradis pour naturaliste et doux rêveurs*" à la lisière d'une forêt profonde. Le scientifique suit tout spécialement un vieux singe, Seejo, jadis mâle alpha, aujourd'hui détrôné par des congénères plus jeunes. Il note régulièrement le comportement d'une bête exclue du groupe, vulnérable et parfois agressée. Mais il n'y a pas que Seejo qui soit menacé. La forêt entière est à la merci d'une puissante et brutale industrie minière corrompant les autorités locales, et défiant le travail de l'équipe de l'anthropologue : tout comme Seejo, Paul Murray est un homme en danger… Ferran Guallar, né à Barcelone en 1968, connaît bien le terrain qu'il arpente dans ce livre. Impliqué dans un programme de conservation de la nature et d'éducation environnementale, cet activiste a longtemps travaillé en Afrique, théâtre de cette tragique histoire. Il signe avec ce roman intense et dérangeant un formidable thriller, politique et écolo, traversé de fulgurantes violences et de sombres trahisons, ainsi qu'une réflexion originale plongeant jusqu'aux racines les plus profondes de notre part sauvage. Animal, on est mal… **P.B.**



Le Musée des désirs
AUTEUR Jonathan Kellerman
ÉDITIONS SEUIL
★★★★

AU LENDEMAIN d'une fête dans un manoir de Canyon Drive, un homme de ménage s'approche d'une Lincoln blanche garée dans le parc de la propriété. À l'intérieur de la limousine, il découvre avec stupeur quatre cadavres. Débarqués sur les lieux peu de temps après, l'inspecteur du LAPD, Milo Sturgis, et son complice, le psychiatre Alex Delaware, font face à un mystère : outre le chauffeur, tué d'une balle dans la tête, les autres victimes, deux jeunes hommes et une femme plus âgée, ont été exécutées de manières différentes, et ne semblent pas reliées entre elles par aucun lien connu. De quoi brouiller un peu plus encore les fils d'une affaire qui s'annonce velue. Mais les flics de Beverly Hills en ont vu d'autres… C'est devenu un rituel. Quand viennent les vacances, Jonathan Kellerman débarque avec une nouvelle enquête de son duo de choc Delaware-Sturgis sous le bras. Et généralement, on ne s'ennuie pas ! Si vous ne devez glisser qu'un seul polar dans votre valise cet été, ce *Musée des désirs* devrait faire l'affaire, et vous offrir, outre quelques mystères glacés, une visite guidée de Downtown LA et ses environs aux petits oignons. **P.B.**

© ANNA OSOWSKA

DANS UN FAR WEST SAUVAGE, Ross McEwen est un bandit de grand chemin original. Lorsqu'il braque le magasin d'une bourgade du Nouveau-Mexique, qui fait aussi office de banque, ce jovial cowboy fait ça tout en douceur, avant de filer vers la corne du Texas à travers des paysages sauvages et désertiques, et pour le moins hostiles. Mais, très rapidement, le desperado trouve toutes ses issues bloquées par Pat Garrett et ses hommes, partis à sa poursuite. Épuisé, mort de soif, il débarque alors dans une cabane où une famille de Mexicains atteinte de diphtérie est en train de mourir. Sans hésiter, McEwen va tout faire pour les sauver… Considéré comme un des vingt-cinq meilleurs westerns de tous les temps (et adapté à l'écran par Alfred E. Green, en 1948 : *3000 $ mort ou vif*), ce court roman est la première des œuvres de Eugene Manlove Rhodes (1869-1934) – grand écrivain d'un Ouest qu'il connut de près durant sa jeunesse – à être aujourd'hui traduite en France. Un petit bijou. **P.B.**

Pasó Por Aquí
AUTEUR Eugene Manlove Rhodes
ÉDITIONS ACTES SUD
★★★½

Le Vertige de la vitesse
AUTEUR Enzo Ferrari
ÉDITIONS SÉGUIER
★★★

IL RÊVAIT DE DEVENIR chanteur d'opéra, mais il n'avait ni voix ni oreille. Alors il se tourna vers d'autres musiques, grandioses et assourdissantes, celles – reconnaissables entre mille – de ses bolides rouges frappés d'un cheval cabré… Pilote de course, puis génial constructeur, Enzo Ferrari fonde en 1929 sa mythique écurie Scuderia, à Modène, pour devenir, avec les meilleurs ingénieurs, le patron de la plus prestigieuse marque de voitures de course et de sport, du côté de Maranello, son royaume. Ces mémoires truffés d'anecdotes (écrits par le "Commendatore" à l'aube des *sixties*), où l'on croise pêle-mêle Mussolini, Sagan et Rossellini, racontent cette bruyante saga. **P.B.**

À CHACUN d'entre nous ses classiques : *Serpico, Le Parrain, Scarface, L'Impasse*… il n'y a que l'embarras du choix tant la filmographie d'Al Pacino, file le tournis. Dans cette biographie, précise et détaillée, Ludovic Girard, réalisateur, scénariste et critique, spécialiste du Nouvel Hollywood, revient sur les étapes de la carrière de cet acteur complet (et complexe), gamin du Bronx élevé au biberon du théâtre Off-Broadway à l'aube des années 1960 pour devenir, moins d'une décennie plus tard, la star que l'on connaît. Une somme. **P.B.**

Al Pacino, le grand jeu
AUTEUR Ludovic Girard
ÉDITIONS GM/CARLOTTA
★★★

On rermarquera quelques scènes d'anthologie dans des décors grandioses.

Cinéma

À L'OUEST, DU NIVEAU !

Avec le premier volet d'une tétralogique consacrée à la conquête de l'Ouest, Kevin Costner retrouve la caméra et des hautes ambitions western.

PAR SOPHIE ROSEMONT

DÈS L'INTRODUCTION DU FILM, où l'on voit trois colons se faire tuer sur le territoire apache qu'ils envisagent d'occuper, s'impose cette obstination américaine : pourquoi la conquête de l'Ouest ? C'est cette interrogation qui fournit le fil narratif d'*Horizon*, épopée découpée en quatre films d'environ trois heures. Un projet titanesque tramé depuis plus de vingt ans par Kevin Costner, qui est allé jusqu'à hypothéquer sa propriété pour financer, à hauteur de 100 millions de dollars, cette saga traversant les grands paysages américains. Lesquels font partie des atouts du bien nommé *Horizon* : plaines à perte de vue, déserts d'or et falaises rougeoyantes, vallées recouvertes de fleurs jaunes, montagnes enneigées bardées de sapin.

Au milieu coulent des rivières, et s'érigent des camps de colons. Qui, parfois, sont mis à feu et à sang par des autochtones qui refusent l'invasion. Et, sans porter de jugement, attentif au ressenti de chacun, aussi complexe soit-il, Costner nous fait visiter l'intérieur de ces villes préfabriquées comme peu l'avaient fait auparavant. Quand l'American Dream tourne au cauchemar, c'est par la faute d'enjeux personnels face à la mort annoncée d'une civilisation, celle des autochtones. S'ils ont tué, c'est leur extermination qui est désormais en marche. Ce cercle mortel est retranscrit par un Costner passionné, qui, s'il bénéficie d'une photographie hyper-élégante et d'une intention certaine de cinéaste, peine à condenser les événements et les personnages qui s'accumulent. Aucune unité de temps, de lieu ou de décor. Nous sommes vingt ans avant, pendant et après la guerre de Sécession. On avance entre les roches et la neige. Sous nos yeux, évoluent la veuve d'un colon assassiné lors d'un massacre commis par les Apaches, une autre qui tente d'assassiner son amant violent avant de fuir, son bébé sous le bras. Un cow-boy de passage se retrouve mêlé à la recherche de celle-ci… tout en tombant amoureux d'une prostituée. Sans oublier un orphelin qui veut venger ses parents, un chef amérindien déboussolé face aux ambitions de ses jeunes mâles, une fratrie de pré-*white trash* tant criminelle que dysfonctionnelle. Et, pendant ce temps-là, une longue file de chariots s'achemine vers Horizon. Fantasme urbain dont le dépliant publicitaire est sans cesse convoqué, jusqu'à la conclusion pour le moins décevante de ces trois heures : une fastidieuse bande-annonce des chapitres à venir. De quoi s'interroger sur la pertinence d'un format sériel… Néanmoins, les maladresses d'*Horizon* sont facilement pardonnées. Si le mélo s'invite ici et là, c'est un galvanisant souffle romanesque qui porte cette conquête de l'Ouest, soustraite à toute analyse manichéenne. Et le casting assure. Costner en tête : derrière la caméra, qui a décidé de prendre son temps sans se priver du moindre regard. Et dans un rôle qui lui ressemble : un loup solitaire plus sensible qu'on voudrait bien le croire. Sans cesse questionné par le chaos qu'a représenté la naissance de ces États (des)unis si irascibles, il en offre un copieux portrait, doté de facettes les moins reluisantes comme les plus glorieuses. ®

Horizon

SORTIE	3 JUILLET
RÉALISATION	Kevin Costner
CASTING	Kevin Costner, Sienna Miller, Sam Worthington

★★★

© METROPOLITAN FILM & VIDEO

AU BOUT DU COMTE

Le Comte de Monte-Cristo

SORTIE 28 JUIN

RÉALISATION Matthieu Delaporte et Alexandre de La Patellière

CASTING Pierre Niney, Bastien Bouillon, Anaïs Demoustier

★★★

APRÈS AVOIR ENGRANGÉ DES MILLIONS d'entrées grâce à leur adaptation au cinéma des *Trois Mousquetaires*, les scénaristes (et ici réalisateurs) Matthieu Delaporte et Alexandre de La Patellière remettent le couvert avec Alexandre Dumas. Et c'est encore mieux. Sans doute parce que *Le Comte de Monte-Cristo* est le roman dans lequel Dumas s'est le plus investi, et que ce qu'il y raconte résonne toujours aujourd'hui. Pour faire court : accusé à tort d'un sombre complot bonapartiste, trahi par ses proches, Edmond Dantès (Pierre Niney) est jeté, le jour de son mariage avec Mercédès (Anaïs Demoustier), dans les geôles du château d'If. Lorsqu'il réussit à s'évader et à trouver le trésor que son voisin de cellule lui avait indiqué, il met à exécution une vengeance mise en scène. L'action et les émotions sont si intenses que l'on ne s'ennuie pas une seconde pendant les… trois heures. Niney traverse avec pugnacité les décennies et les épreuves, met en lumière toute la complexité de son personnage. Et le spectacle n'en est que plus savoureux. **S.R.**

Bastien Bouillon, Anaïs Demoustier et Pierre Niney

SYD STORY

Have You Got It Yet? The Story of Syd Barrett and Pink Floyd

SORTIE 12 JUILLET (EN COFFRET DVD)

RÉALISATION Roddy Bogawa, Storm Thorgerson

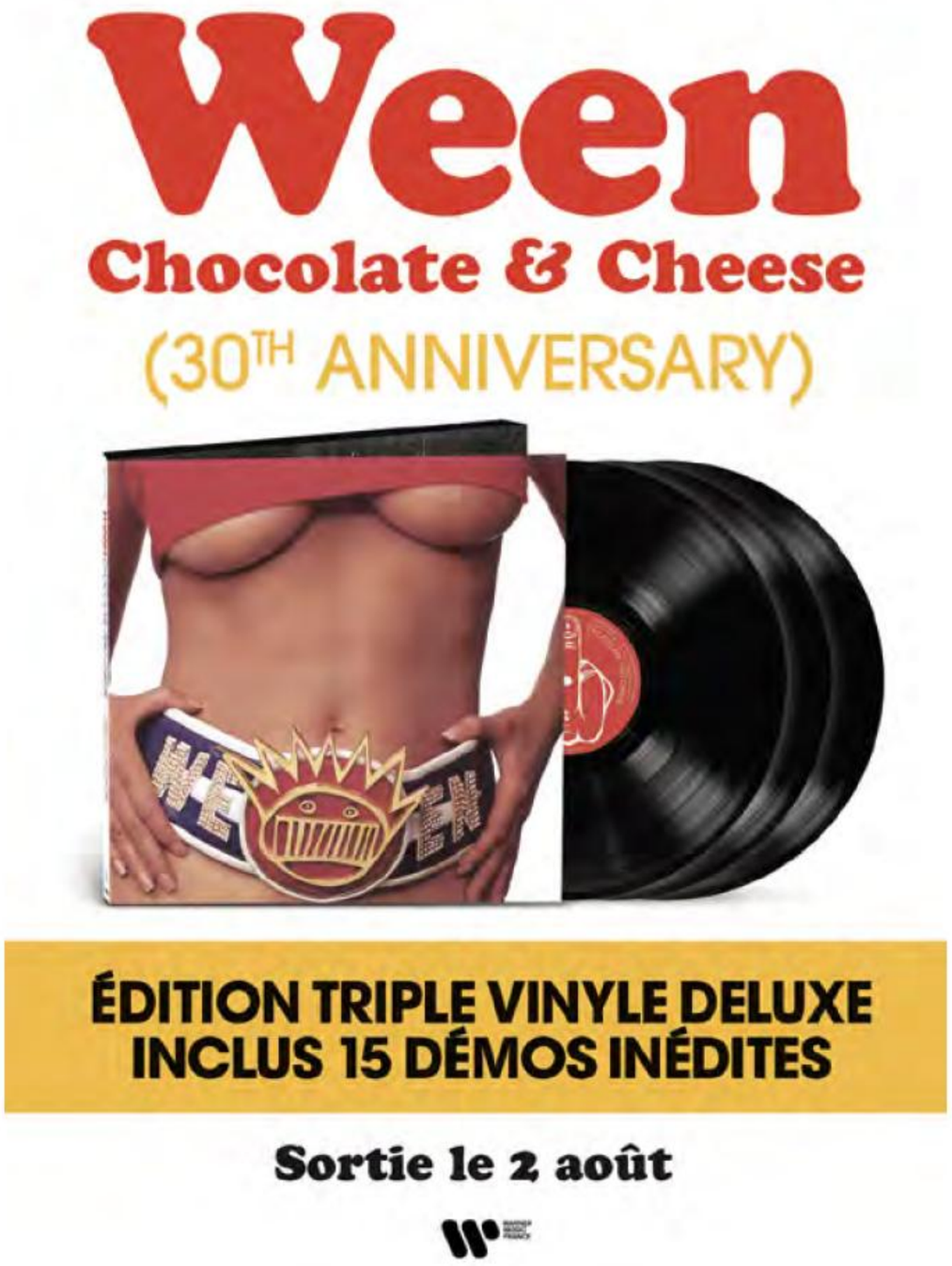
CASTING Cora Barnes, Peter Barnes, Syd Barrett

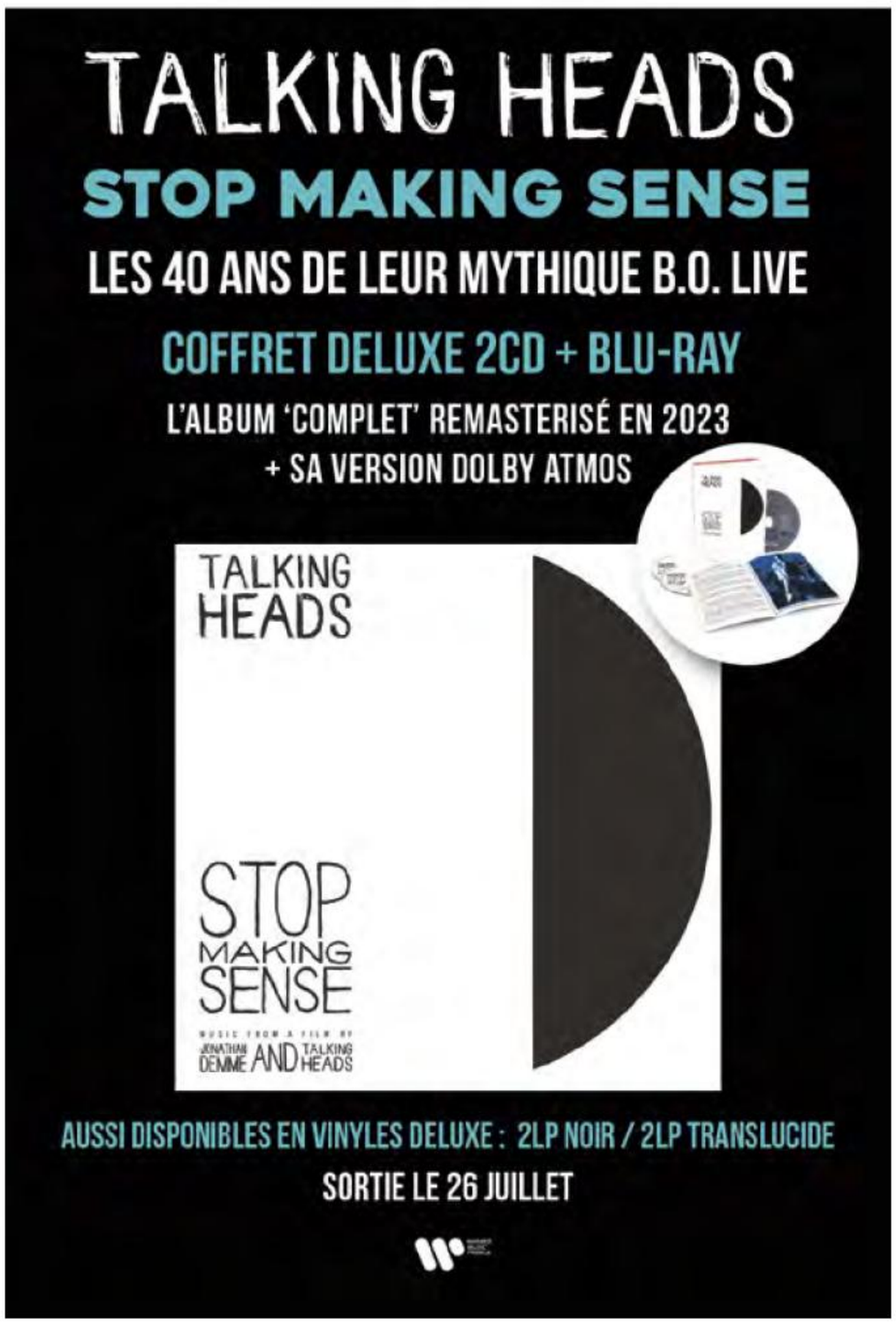
★★★½

TOUT LE MONDE PARLE de son regard si captivant. "*Black holes in the sky*", comme le chantait Roger Waters dans "Shine on You Crazy Diamond". Lequel, malgré un ego boursouflé, reconnaît que sans Syd Barrett, Pink Floyd n'aurait jamais connu cette destinée. Comment tout ce talent a-t-il pu s'envoler ? C'est ce que raconte, avec force témoignages, *Have you got it yet?*, co-réalisé par Roddy Bogawa et le célèbre photographe Storm Thorgerson, graphiste des pochettes du Floyd. Sa sœur, Rosemary, s'exprime également, tout comme Gilmour et Mason, ou Andrew King côté managers… Malgré des archives remarquables, le film aurait pu s'attarder un peu plus sur la confection des deux albums solos de l'étoile filante du Floyd, *The Madcap Laughs* et *Barrett*, mais a le mérite de rappeler son intrépidité sonore, qui a changé à tout jamais le rock psychédélique anglais. **S.R.**

Syd Barrett

© HIPGNOSIS/PRODUCTION





Super-trend

Radio Rétro Lego Icons

Nostalgiques des radios des 50's-60's, ce tout nouveau set est pour vous. Avec ses 906 pièces vous aurez de quoi vous occuper entre deux baignades, cet été, tandis qu'un panneau arrière permet d'accueillir un portable pour diffuser de la musique. **99,99 €**

Dockers California Chino

20 % de coton recyclé pour ce Chino, qui adopte le tissu stretch Smart 360 Flex pour un maximum d'aisance. Décliné en *skinny, slim* ou *straight* et en 16 coloris, pour elle et pour lui, vous devriez trouver celui qui vous accompagnera pendant les vacances ou au boulot. **109 €**

Payote espadrilles

Payote propose une collection d'espadrilles fruitées haute en couleurs. D'autres modèles plus sobres sont aussi disponibles pour profiter des beaux jours. Lancée en 2016, la marque est 100 % made in France, avec ses ateliers basés à Mauléon, dans les Deux-Sèvres. **39,90 €**

Hi-gadget

Cupra Tavascan
Le plein de Watts

Pour sa deuxième voiture électrique, la jeune marque espagnole adopte une ligne de SUV Coupé. Et il faut bien avouer qu'il est réussi, ce Cupra Tavascan, avec sa face avant agressive et son allure dynamique, comme en témoigne son gros diffuseur. L'habitacle marque aussi sa différence tant dans la forme que dans les matériaux choisis, pour la plupart recyclés.
La présentation est soignée et l'ambiance sportive. Un grand écran tactile de 15 pouces trône au centre de la planche de bord avec une interface bien conçue et fluide. Capable de rouler en silence, le Tavascan ne manque pas de Watts, sous le capot ET dans son système audio Sennheiser-12 haut-parleurs, qui délivre une partition équilibrée et puissante. Un surplus d'infra-graves serait le bienvenu, mais on ne déplore aucune distorsion, tandis que la virtualisation 3D paramétrable finit de convaincre. Pas avare en sensations, le Tavascan peut compter sur ses 340 ch pour exploser les compteurs et faire oublier ses 2,3 tonnes, un poids qui se rappelle à nous dans les changements d'appuis, malgré la suspension adaptative "Confortable". Le SUV affichait 19,3 kWh/100 km lors de notre essai : de quoi parcourir entre 400 et 500 km... en gardant le pied léger. **À partir de 46990 €**

BMW XM
Du lourd

Quand la branche sportive de BMW décide de lancer un SUV sportif, elle ne fait pas les choses à moitié. C'est qu'il en impose, ce XM, avec un style qui annonce la couleur. Et si nous nous sommes "contentés" de la version de 640 ch, il est possible de pousser jusqu'à 748 ch. Forcément, les accélérations vous collent au siège, mais le modèle surprend autant grâce à ses capacités dynamiques malgré ses 2,7 tonnes. On le doit notamment à la batterie qui alimente le moteur électrique de 200 ch. Car le XM peut également rouler en silence en mode tout électrique (un comble avec un V8 bi-turbo sous le capot). Pareillement étonnant, le mode hybride permet de grandement contenir la consommation au quotidien. À bord, le SUV confirme son positionnement haut de gamme avec un espace généreux, des sièges massants ou encore un système audio Bower & Wilkins dont les 20 haut-parleurs délivrent 1475 Watts! Toutes les technologies récentes sont intégrées, surtout les assistances au stationnement, indispensables pour épargner les jantes de 23 pouces lors d'un créneau. Véhicule hors norme, la BMW l'est aussi avec sa consommation de moins de 2 l/100 km en ville... à condition de penser à recharger sa batterie. **À partir de 138900 €**

© ADRIEN CORTESI - DR

Quoi de neuf?

De l'audio à la TV en passant par la téléphonie, les objets connectés et l'informatique. Voici notre sélection mensuelle des nouveautés les plus marquantes dans le monde de la tech.

Klipsch Austin
Compacte et robuste, cette enceinte Bluetooth pourra vous accompagner partout cet été. Outre les 12 h d'autonomie et le kit mains libres, son mode "Broadcast" permet de connecter jusqu'à 10 enceintes Klipsch en même temps. **99 €**

Guirlande Nanoleaf
Nanoleaf s'invite dans votre espace extérieur avec cette guirlande led dont les ampoules adressables adoptent un design atypique. Compatible Matter, vous pourrez créer l'ambiance de votre choix avec plus de 16 millions de couleurs et des blancs réglables via une app très bien faite. **À partir de 99,99 € €**

Backbone One (Gen 2)
Transformez votre smartphone en console de jeux. Compatible iOS et Android, cette manette est le compagnon idéal des joueurs nomades pour profiter confortablement des titres natifs ou du Cloud Gaming. **119,99 €**

Denon PerL Pro
Les PerL mesurent l'oreille interne, moyenne et externe pour déterminer comment vous entendez la musique, et ainsi créer un profil personnalisé. Réducteur de bruit, mode transparence Lossless, tout y est, avec jusqu'à 8 h d'autonomie sur une charge. **349 €**

Sonos Ace
Après les enceintes connectées, Sonos lance son premier casque audio Bluetooth. Compatible Dolby Atmos et Lossless, avec jusqu'à 30 h d'autonomie, l'Ace est équipé d'un réducteur de bruit actif et peut transférer l'audio depuis une barre de son Sonos compatible. **499 €**

iPad Pro
Grosse mise à jour pour le "king" des iPad, qui adopte une puce M4 surpuissante. Plus fin et plus léger que son prédécesseur, il dispose désormais d'un écran Oled, lequel promet un taux de contraste sans pareil pour des images encore plus belles. RDV à la rentrée pour le test complet. **À partir de 1219 €**

Hot gadget

DJI Mini Pro 4
Petit mais costaud

Marque référence sur le marché du drone, DJI propose ici un modèle léger et vraiment compact, qui ne nécessite aucune autorisation pour voler. Plié, le Mini Pro 4 tient dans un petit sac et se fait oublier ; parfait pour les randos estivales. Le pilotage est aisé, surtout avec la télécommande fournie, équipée d'un grand écran lumineux. Le drone est doté de détecteurs d'obstacles omnidirectionnels qui peuvent rendre service, mais à ne pas utiliser aveuglément (nous en avons fait les frais). Outre ses performances de vol, il s'illustre par sa résistance au vent. La caméra permet de filmer en 4K/60 ims et de prendre des photos avec une qualité impressionnante en HDR. Les amateurs avertis pourront même affiner les réglages, tandis que les adaptes des réseaux sociaux bénéficieront de la nacelle stabilisée inclinable à 90°. Des modes de vols automatiques sont aussi prévus pour créer des séquences vraiment étonnantes. Très complet et performant, le DJI Mini Pro 4 n'a pas d'équivalent à ce niveau de prix.

La batterie autorise plus de 30 minutes de vol (testé par nos soins). Ceux qui en veulent plus peuvent opter pour le pack "Fly More", avec trois batteries et une station de charge. **À partir de 799 €**

© DR

Le Dernier Mot

Alan Cumming

La star de Broadway nous parle de la célébrité et des chansons à l'eau de rose.

Vous semblez toujours travailler. Que faites-vous pour vous détendre ?
Ce week-end, j'étais dans les montagnes Catskill, j'ai une maison là-bas. J'adore recevoir mes amis et ne pas être nécessairement en public.

Cumming présente "The Traitors" sur le canal américain Peacock.

J'adore sortir, m'amuser, boire, mais c'est aussi agréable de le faire dans un environnement où l'on n'est pas observé. Pouvoir avoir une maison assez grande pour y inviter ses amis, c'est l'une des meilleures choses qu'apporte le succès. On peut créer son propre espace.

Quels sont les pires aspects du succès ?
L'absence d'anonymat. J'ai dû sortir tout à l'heure, et un homme qui est passé à côté de moi s'est écrié : *"Vous êtes connu. Je peux vous serrer la main ?"* Il faut en quelque sorte se galvaniser pour se dire qu'on va ouvrir la porte et sortir. Les gens sont généralement très gentils. Je me sens aimé. Mais c'est en permanence.

Pour quel rôle êtes-vous le plus reconnu selon vous ?
Spy Kids est très important, parce que les jeunes adultes l'ont probablement vu étant petits. J'aime beaucoup ça parce que des gens viennent me dire que je suis une partie merveilleuse de leur enfance. Avant, quand on m'abordait, j'essayais d'analyser la personne comme dans un film d'espionnage. *"Femme bien habillée, la trentaine : probablement* The Good Wife." Ou bien *"Homme, geek, barbe et T-shirt sans manches : sûrement* X-Men." Mais c'est difficile aujourd'hui, parce que je suis là depuis longtemps.

Quelle est la chanson qui vous fait toujours pleurer ?
Il y en a tellement. "Make You Feel My Love", la reprise de Bob Dylan par Adele. Elle m'atteint en partie parce que c'était la chanson que mon frère écoutait avec son ex-femme quand ils étaient sur le point de se séparer. Il y a aussi "And So It Goes", de Billy Joel, que je chantais *[dans son spectacle de cabaret, ndlr]*. C'était vraiment dur à chanter. J'ai tout un album qui s'appelle *Alan Cumming chante des chansons à l'eau de rose,* c'est donc mon domaine.

Qu'est-ce qui vous attire dans ce genre ?
Le fait qu'on puisse jouer en les interprétant. Je ne sais chanter que les chansons que je peux jouer, en partie à cause d'un complexe d'infériorité. Liza Minnelli m'a dit un jour que pour vaincre sa peur, il faut s'imaginer la chanson comme une pièce de théâtre et se considérer comme un personnage de cette pièce.

Dans votre spectacle, vous plaisantez sur le fait de citer des célébrités.
Faire allusion à des gens connus est perçu comme une façon de frimer. Mais ce n'est pas le cas. Cela permet de mieux installer une scène. Je me rappelle que Jeff Goldblum tournait avec un ami à moi, je suis allé leur rendre visite sur le plateau. Je portais une sorte de chapka. Il m'a dit : *"J'adore votre chapeau."* J'ai répondu : *"Vous savez qui me l'a donné ? Faye Dunaway."* Et il a répondu : *"Vous savez qui m'a dit de ne jamais balancer des noms connus ? Bobby De Niro."*

Quel est le meilleur conseil que vous ayez reçu ?
J'imagine que mon meilleur conseil vient d'un acteur écossais, un vieux loup de mer. C'était en 1985, j'avais 25 ans. Il jouait Banquo dans *Macbeth* et j'étais Malcolm. Je butais sur une réplique, et il m'a dit : *"En cas de doute, utilise ton regard."* Dis ce que tu veux dire, et dis-le en utilisant les expressions de ton visage. C'est tellement simple, mais terriblement efficace.

Y a-t-il un rôle que vous auriez souhaité ne pas avoir joué ?
Il y a quelques petites choses qu'on m'a pour ainsi dire poussé à faire. Il y a eu des films qui, je pensais, allaient être très bons et se sont avérés très mauvais, mais je n'ai aucun regret. J'aime bousculer les attentes et je trouve cela vraiment irritant quand on me demande : *"Pourquoi faites-vous ça ?"* Je me souviens, il y a plusieurs années, j'avais deux tournées de presse presque simultanées : l'une était pour *Titus,* le film d'après Shakespeare, et l'autre était *Les Pierrafeu à Rock Vegas.* C'étaient exactement les mêmes journalistes. Je leur disais : *"Il faut vous y faire, les gars. Je suis un acteur. Et puis, combien pensez-vous que j'ai été payé pour Titus ?"*

EJ DICKSON

© ILLUSTRATION DE MARK SUMMERS

53vet EMVOD AR GELTED

FESTIVAL INTERCELTIQUE DE LORIENT

12-18 août 2024

LA JEUNESSE DES PAYS CELTES

Matmatah • Carlos Núñez • Cherish the Ladies
Soldat Louis • Rodrigo Cuevas • Cécile Corbel • Ímar
Celtic Odyssée #3 • Julie Fowlis • Noon • Les Ramoneurs de Menhirs
Zoë Conway • Matt Molloy • Silvia Quesada • Fleuves • Iskis • Ruth Keggin
Project SMOK • NoGood Boyo • Cathy Bennett • Klew • Litha • DigaBestr • ...

PRODUIT EN BRETAGNE

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Région BRETAGNE
MORBIHAN
LORIENT
VILLE DE LORIENT
cnm Centre national de la musique
CA BRETAGNE
BK BRASSERIES KRONENBOURG
Breizh Cola
Armor·lux
OUEST BOISSONS
malakoff humanis
leni
sacem
la culture avec la copie privée
KIA
Le Télégramme
Le Parisien
ouest france
RollingStone
bleu
france·tv

Liés par l'excellence

"Le moment où je mets mon casque, c'est un moment de calme,
un rare moment de détente."

David Beckham

Bowers & Wilkins

BOWERSWILKINS.COM